

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

Propos sur des philosophes

Un document produit en version numérique par Robert Caron, bénévole,
professeur de lettres à la retraite du Cégep de Chicoutimi

Dans le cadre de la collection:

"Les classiques des sciences sociales". Site web:

http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Robert Caron, bénévole, professeur de lettres émérite et passionné à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Propos sur des philosophes

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain (Émile Chartier), *Propos sur des philosophes*. Paris: les Presses universitaires de France, 1961, première édition, 300 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 22 mai 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Table des propos

Avertissement

L'entendement

Perception

Mesure

Doute

Travail

L'action

Résolution

Conscience

Justice

Dieu

L'homme

Nature

Passions

Société

Culture

Paix

Table des propos

[Avertissement](#)

[Entendement](#)

[Perception](#)

I	Montaigne a dit cette chose admirable	Novembre 1924
II	Nous ressemblons tous à ce roi de Siam	20 avril 1928
III	On conte que Hegel devant les montagnes	Juin 1926
IV	On a célébré Spinoza ces jours passés	20 mars 1927
V	Le monde n'est pas un spectacle	25 juillet 1933
VI	Le Congrès des Religions a flétri le matérialisme	Août 1912

[Mesure](#)

VII	Dans le temps où le soleil triomphe des nuages	26 mars 1922
VIII	Descartes a osé rendre ses idées indépendantes de l'expérience	3 février 1936
IX	Comte, nourri de sciences, sut pourtant	16 octobre 1922
X	L'idée que je me fais de mon semblable	20 Mai 1927
XI	Dans l'histoire on trouve décrit tout le progrès de nos pensées	20 mai 1921
XII	Voici une page d'histoire que j'invente	1er décembre 1909
XIII	Comme je me rendais à cette réunion de savants	22 avril 1922
XIV	La Caverne de Platon, cette grande image	25 Mars 1928

[Doute](#)

XV	Pascal perce partout l'écorce	19 août 1924
XVI	Lorsque Alexandre le Grand entra	11 juin 1922
XVII	L'homme qui avait avalé une preuve	28 mai 1923
XVIII	Pascal plaît à presque tous	15 juillet 1923
XIX	On parle d'instruction, de réflexion, de culture	14 décembre 1929
XX	S'accorder c'est s'ignorer. Socrate	Septembre 1920
XXI	Le commun langage nomme encore esprit	2 octobre 1931
XXII	Les Stoïciens sont bien connus	1er juillet 1923
XXIII	Un poisson théologien prouverait que l'Univers	18 novembre 1923
XIV	Savoir ou pouvoir, il faut choisir	20 juin 1924

[Travail](#)

XXV	La philosophie de l'entendement est à la base	Juin 1929
XXVI	Il n'y a que les Marxistes aujourd'hui qui aient des idées	21 décembre 1929
XXVII	Il y a un paradoxe dans le Marxisme	Août 1929
XXVIII	On me demande si je suis avec le prolétariat	1er avril 1932
XXIX	On n'apercevra jamais la couture d'Hegel à Marx	12 février 1932
XXX	Si l'on veut essayer de penser selon la dialectique de Hegel	3 mars 1932
XXXI	Le XIXe siècle a vu deux grands constructeurs	1er janvier 1932
XXXII	Qu'on suppose Aristote revivant au siècle de Kant	1er février 1932
XXXIII	Lorsque Hegel s'en allait faire son cours	1er janvier 1931
XXXIV	Je ne sais quel Allemand écrivait	Août 1933

L'action

Résolution

XXXV	L'action discipline la pensée mais la rabaisse	2 octobre 1923
XXXVI	L'action veut une sagesse virile	20 septembre 1924
XXXVII	Je n'irais pas jusqu'à dire que tout ce qui est énergiquement voulu	8 octobre 1927
XXXVIII	Descartes dit que l'irrésolution	12 août 1924
XXXIX	La Destinée, disait Voltaire, nous mène	7 Octobre 1923

Conscience

XL	Rousseau disait que la conscience nous instruit	22 mars 1922
XLI	Quelqu'un vantait le courage de Socrate	1er mars 1908
XLII	On ne lit plus les Provinciales	19 août 1921
XLIII	Les problèmes politiques sont presque impénétrables	Janvier 1931
XLIV	Tout homme qui vient au monde	Juin 1932

Justice

XLV	Aucune société ne veut que les contrats soient nuls	16 juillet 1932
XLVI	Le rapport du maître à l'esclave est le nœud	1er avril 1928
XLVII	Le prudent Aristote remarquait que les Cités	26 avril 1924
XLVIII	Il y a un dialogue de Platon qui s'appelle Gorgias	29 décembre 1909
XLIX	L'homme juste produit la justice hors de lui	10 mai 1922
L	Imaginons un homme comme il s'en est trouvé	19 juin 1923
LI	Poursuivant mes études de la politique moutonnaire	12 mai 1923
LII	L'aristocratie est le gouvernement des meilleurs	Avril 1932
LIII	L'union fait la force. Oui, mais la force de qui ?	10 décembre 1925
LIV	La libre pensée est invincible	20 juillet 1928
LV	Je renouais connaissance ces jours-ci avec le bon Stuart Mill	23 octobre 1913
LVI	Penser vrai, n'est-ce pas la même chose que penser juste ?	15 février 1932
LVII	Pensant à Joseph de Maistre, que l'on célèbre	1er août 1921
LVIII	Les choses ne font aucun progrès	3 janvier 1933
LIX	Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise	20 novembre 1929

Dieu

LX	La politique n'a guère changé	22 avril 1933
LXI	Il y a toujours eu deux religions	Mars 1928
LXII	Je connais trois pamphlets contre la religion révélée	3 janvier 1910
LXIII	Sur les raisons d'être vertueux, les hommes disputent	1er mai 1932
LXIV	Les Stoïciens étaient pieux	Juillet 1923
LXV	Les Entretiens d'Épictète et les Pensées de Marc-Aurèle	8 février 1923
LXVI	« Instruis-les, si tu peux... »	8 février 1924
LXVII	Renan a mal parlé de Marc-Aurèle	Juin 1923
LXVIII	Il y a quelque chose de mort dans toute Théologie	20 décembre 1923
LXIX	Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin	Septembre 1924

L'homme

Nature

LXX	Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable	15 septembre 1924
LXXI	Il y a une sagesse des faibles	10 juin 1927
LXXII	Spinoza dit que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval	15 juin 1930
LXXIII	Il y a un abîme dans Spinoza entre cette géométrie	27 juin 1930
LXXIV	Goethe est fils d'août	28 août 1921
LXXV	Kant fut assurément une des plus fortes têtes	Mars 1924
LXXVI	C'est une belle amitié que celle de Goethe et de Schiller	23 septembre 1923
LXXVII	On se hâte toujours de décider qu'une nature	10 mai 1921
LXXVIII	Spinoza dit : « Dans nos entretiens »	21 février 1931
LXXIX	Je ne pense pas volontiers au problème des races	23 octobre 1927
LXXX	Ce que dit Comte des trois races	19 septembre 1921
LXXXI	Les monstres des gargouilles ressemblent	16 mai 1923

Passions

LXXXII	Un sage, un lion, une hydre aux cent têtes	15 févr. 1926
LXXXIII	Platon n'est pas tout en mystères	Janvier 1930
LXXXIV	Quand on me dit que les intérêts sont la cause principale des guerres	26 mai 1921
LXXXV	Platon m'étonne toujours par cette puissance	4 avril 1922
LXXXVI	Gymnastique et Musique étaient	4 février 1922
LXXXVII	Platon dit en se jouant qu'Amour	4 novembre 1922
LXXXVIII	Je trouve en Descartes cette idée que la passion de l'Amour	21 janvier 1924
LXXXIX	Descartes est le premier qui ait su dire que la passion de l'Amour	25 avril 1927
XC	L'esclavage ne blesse que par la puissance de l'esprit	22 avril 1924
XCI	Ayant parcouru d'un seul mouvement ce grand paysage de l'Iliade	20 juillet 1929
XCII	Dès que l'on veut peindre les vices	18 février 1924
XCIII	Auguste Comte, qui a écrit sur le langage	16 septembre 1921

Société

XCIV	Quand je lis Homère, je fais société	Janvier 1928
XCV	Auguste Comte est un des rares qui aient compris la commémoration	2 novembre 1935
XCVI	Il faut rendre hommage à l'illustre Poincaré	20 juin. 1912
XCVII	Le culte des morts se trouve partout	15 janvier 1922
XCVIII	L'imitation des morts est une grande chose	30 avril 1923
XCIX	L'instituteur me demanda: « Qu'est-ce enfin que cette Sociologie ? »	14 mars 1932

Culture

C	L'étudiant me dit : « Il y a quelque chose de plus triste »	3 février 1911
CI	L'instituteur feuilletait un manuel de Sociologie	20 septembre 1927
CII	Les animaux n'en pensent pas long	28 avril 1923
CII	J'aime cette idée de Comte	Décembre 1925
CIV	J'ai toujours vu les Français s'enfuir devant Hegel	27 décembre 1931
CV	Penser irrite	10 février 1931
CVI	Auguste Comte fut formé d'abord aux sciences	Décembre 1924

Paix

CVII	Je sentis sur mon épaule une petite main	12 juillet 1921
------	--	-----------------

Alain, *Propos sur des philosophes*

Avertissement

[Retour à la table des matières](#)

Sous le titre *Propos sur des philosophes*, Michel Alexandre avait médité de réunir, d'après le vœu et avec l'assentiment d'Alain, un certain nombre de *Propos* contenant chacun une référence ou une allusion à quelque point de doctrine d'un philosophe explicitement désigné. Après la mort d'Alain, et avant la sienne, Michel Alexandre s'est occupé de recueillir des *Propos*, de date différente, répondant à son dessein, et il avait tenté à plusieurs reprises de les ordonner de façon cohérente. Il avait reconnu la difficulté inhérente à plusieurs espèces de groupement. Ni l'ordre chronologique des philosophies, ni un ordre quelconque de rubriques ne lui avaient paru satisfaisants. C'est qu'en effet, fidèle à sa méthode de commentaire et de développement de la pensée des grands auteurs, Alain ne s'astreint jamais au cadre originaire du thème qu'il emprunte. Non content de diversifier ce thème il le déborde toujours. C'est sa façon à lui de témoigner de l'actualité de la pensée qu'il admire. Il l'éclaire en éclairant par elle ce qu'elle ne contenait ou ne visait pas au départ.

C'est pourquoi il a semblé aux anciens élèves d'Alain qui ont repris le travail commencé par Michel Alexandre que les *Propos* rassemblés par lui

pouvaient, à quelques uns près, se prêter à former un recueil sous le titre initialement projeté. Il a paru aussi, après de longues réflexions et tentatives, que c'est dans l'intention de chaque *Propos*, plutôt que dans la référence à tel ou tel philosophe, qu'il fallait chercher la raison d'une succession possible. C'est donc finalement la constance des thèmes de la pensée d'Alain que l'on a cherché à mettre en lumière. Même si l'on sait qu'Alain n'avait pas de système, on n'est pas tenu de se plier à l'idée, trop aisément répandue, que les *Propos* sont uniquement des saisies discontinues d'occasions ou de prétextes. L'ordre ici adopté est sans doute artificiel, puisqu'il ne reproduit pas l'ordre des doctrines, ni l'ordre de publication des *Propos*. On pense pourtant qu'il n'est pas entièrement arbitraire.

Il convient d'ajouter qu'au cours des années où le projet est resté en attente, divers Recueils de *Propos* ont été publiés. Les fidèles d'Alain ne rencontreront donc ici qu'un petit nombre de *Propos* inédits. Mais ce leur sera une occasion nouvelle, en face de *Propos* qu'on croit connaître, de mesurer la richesse de ces textes qui laissent toujours tant à découvrir, même au lecteur attentif - et qui multiplient leurs significations selon qu'ils sont groupés et présentés dans la lumière d'une idée ou d'une autre. Quant à ceux qui feront connaissance avec Alain, par le présent recueil, ils se trouveront d'emblée au plus haut de sa pensée.

Alain, Propos sur des philosophes

Première partie

L'endettement

[Retour à la table des matières](#)

Alain, Propos sur des philosophes
Première partie : L'endettement

Perception

I

Montaigne a dit cette chose admirable

Novembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Montaigne a dit cette chose admirable, c'est que ce qui est le moins connu est ce qui est le plus fermement cru. Et quelle objection voulez-vous faire à un récit qui n'a point de sens ? Vue prodigieuse sur les prodiges. Je remarque sur ce sujet-là que les prodiges sont toujours racontés ; mais aussi nous n'y croyons que mieux.

L'homme ne croit pas tant à ce qu'il voit. Je voudrais même dire qu'il n'y croit point du tout, et que c'est cette incrédulité même qui est voir. Voir suppose regarder, et regarder c'est douter. Les observateurs de guerre savent bien que si l'on croyait d'abord ce qu'on voit, on ne verrait rien ; car tout nous trompe, et nous ne cessons pas de démêler ces fantastiques apparences. Je me souviens qu'une nuit je sortis de mon trou, étonné de quelque bruit extraordinaire, et je me trouvai, dormant encore à demi, dans un palais de diamants et de perles en arcades. Ce ne fut qu'un moment, et je vis bientôt ce qui en était,

c'est-à-dire des arbres couverts de givre dans un léger brouillard que la lune éclairait uniformément. Mais je n'aurais toujours vu qu'un palais féerique si je n'avais pas douté. L'homme qui constate est un homme qui doute. J'entends, qui doute en action, c'est-à-dire qui explore. Observez l'observateur comme il voudrait faire le tour de la chose, toucher et palper ce qu'il voit ; comment il change de poste autant qu'il peut, afin de faire varier les perspectives. Cet homme-là n'est point crédule, et ne le fut jamais.

Le même homme raconte un rêve qu'il a fait. Mais le rêve n'est plus rien. Il n'est plus question d'observer, mais plutôt c'est le discours qui fait l'objet. L'esprit alors ne sait plus douter ; il n'en a point les moyens. Il en est de même s'il raconte une chose qu'il a mal vue, une chose d'un instant, ou bien une chose qui l'a mis en fuite. Il ne doute point ; c'est qu'il ne peut pas explorer. Et les auditeurs ne le peuvent point non plus. C'est alors que l'accent et la passion font leurs empreintes.

Je dirais même qu'un récit véridique ne peut pas être compris comme il faudrait. Dès que le narrateur ne peut pas nous montrer la chose, l'imagination de l'auditeur est folle. Tout récit est un conte ; et l'on n'en peut douter, parce que la chose manque. On comprend d'après cela que le récit d'un récit, et de bonne foi, multiplie l'erreur. L'empreinte se fait en chacun, et sans remède, si ce n'est que l'on doute absolument de tout récit, par une incrédulité supérieure qui résulte des remarques que je fais ici, et de beaucoup d'autres. Mais ces remarques enlèvent aussi toute espèce de doute concernant la sincérité du narrateur, en sorte que les récits fantastiques deviennent des faits de la nature humaine, qui peuvent encore nous instruire. C'est pourquoi un esprit supérieur comme est Montaigne, ne fait point de choix dans les récits qu'il rapporte, mais en un sens les juge tous bons parce qu'en un autre sens il doute sur tous. Par exemple il n'y veut point changer la moindre chose ; et il est vrai que ce genre de critique est hors de saison quand l'objet manque. D'où l'on prend souvent pour frivole ce sérieux esprit, et pour incertain ce douteur, et pour crédule cet incrédule. Platon était de la même graine. Faute de tels maîtres, on pense à corps perdu, comme les chevaux galopent.

II

Nous ressemblons tous à ce roi de Siam

20 avril 1928

[Retour à la table des matières](#)

Nous ressemblons tous à ce roi de Siam dont parle Hume, qui refusa d'écouter plus longtemps un Français dès que celui-ci eut parlé de l'eau solide, sur laquelle un éléphant pourrait marcher. Ce que nous n'avons jamais vu, ce qui ne ressemble point à ce que nous avons vu, nous le jugeons impossible. Qu'on nous mette alors le nez dessus, que nous ayons le moyen d'explorer et d'enquêter, que les conditions soient telles que nous puissions refaire à volonté la chose, comme pour la glace en nos pays, alors nous nous assurons qu'elle

était possible et que nous aurions dû la prévoir. Mais si l'événement est soudain et unique, si nous n'avons point le loisir de tourner autour, si nous ne voyons point le moyen de l'expliquer d'après ce que nous savons déjà, c'est alors que nous sommes saisis de l'idée effrayante que les collines pourraient bien se mettre à danser, et qu'enfin nous ne pouvons plus compter sur ce monde, et que tout travail est vain. Cette idée, si l'on peut dire, est exactement celle de la fin du monde et du jugement dernier. Maintenant est-ce autre chose qu'une terreur ou qu'un vertige ? Un homme y peut-il rester ? Ne tombera-t-il pas de là dans une nuit de fureur ?

Sur ce point des religions, l'homme est presque insaisissable. Ainsi ce roi de Siam croyait vraisemblablement à des miracles de sa religion non moins étonnants que le changement de l'eau en une roche vitreuse. Si le Français lui avait conté un tel miracle comme ayant été fait autrefois par un puissant magicien, je soupçonne que le roi de Siam aurait retrouvé le fil de ses coutumes, ayant lui-même à citer bien d'autres miracles, comme d'une plante grandissant de son germe en une minute sous la robe d'un grand sorcier, ou d'un serpent lancé en l'air et qui reste en l'air comme un météore. Mais l'eau solide n'était point donnée comme miracle ; tout au contraire comme une chose commune et ordinaire en une certaine saison, une chose que chacun pouvait constater et explorer. Ce roi, donc, on ne l'invitait point à croire, mais plutôt à percevoir, et sans lui fournir d'objet Peut-être avait-il tracé une frontière entre les pensées sans objet et les autres. Nul chasseur n'a suivi en chasseur la chasse fantastique ; c'est le soir, à la veillée, que le cerf s'envole. Et, bref, en tous pays, un homme qui est invité à constater ne croit plus rien. Un cheval boiteux est toujours difficile à vendre.

Pris dans un récit émouvant et entraînant, encore mieux dans un poème, le miracle passe. Rien n'est constaté ici ; rien n'est réel ; il faut croire tout ; c'est la règle du jeu. Mais remis au monde, pris comme une chose à constater, le miracle n'est plus miracle. Les vrais croyants glissent souvent à vouloir prouver que la résurrection du Christ était possible par les causes naturelles, ou que l'action à distance d'une volonté sur les hommes et même sur les choses dépend d'un fluide jusqu'ici trop peu observé. « Tout ce que Dieu fait est naturel » ; Balzac a écrit cette pensée, à la fois théologique et raisonnable, dans son roman d'Ursule Mirouet, qui est plein d'apparences fantastiques.

Il n'y a pas si longtemps que des esprits positifs demandaient, comme un miracle irrécusable, que quelque fakir fût paraître à Bombay le numéro du Times tel qu'il paraissait à Londres et à la même heure ; or, c'est ce que le télégraphe rendrait possible, et de plus d'une manière. Et je ne vois pas qu'on puisse donner comme impossible qu'une jambe d'homme coupée repousse, puisque les pattes repoussent aux écrevisses. Notre critique s'exerce mal quand l'objet manque ; et la première question n'est pas si cela est possible, mais si cela est. Il faut y aller voir premièrement, et il n'y a pas d'autre manière de connaître. Nous raisonnons très mal du possible au réel, voulant dire : « Cela est impossible, donc cela n'est pas » ; et, au contraire, nous raisonnons très bien, disant : « Cela est, donc cela est possible. » Tel est le chemin de la raison.

III

On conte que Hegel devant les montagnes

Juin 1926

[Retour à la table des matières](#)

On conte que Hegel, devant les montagnes, dit seulement : « C'est ainsi. » Je ne crois pas qu'il ait retrouvé dans la suite cette sévère idée de l'existence, qui à ce moment-là lui apparut dans sa pureté. Ce poète cherchait l'esprit partout, essayant, comme il l'a dit, de mener à bien une sorte d'immense Théodicée. Ce que ce puissant génie a porté si loin, nous l'essayons tous. Nous voulons croire que l'existence peut être justifiée ; aussi faisons-nous reproche à cette pierre qui tombe et qui n'a point d'égards, à cette pluie qui tombe et qui n'a point d'égards. Juin nous est un dieu subalterne, qui a des devoirs envers nous. « C'est que Dieu est irrité » dit le prêtre. Mais comment prendre pour une punition, ou seulement pour un avertissement, cette aveugle distribution de pluie, de vent et de soleil ? Les éléments sont secoués ; ils se frottent et se heurtent ; tourbillon et orage ici, éclaircie là. Ne cherchez pas un sens à ces mouvements élémentaires ; ils dansent comme ils dansent ; c'est à nous de nous en arranger ; à nous de lancer là-dessus nos projets et nos barques.

Le spectacle des montagnes donne quelque idée du fait accompli, par cette masse qu'il faut contourner. Mais cette immobilité nous trompe encore ; car nous nous y accoutumons ; et à force de penser que c'est ainsi, nous croyons comprendre qu'il n'en pouvait être autrement ; ces masses butées ont une sorte de constance ; nous les prenons pour des individus ; ce ne sont pourtant que des amas ; chaque caillou et chaque grain de sable est heurté de partout, se loge où il peut, et n'y reste guère. Toutefois il faut jeter les yeux sur une longue durée pour arriver à voir couler les montagnes. Les solides nous trompent toujours par une sorte de visage qu'ils offrent. Celui qui ne voit que la terre est toujours superstitieux ; il cherche quelque sens en ces formes qui persistent. Et même le fleuve coule toujours dans le même sens. Si l'on veut former quelque idée de l'existence pure, c'est plutôt la mer qu'il faut regarder. Ici une forme efface l'autre ; un instant efface l'autre. On voudrait parler à la vague, mais déjà elle n'est plus ; tout cela se secoue et ne vise à rien. Chaque goutte est poussée ici et là ; et les gouttes sont faites de gouttes ; ne cherchez point de coupable. Ici est le champ de l'irresponsable. Chaque partie nous renvoie à d'autres, sans aucun centre. « Tumble au silence pareil » ; ainsi parle le poète de ce temps-ci. Pesez cette parole, si vous pouvez. L'homme a donc enfin compris ce murmure qui ne dit rien.

Il y a beau temps que l'homme l'a compris. Le marin se fie depuis des siècles à cette chose qui ne veut rien, qui ne sait rien, qui se heurte à elle-même sans fin. Le paysan est timide à côté ; il craint parce qu'il espère. Le marin a jugé cette masse fluide, évidemment sans projet et sans mémoire ; et

parce qu'il ne peut espérer rien d'elle, il ne compte alors que sur lui-même. « Il avait un triple airain autour du cœur celui qui le premier se confia à la mer, lui et sa barque » ; ainsi parle le poète latin ; mais cette remarque est d'un paysan. Au contraire l'audace devait naître sur cette bordure des flots ; car on y voit clair, assez pour voir qu'il n'y a rien à y voir ; cette totale indifférence donne confiance, parce que, devant cette agitation qui ne nous veut ni mal ni bien l'idée de fatalité se trouve effacée. Les formes terrestres règlent d'avance ce que nous pouvons faire, d'où cette vie païenne, autrement dit paysanne, qui se meut selon le permis et le défendu. La mer nous révèle un autre genre de loi, instrument et moyen pour l'audacieux. D'où il faut revenir, et juger, solide ou non, cette étendue sans fin de l'existence, de l'existence qui n'est ni parfaite ni imparfaite, qui ne nous aime point, qui ne nous hait point, qui est seulement mécanique, et par là gouvernable autant qu'on en saisit l'aveugle jeu. Plus l'homme étend ce cercle de l'existence pure, plus il la rapproche de lui-même, jusqu'à la voir circuler en ce monde humain et dans sa propre vie, plus aussi il est fort.

IV

On a célébré Spinoza ces jours passés

20 mars 1927

[Retour à la table des matières](#)

On a célébré Spinoza ces jours passés ; je me suis uni en pensée à ces pieux discours ; il n'y eut peut-être jamais de républicain si décidé que ce profond penseur ; et il est beau et rare de voir qu'une grande âme refuse tout pouvoir et s'en tienne à la justice. Sur le système, et sur cette transparence impénétrable, il y a trop à dire, et c'est trop lourd pour ces feuilles volantes.

Je veux dire pourtant que les petits-neveux de Descartes tiendront toujours comme étrangère à leur climat cette unité inexprimable et redoutable qui rassemble esprit et corps, tous deux dès lors méconnaissables. Je crois savoir ce que c'est que la loi de l'existence, et qu'elle est sans égards, par cet immense jeu des chocs, des frottements et de la nécessité absolument extérieure ; dont l'océan est l'image, l'océan qui ne veut rien, et qui n'est rien que mobile poussière d'être, que glissement et repli et retours et balancements. Qu'il n'y ait point de dessein là-dedans ni aucun genre d'esprit, je le veux, je m'y tiens. Cette indifférence est ce qui porte le navire, et l'idée de cette indifférence est ce qui porte le navigateur. Maintenant que cela soit encore divin, c'est-à-dire ait valeur, c'est trop. L'idée cartésienne de l'étendue se trouve niée par là ; nous revenons à mêler la chose et l'esprit. Cette chose qui sait où elle va, et qui n'en va pas moins à la manière des machines, cela ramène l'avenir tout fait et le destin mahométan. Au rebours tout esprit, autant qu'il a de perfection, est donc encore machine, et somme d'idées strictement ajustées. Tout est fait et tout est pensé. La philosophie héroïque de Descartes se donnait de l'air et coupait tout cet Univers en deux et même en trois, machine, entendement, vouloir, regardant d'abord à décrire correctement la situation humaine, et

laissant à Dieu d'achever le système, ce qui est un autre genre de piété, non petit.

Balzac, rapportant sans doute l'étonnante parole d'un voyageur, a dit du désert que c'est Dieu sans les hommes. Cela peut aider à comprendre la religion juive et aussi la mahométane, et enfin cette orientale Unité, qui est l'opium de l'esprit peut-être. Devant une terre immense, de sables et de rochers, et sous l'immense coupole, l'homme se trouve écrasé et résigné. Actif seulement par la colère, qui est une tempête de sable aussi. D'où, par réflexion, ce culte prosterné. Et, par une réflexion encore plus poussée, cet amour de la puissance infinie comme telle.

Les Grecs respiraient mieux devant cette autre nécessité, maritime, aveugle et maniable. D'où aussi cet Olympe politique, où les dieux disputent, ce qui laisse un peu de jeu à l'action raisonnable. Et j'aime assez ce jeu ambigu des oracles, autour desquels on tournait comme autour de récifs, de loin visibles. D'où l'homme était ramené à lui-même, et d'où Socrate enfin prenait le courage de penser. Ignorance reconnue, puissance reconnue, risque mesuré. C'est ainsi qu'Ulysse aborde à l'île des Phéaciens. Un moment après l'autre, et ne jamais prévoir sans faire, c'est une sagesse courte et forte. Épictète disait rudement : « Ne t'effraie pas de cette grande mer, il suffit de deux pintes d'eau pour te noyer. » En suivant cette idée, je dirais que le nageur n'a jamais que ces deux pintes d'eau à surmonter. Si grand que soit l'Univers, il ne me presse que selon ma petite surface. Je le divise, et par là je le possède. Plus on se tient ferme à cette idée, qui est de mesure humaine, et plus les tourbillons de Descartes apparaissent profondément différents de cette immense pensée spinoziste, qui pense les vagues et tout le reste ensemble comme un grand cristal aux plans géométriques, où le philosophe se trouve enfermé et aplati comme une plante d'herbier. C'est penser selon Dieu. Mais il faut premièrement penser selon l'homme.

V

Le monde n'est pas un spectacle

25 juillet 1933

[Retour à la table des matières](#)

Le monde n'est pas un spectacle. A mesure qu'on veut le réduire au spectacle, la réalité se retire de lui et la pensée se retire de nous. Maine de Biran, qui était sous-préfet de Bergerac, tira plus d'être de son bureau que vous n'en tirerez d'un voyage aux Indes ; c'est qu'il s'appuyait sur son bureau, et qu'il vint à provoquer de sa main la résistance de cette chose familière. Mais pour les yeux du visiteur, son bureau n'était qu'un bureau, comme on dit un tableau, un château, un paysage. Ce n'est pas grand-chose que le travail d'un homme qui appuie sur son bureau ; pourtant ce point de résistance fut un des centres de pensée pour tout le siècle. Et ce n'était qu'un commencement. Quand l'outil

mord, obéit à la chose, et change la chose, alors le monde existe assidûment. Et, au rebours, les pensées qui ne sont que des pensées ne butent point. Ce sont des batailles de mots.

On dira que le monde existe fortement quand il nous tombe sur la tête. Oui, mais ce n'est pas le moment de penser. L'existence attaque ; nous nous défendons ; c'est une mêlée de chiens. Le travail offre bien plus de discernement. C'est quand on fait ce qu'on veut qu'on découvre qu'on ne fait pas ce qu'on veut, ce qui est sentir l'existence sur l'outil et dans le bras. Autre présence du monde ; présence qui n'est plus spectacle. On se la donne ; on se la dose ; on éprouve la limite de l'homme. Ce n'est pas à dire que l'outil instruisse ; il n'en est rien. Je dirais plutôt que le travail efficace est comme un sel qui se mêle à toutes nos pensées. Un jardin n'instruit pas le promeneur ; mais il instruit le jardinier. Si les pensées du jardinier s'envolaient de son râteau assez loin pour encercler tous les mondes, le jardinier serait un grand philosophe. J'avais lancé un jour, et à l'étourdie, comme le veut mon métier, cette image : « La justice enchaînée et tournant la meule. » Un jardinier m'écrivit là-dessus un rêve qu'il avait formé, dans lequel il détachait les chaînes de la justice ; ces chaînes, disait-il, étaient d'or, et il les employa à atteler son âne à sa charrette. C'était partir pour un grand et beau voyage.

Platon, que je reconnus aussitôt dans cette lettre de l'homme à l'homme, avait ses ruses, et bêchait à sa manière, de façon à buter toujours contre quelque obstacle, tel un conte de bonne femme. Et son art était, ainsi que chacun peut voir, de raconter tout au long ce qu'on racontait, y mettant tout le détail, comme d'une chose. Ainsi il retardait le dangereux moment où la pensée s'élance à comprendre. On comprend trop vite, et cela fait des esprits maigres. Toujours est-il qu'en Platon le monde y est, l'homme y est ; mais, chose digne de remarque, la politique n'y est point. Les Lois de Platon ne peuvent se comparer aux lois de Lycurgue ou de Solon. C'est que Platon refusa d'être roi, ou avoué, ou huissier ; ainsi il ne sentit pas assez la résistance des affaires, et la nécessité d'obéir si l'on veut changer. Rousseau fut par aventure secrétaire d'ambassade, c'est-à-dire qu'il écrivait des passeports et recevait des sous. Je ne puis mesurer ce qu'il tira de cette expérience. Et Platon a bien eu cette idée que le contemplateur devrait être tiré de contemplation après un an ou deux, et ainsi dans tout le cours de sa vie, étant sommé de commander une escadre, de dire le droit aux marchandes de poisson, et choses de ce genre. Toutefois ce n'est encore que travail indirect, et expérience seconde. Le vrai de la politique, c'est l'univers résistant. Tout vient buter là, et la terre est raboteuse.

Un physicien comprendrait quelque chose de nos embarras, même de monnaies, s'il faisait attention à la loi qu'il connaît bien, à savoir qu'une vitesse double exige un quadruple travail, je dis au moins, et dans les circonstances les plus favorables. En sorte qu'en allant deux fois plus vite, vous doublez le résultat, vous le doublez seulement, ce qui ne peut payer la dépense quadruple. Vous perdez en travaillant. Très bien. Toutefois le physicien connaît cette loi sans y croire assez, par sa situation propre, qui est de concevoir d'énormes vitesses qui ne lui coûtent rien. Il refait le monde ; mais ce spectacle n'arrive pas à l'existence. J'ai lu avec satisfaction que les avions allaient bientôt buter sur la vitesse du son, et même avant comme sur une limite. Mais il faudrait savoir qu'ils butaient déjà, et ce qu'il en coûte de déchirer l'air. Tous les travaux, par exemple de coller très exactement, en contrariant le fil, de

petits morceaux de bois, et de tailler l'hélice dans ce bloc sont des travaux de déchireurs d'air à grande vitesse. Je n'énumère point les métaux et la mine, les toiles et la culture du chanvre ; et j'ai tort ; mais quand j'énumérerais, cela ne me coûte qu'un peu d'encre. Cette somme de travaux ne me parle pas encore assez. L'aviateur est porté à bout de bras ; mais mon bras n'en est pas averti. Spectacle. Et l'aviateur a bien d'autres choses à penser. La vitesse nous ruine, et encore nous aveugle. L'aviateur dissipe le travail d'autrui ; il ne sent pas la résistance comme il faudrait. Et celui qui signe un chèque ne sent aucune résistance. Mille francs ou un million c'est la même chose au bout de la Plume.

VI

Le Congrès des religions a flétri le matérialisme **Août 1912**

Le Congrès des Religions a flétri le matérialisme. Une bonne définition aurait mieux valu. Car il y a un Spiritualisme sans discipline qui n'est pas sain non plus. « Tout est plein de dieux », disait un ancien. Quand Pascal écrit : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », c'est tout à fait la même pensée, car cela veut dire : « Les dieux ne répondent point. » Lucrèce louait son maître Épicure pour avoir apporté aux hommes cette idée libératrice qu'il n'y a point de Volontés cachées dans la tempête et le tonnerre, et qu'il n'y a pas plus de mystère dans une éclipse que dans mon ombre par terre. Idée nette, virile, bienfaisante, du mécanisme des phénomènes, car tous les dieux sont souillés de sang humain ; et ce n'étaient que les plus redoutables passions sauvagement adorées. La peur faisait les sorciers, et puis les brûlait. La colère inventait quelque dieu vengeur, et puis faisait la guerre en son nom. Le fou est ainsi ; ses passions font preuve ; il leur donne la forme d'objet, et il agit d'après cela. De même toujours, dans cette sombre histoire des superstitions, chacun fit des dieux selon ses passions et se fit gloire de leur obéir. Sincèrement, et c'était bien là le pis. Quand nos passions prennent figure de vérités, de réalités dans le monde, d'oracles et de volontés surhumaines dans le monde, tout est dit. Le fanatisme est le plus redoutable des maux humains.

C'était donc une grande idée, la plus grande et la plus féconde peut-être, que celle des atomes dansants, petits corps sans pensée aucune, n'ayant que dureté et forme, les uns ronds, les autres crochus, formant par leur mécanique tous ces spectacles autour de nous, et nos corps mêmes, et jusqu'à nos passions. Car le grand Descartes, et Spinoza après lui et encore mieux, sont allés jusqu'à cette réflexion décisive que, même en nous, même ramenées à nous, nos passions sont comme les orages, c'est-à-dire des flux, des tourbillons, des remous d'atomes gravitant et croulant, ce qui ruinait leurs brillantes preuves. Et telle est la seconde étape de la Sagesse matérialiste. Après avoir nié le « Dieu le veut » et le présage ou signe dans les cieux, l'homme en

colère arrive à nier le « je le veux », et à se dire : « Ce n'est que fièvre et chaleur de sang, ou force sans emploi ; couchons-nous, ou manions des poids. »

Mais qui ne voit dans ces hardies suppositions et dans ces perceptions nettes la plus belle victoire de l'esprit ? Pratiquement, nul n'en doute. Penser, réduire l'erreur, calmer les passions, c'est justement vouloir, et vaincre l'aveugle nécessité en même temps qu'on la définit. Je sais qu'il y a plus d'un piège ; et il arrive que celui qui a reçu l'idée matérialiste, sans l'avoir assez faite et créée par sa propre Volonté, est souvent écrasé à son tour et mécanisé par cette autre théologie, disant qu'on ne peut rien contre rien, et que tout est égal, sans bien ni mal, sans progrès possible. Comme un maçon qui murerait la porte avant de sortir. Mais ce danger est plus théorique que réel. Dans le fait, je vois que le spiritualiste à l'ancienne mode tombe neuf fois sur dix dans l'adoration des passions et dans le fanatisme guerrier, ce qui revient à adorer les forces matérielles ; au lieu que c'est le hardi matérialiste, neuf fois sur dix, qui ose vouloir la justice et annoncer les forces morales.

Alain, Propos sur des philosophes
Première partie : L'endettement

Mesure

VII

Dans le temps où le soleil triomphe des nuages

26 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Dans le temps où le soleil triomphe des nuages et réveille passion et folie, il est bon de comprendre que la pensée est égale en tous. Si l'on savait reconnaître l'humanité dans son histoire, on serait déjà plus près de comprendre ces accès de colère homicide, qui sans doute expriment, comme par métaphore, quelque système théologique ou métaphysique. Il y eut partout sur la terre des apparitions, des maléfices, des envoûtements, des sacrifices humains ; il y eut des auspices et des aruspices, et des chevreaux sacrifiés aux sources, aux nuages orageux, aux forces printanières. En quoi il faut pourtant arriver à reconnaître les mêmes pensées qu'en un Descartes, niais mal ordonnées. Il est clair que les populations sauvages pensent intrépidement. Des milliers d'hommes ont cru que si une pierre vient frapper l'ombre d'un homme par terre, elle blesse l'homme. Ce n'est certainement pas l'expérience qui a conduit à cette étrange doctrine, mais plutôt une fausse conception de l'ombre, considérée

comme un double impalpable de chacun, et comme une sorte d'âme. D'où vient que beaucoup de peuples équatoriens pensent qu'il est très mauvais de s'exposer au soleil de midi, parce qu'alors, l'ombre étant presque nulle, il est clair que l'âme est en train de mourir ; et il est bon de remarquer que tout n'est pas faux en cette pratique, car ce grand soleil est redoutable de plus d'une manière, mais non pas comme ils croient. Il n'y avait qu'un remède à ces conceptions fantastiques, qui était de concevoir l'ombre par ses vraies causes, qui dépendent de géométrie et d'optique ; mais on voit aussi que le remède était bien loin du mal ; et n'y ressemblait guère ; et c'est moi que le sauvage jugera fou si, pour guérir mon ombre offensée, je prends Euclide. Ces hommes naïfs sont travaillés et accablés par l'idée que tout est lié à tout en ce vaste monde ; idée puissante, source de toute connaissance vraie, mais source d'abord de toute erreur, comme l'astrologie le fait voir ; car il est vrai que notre existence est liée aux phénomènes célestes, mais non pas également à tous, et non pas comme ils croient.

Cette charge de penser accable, et bientôt irrite. Chacun de nous présentement porte le poids de l'Europe, de la famine russe, des traités, des invasions ; il ne peut ordonner ce monde instable, que le moindre jugement transforme au cours de ses incohérentes rêveries. J'observais il n'y a pas longtemps un homme bavard qui voulait expliquer ces choses à d'autres ; il n'y avait de clair dans son discours et dans ses gestes qu'une fureur homicide qui s'exprimait en des formules académiciennes ; il n'apercevait point d'autre solution que des sacrifices humains par milliers et par millions ; il était prêt sans doute à y jeter son propre fils ; et tout cela, selon mon opinion, par cette ardeur de vouloir penser tant d'objets à la fois, et par cette colère d'Atlas pensant, qui porte un monde non point sur ses épaules, mais dans sa tête et dans tout son corps. Toutefois cet homme pouvait s'exprimer et se croyait compris, ce qui fit que ses gestes meurtriers ne tuèrent personne.

La fureur sacrée des Sibylles est plus près de nos passions que nous ne voulons le croire. Ces convulsions exprimaient une pensée totale, et assurément vraie ; car le monde entier et l'avenir prochain, chacun de nous le porte ; mais la raison doit faire un long détour pour en parler en bon ordre et comme il faut. À quoi travaillait Thalès, mesurant la grande Pyramide par l'ombre. Mais Bucéphale avait peur de son ombre ; image, en ses mouvements redoutables, de ces âmes intempérantes qui veulent donner une égale attention à tout et tout exprimer en un seul geste. Et le sabot de Bucéphale n'avait nul égard pour aucune tête, et je dis même pour celle d'Aristote, s'il l'avait rencontrée.

VIII

Descartes a osé rendre ses idées indépendante de l'expérience

3 février 1936

[Retour à la table des matières](#)

Descartes a osé rendre ses idées indépendantes de l'expérience. Et Valéry s'est servi à peu près des mêmes mots pour définir le travail de penser. Nous voilà loin des faciles déclamations de Bacon, qui ne voyait que l'expérience, encore l'expérience, et toujours l'expérience. Or, Descartes est lu encore et suivi par deux ou trois obstinés ; le troupeau a galopé avec Bacon ; et je me souviens même qu'un mouton des mieux lainés a écrit pour prouver que Bacon et Descartes, c'était la même chose. C'est ainsi que notre élite s'est précipitée dans la facilité. Ce chemin descend beaucoup. Il n'a fallu qu'un jeu de miroirs pour qu'Einstein remplace soudain toutes nos idées par quelques formules qui n'ont point de sens. L'espace courbe et le temps local font carnaval. Je connais un vieux cerveau qui s'est fait injecter ces nouveaux produits ; il a maintenant l'air tout jeunet, à faire peur. On annonce mieux ; car un mouton assez pelé du troupeau des psychologues prépare un lexique homme-singe. Que c'est neuf ! Que c'est imprévu ! En voilà pour trois dîners de moutons.

Où vais-je ? A ceci que la nouveauté est aisément prise pour la justice. Et l'on se dit que la libre-pensée va régner maintenant que l'on comprend le langage des singes et que l'on met ses idées sens devant derrière. Bien sûr que si on met par terre le vieux galetas de Platon et de Descartes, la révolution est faite et le mur d'argent en morceaux aussi. N'importe qui comprendra qu'avec la Radio l'ancien esclavage ne peut pas vivre. Et je ne suis pas sûr qu'on n'enseigne pas, ici et là, en très bonne intention, que l'électricité, partout conduite, doit dissiper les miasmes politiques. Or, c'est le contraire qui est vrai. Ceux qui sont enrégés de nouveau veulent nous river à la chaîne politique, et fabriquer les révolutions industriellement, par la force des acclamations et de l'huile de ricin. Or, qu'est-ce qui fait que nous, les ânes rouges, nous les ingouvernables, nous secouons les oreilles ? C'est parce que nous restons attachés aux idées d'Ésope et de Socrate, idées qui sont plus vieilles que les rues. Tout le machinisme a beau tourner avec cuivres et fanfares, comme les manèges de Neuilly, nous n'avons pas voulu renoncer à notre centre d'esprit. Nous ne voulons point croire que l'éblouissante et bruyante vitesse ait changé si peu que ce soit le conflit des maîtres et des esclaves. Nous cherchons l'égalité non pas dans les années-lumières et les manèges d'atomes où le bon sens se noie, mais dans l'antique arithmétique et dans la vieille géométrie, et dans la mécanique d'Archimède et de Galilée, devant qui tous les hommes sont égaux. Socrate faisait répondre un petit esclave sur le côté du carré et sur la diagonale, et cette manière a fait révolution ; très lente révolution, mais qui

n'a point cessé de gagner sur les privilèges et de faire peur aux privilégiés. Descartes a écrit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

A quoi l'homme qui gagne sur l'esclave a toujours dit et dira toujours : « Faites des écoles professionnelles, où chacun apprendra la pratique d'un métier. Voilà le bon sens ! » Or, remarquez que, quand ce métier serait celui de régler les compteurs électriques ou de monter proprement un poste récepteur, il n'en éclairera pas mieux l'esprit. Je veux dire en gros que toute philosophie expérimentale est contraire à la justice. Car ce n'est point dans l'expérience qu'il faut chercher la règle de justice : « Toujours d'égal à égal, et que jamais l'homme ne soit moyen ou instrument pour l'homme. » Car, au contraire, l'expérience ne cesse de nier la justice. Qui donc s'enrichit ? Qui donc conquiert ? Qui donc construit l'École moderne ? C'est toujours celui qui a joué sur l'inégalité, et qui a gagné par cela même. Qui ne gagnerait contre un enfant ? Oui, mais cela n'est pas permis, et ne le sera jamais.

« Comment le savez-vous ? », dit l'irritable. Ce n'est pas facile à tirer au clair. Mais du moins nous le cherchons dans la solitude de Descartes, justement où il cherchait la loi des nombres et du mouvement, faisant revue de ses idées selon son propre jugement, et non pas selon les nouvelles du Pérou ou du Thibet. Car il faut bien avouer que la suite des nombres ne doit rien à l'expérience, et que tous les spectres d'étoiles ne peuvent faire trouver un nouveau nombre entier entre douze et treize. Ce genre de réflexion rétablit l'esprit dans son centre, et fait comprendre que bien penser n'est pas plier le genou devant l'expérience, mais au contraire penser l'expérience selon les règles du bien penser. Cela ne signifie pas que la pensée pure nous dira s'il y a de l'or dans les montagnes d'Éthiopie ; non ; cela c'est l'expérience qui nous le dira. Mais toute la triangulation et ses calculs est absolument indépendante de l'expérience, et, bien plus, rend possible l'expérience par cela même. Et puisque l'esprit est ainsi législateur de lui-même, cela aide à penser que la justice est autre chose qu'un rêve qui change et qui passe ; et au contraire quelque idée qui ne fléchit point, et qui éclaire l'expérience. Réellement, ceux qui n'élèvent point la pure justice comme une lampe ne savent pas ce qu'ils voient. A ta lampe, peuple, et garde-la du vent.

IX

Comte, nourri de sciences, sut pourtant

16 octobre 1922

[Retour à la table des matières](#)

Comte, nourri de sciences, sut pourtant vaincre les sciences, j'entends non seulement les ordonner, mais tenir à sa juste place l'ensemble des connaissances positives. Il va même jusqu'à dire que l'Humanité future n'attacherait pas un grand prix aux subtiles recherches de l'astronome, ni du physicien, ni même du sociologue, et que les jeux esthétiques l'occuperaient surtout, une fois la vie gagnée. C'est pourtant la science qui doit rallier les esprits, parce

que seule elle le peut. Mais c'est l'Humanité même, par ses belles œuvres, qui formera l'homme. C'est par ces vues que ce Polytechnicien vint à donner plus de temps à la lecture des poètes qu'à l'observation des astres. Ce passage étonne, parce que nous vivons sous ce lieu commun que la science donne la sagesse. C'est vrai en un sens, mais il faut regarder la chose de près.

Je crois qu'il faut s'y prendre comme faisaient Épicure et Lucrèce, et ne chercher dans la physique qu'un remède aux folles croyances, lesquelles n'ont de puissance que tant que nous ignorons les vraies causes. Une comète au ciel ne nous fait point de mal ; et l'éclipse de soleil, par ce vent frais qui l'accompagne, peut tout au plus nous faire éternuer. Il nous serait donc inutile de connaître le vrai de ces phénomènes, si nous n'en formions pas d'abord une idée confuse et dangereuse. Sous de tels signes c'est notre pensée qui est malade ; d'où paniques, révoltes, vengeances, massacres. A quoi il n'y a point de remède, si ce n'est que nous apprenions à concevoir l'éclipse par les mêmes causes qui font la nuit et le jour, ou à ranger l'apparition et le retour des comètes sous les lois générales du mouvement des corps célestes. Et l'on voit par ces exemples qu'il n'est pas nécessaire que chacun soit en mesure de calculer l'éclipse à une seconde près, ni de refaire les corrections à la comète de Halley, qui sont soixante et dix pages de pénibles opérations. Qui a compris le mécanisme de l'éclipse ou la chute parabolique des comètes est par cela seul délivré de toute crainte superstitieuse. Et même, pour le plus grand nombre, la prédiction vérifiée suffit, ou seulement l'opinion commune, maintenant établie chez nous, que ces prédictions calculées sont possibles. Panique et rumeur sont éteintes. J'avais environ sept ans quand les familles allaient en promenade pour voir la comète, aussi tranquillement que l'on va à la musique ou au cirque. D'où l'on voit qu'il y a, dans ces recherches, une précision qui est de luxe et dont nous ne recevrons aucun bienfait nouveau, ni le calculateur non plus, en dehors de son traitement mensuel. Dès qu'un homme est disposé à ne plus croire sans preuves, il a tiré de la science tout ce qu'il en peut tirer pour son équilibre mental et pour son bonheur. C'est quelque chose d'être délivré de superstition et de fanatisme : mais ce n'est pas tout. Nos passions ont encore d'autres causes.

Les beaux-arts, qui sont des Politesses à bien regarder, nous tiennent plus près et nous civilisent plus directement et intimement. Poésie, Musique, Architecture, Dessin sont nos vrais maîtres de bonne tenue. Le Culte reste donc l'instrument principal du perfectionnement positif ; mais le Culte purifié de ces sanguinaires erreurs qui souillaient les statues, au fond par les âmes folles que l'imagination leur prêtait. Et cela tenait seulement à l'ignorance des vraies causes. Le Culte à venir sera donc de la statue sans âme, toute l'âme étant réfugiée en l'adorateur, comme tous les Revenants en notre mémoire. Ainsi d'un côté l'âme, purifiée de ses erreurs les plus grossières, contemple la statue en sa pure forme ; et de l'autre cette forme elle-même disciplinant nos mouvements, nous fera des pensées plus sages par ce détour. Ainsi s'accomplira la Religion.

X

L'idée que je me fais de mon semblable

20 Mai 1927

[Retour à la table des matières](#)

L'idée que je me fais de mon semblable est une idée. Ce n'est pas peu. Car ce sont les différences qu'il me jette au visage. D'après sa forme et ses mouvements, d'après son inimitable parler, d'après ce qu'il a vu et d'après ce qu'il voit, d'après ce qu'il sait faire, et encore d'après ce monde de secrets en lui, que j'ignore, je sais qu'il est autre et étranger. Mais je le veux semblable à moi, mon semblable ; je le cherche tel ; je ne me lasse point de frapper à la porte.

Par la géométrie je le reconnais mon semblable ; et Socrate fit une grande chose le jour où il proposa le carré et la diagonale, tracés sur le sable, non point à Alcibiade ni à Ménon ni à quelqu'un de ces brillants messieurs, mais à un petit esclave qui portait les manteaux. Ainsi Socrate cherchait son semblable, et l'appelait dans cette solitude des êtres, que la société accomplit. Il formait donc cette autre société, de ses semblables ; il les invitait, il les poursuivait, mais il ne pouvait les forcer ; il ne pouvait ni ne voulait. Celui qui imite par force m'est aussi étranger qu'un singe. Celui qui imite pour plaire ne vaut pas mieux. Ce qu'attend Socrate, c'est que l'autre soit enfin lui-même, par intérieur gouvernement, et ne croie personne, et ne flatte personne, attentif seulement à l'idée universelle. À ce point, ils se reconnaissent et se décrètent égaux. Une autre société se montre.

Musique et poésie font mieux encore parce que le corps y est. Que l'esprit y soit tout, et qu'il y retrouve sa géométrie en mouvement, en nombre, en accord, en symétrie, c'est beaucoup. Mais l'autre miracle est en ceci, qu'en tous deux, par l'accord du jeu vivant et de l'abstraite raison, le haut et le bas sont réconciliés ; cela fait un grand moment, et une plus profonde reconnaissance. Ce n'est plus cette rencontre et expérience de l'esprit humain, ce qui est déjà beau ; c'est la rencontre et expérience de la nature humaine, c'est-à-dire de l'humanité existante. L'immense société, et invisible, se fait sentir alors, comme aussi autour des monuments, des peintures, des dessins ; plus silencieuse encore dans ce musée où retentissent des pas étrangers qui ne sont pas étrangers. Ces grands témoins de mon semblable me mettent en société, aussitôt, avec cet homme que je ne connais pas, avec l'artiste qui est mort, avec ce peuple ancien qui nourrissait l'artiste. L'humanité existe.

Je ne remarque pas de tolérance dans les arts, ni non plus dans la géométrie. Cela me délivre de cette triste amitié qui voudrait me dire : « Vous êtes autre, et je suis autre ; supportons-nous l'un l'autre, car nous ne pouvons mieux. » Par cette indulgence, tous les dons sont d'avance perdus. La grande amitié, la grande fraternité est plus exigeante. Goethe a dit cette chose

admirable : « Pardonnez à tous, et même à ceux qu'on aime. » Admirable parole, parce qu'on ne peut la suivre. Car si quelqu'un se montre insensible aux arts, ou rétif devant la géométrie, on ne peut s'en consoler que si on le méprise. C'est demander trop, peut-être ; mais on n'a pas le droit de demander moins. Le plus beau est, qu'avec toute la sévérité possible, on ne peut forcer, puisque c'est le libre qu'on veut. Ce qu'on veut c'est ce qui se fait soi-même ; voilà mon semblable. Il refuse de l'être, et moi je veux qu'il le soit. Ce que je lui jette au visage, comme on jette de l'eau au dormeur, c'est cette assurance que j'ai qu'il sera mon semblable s'il le veut ; mon semblable et mon modèle, oui, d'un seul mouvement de l'esprit, ou du cœur, ou des deux. Et j'attends, selon la belle image de Claudel, j'attends comme Moïse attendait après qu'il eut frappé le rocher de sa baguette. Cela est bien importun et bien sévère, d'attendre une telle chose d'un pauvre homme, et même d'un pauvre enfant. Ce genre de sévérité est la seule chose au monde qui soit bonne. La charité ne donne pas, elle demande.

XI

Dans l'histoire on trouve décrit tout le progrès de nos pensées

20 mai 1921

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'Histoire on trouve décrit tout le progrès de nos pensées, et par conséquent la Méthode véritable. J'en conviens. L'Esprit humain se forme. J'aime à le suivre en son développement ; il me semble qu'il n'y a point d'autre manière de former des idées. Mais il faut aussi que l'enfance de l'idée reste en l'idée, comme un sang et une vie. Comme l'enfant doit se retrouver dans l'homme ; tout entier dans l'homme, aucun des premiers rêves n'étant oublié, ni méprisé ; tous au contraire réalisés, déployés en toute leur richesse. Mais je vois que les petits historiens voudraient prouver justement le contraire, à savoir que l'humanité, de siècle en siècle, reconnaît ses erreurs, et les oublie. Comme si le système de Ptolémée était effacé par celui de Copernic ; mais il n'est point effacé ; réalisé au contraire. Quand les anciens voulaient que les astres décrivissent des cercles, ils étaient dans le bon chemin ; et nous avec l'ellipse dans un chemin meilleur ; mais c'est le même. Comme ellipse est fille de cercle, ainsi l'observation qui fit voir que le trajet de l'astre n'était pas un cercle ne put se faire que par rapport au cercle supposé ; et la perturbation, aujourd'hui, ne peut être observée que par rapport à l'ellipse supposée. De la même manière, on ne peut, aujourd'hui encore, s'approcher de l'astronomie que si on observe d'abord les apparences, en les rapportant au pôle, à l'équateur, au méridien, à l'horizon, comme firent les premiers astronomes. Qui apprend d'abord le système de Copernic ; il ne sait rien ; il n'a pas suivi la route humaine. Il pense le ciel en se plaçant d'emblée dans le Soleil ; et s'il regarde en l'air, de cette terre où son corps est bien attaché, il ne peut débrouiller les apparences, ni éclaircir ses perceptions. Ses idées ne sont que sur le papier. Ce genre de pédant existe.

Deux penseurs, autant que je sais, ont pensé l'histoire affirmativement, et non pas négativement. À la même époque, avec des mots différents, et s'ignorant l'un l'autre. Comte chez nous ; Hegel outre-Rhin. Immenses tous deux ; et trop peu connus il me semble. Et toutes les fois que par entraînement je viens à préférer l'un, l'autre me ramène à lui, de façon qu'il faut que j'arrive à penser qu'ils disent la même chose ; et chacun d'eux s'évertue à montrer que Ptolémée et Copernic développent la même pensée. Dans le moment où je voudrais croire qu'Hegel a mieux saisi la profondeur des religions, ou le sens des œuvres d'art, aussitôt l'autre forte tête me fait signe, et, par des chemins plus arides, me conduit à contempler le même paysage d'idées, de peuples et de temples. Car, dit la forte Tête Polytechnique, l'astrolâtrie n'était point fausse. Il est vrai que la destinée humaine est liée au cours des astres ; il est vrai que notre vie à tous dépend strictement de jours et de nuits, de saisons, de marées, de vents et de pluies ; et c'est même plus vrai que ne croyaient les anciens astrologues ; mais, observant les astres sous cette puissante idée que tout est lié à tout comme par d'invisibles fils, ils ne pouvaient manquer de découvrir à la fin quelques-unes des liaisons véritables. Ainsi le mouvement de prier vers le ciel, et de chercher secret, lumière, puissance et paix de ce côté-là d'abord, était un mouvement juste. La prière aujourd'hui est seulement mieux formulée ; mais la première idée est intacte. Que dis-je, intacte ? Elle est enrichie, complétée, assurée ; elle trouve son contenu, au delà de ses ambitieuses espérances. Et l'idée, à mesure qu'elle saisit, devient plus forte pour saisir. Forte nourriture, élaborée par l'espèce, bonne pour l'individu, seule convenable à son vrai développement. Ces bons esprits qui s'égarent à dire que l'ancienne physique est par terre, et que la géométrie d'Euclide a vécu, je les convie à la table des dieux. Hydromel et ambrosie.

XII

Voici une page d'histoire que j'invente

1er décembre 1909

[Retour à la table des matières](#)

Voici une page d'histoire que j'invente et qui est vraie tout de même. C'est en Sicile que la chose se passe, ou quelque part par là. Pythagore, après quelque profonde leçon sur les nombres, s'est reposé à de nobles entretiens sur le juste et l'injuste. Je les vois dans quelque jardin parfumé, ou sur quelque promontoire. Dans la foule des disciples, je veux mettre Platon et son âme voyageuse, et peut-être Archimède aussi. L'historien m'arrête là, car, dit-il, ces personnages n'ont pas pu se rencontrer. Vais-je expliquer à l'historien inculte qu'il y a plus d'une manière de se rencontrer ? Bah ! je le laisse à ses chronologies !

C'était une nuit d'été, où peut-être, comme hier, la Lune s'était promenée d'une rive à l'autre du ciel, entre Mars et Saturne. Sans doute ils avaient reposé leurs yeux sur les replis de la terre et sur les flots infatigables. Pendant qu'ils

tendaient les bras vers leurs destinées humaines, les astres tournaient, et le soleil enfin les surprit. Il me plaît de penser que les cigales et les abeilles firent un beau concert ce matin-là, que quelque pâtre fit sonner sa flûte, et que les chèvres y mêlèrent leurs sonnettes. C'est ainsi que le Penseur, avec ses disciples, s'en revenait d'un pas leste, et tout prêt pour la récompense.

Ut ! Mi ! Sol ! Au détour du chemin, à l'entrée du village., ainsi chantaient les marteaux de la forge. S'il n'y avait pas de ces hasards, nous n'aurions rien inventé peut-être. Ut, mi, sol, l'accord des lyres ! Pythagore s'arrête ; il pèse les marteaux, constate que ces poids sont entre eux comme des nombres simples, et soudain reconnaît la loi des nombres dans l'harmonie des sons. Ce fut un autre lever de soleil, et une autre lumière sur toutes choses : « Car, dit-il, tout est nombre. » Il n'en dit pas plus ; mais ces paroles résonnent encore parmi nous comme la plus belle chanson humaine.

C'était obscur ; c'était incertain. Les hommes se taisent encore aujourd'hui, dès qu'ils viennent à penser à cette puissance des nombres. Pourquoi une nouvelle planète, comme les nombres l'exigeaient ? Pourquoi la conservation de l'énergie ? Pourquoi des formules, en toutes choses, et des formules qui prédisent ? Pourquoi ces prodigieuses séries d'hydrocarbures, conformes à des séries numériques, et naissant, pour ainsi dire, sous la plume, avant de paraître dans le creuset ? Tout est nombre. Tout est selon les nombres !

Le Penseur qui grattait la terre n'a jamais fait, sans doute, une autre découverte qui valût celle-là. Après plus de deux mille ans, cette belle pensée porte encore des rameaux et des fruits. Les rois n'ont que des statues et des tombeaux. Vainqueurs et vaincus sont pourris, cadavres sur cadavres. Mais l'esprit de Pythagore voyage avec nous. Comme l'avait dit un autre jour Platon, les corps périssent, mais les idées bondissent par-dessus les siècles. Voilà notre vraie histoire. Mais l'historien la méprise ; il aime mieux imprimer sérieusement les radotages qu'Hérodote a écrits pour s'amuser.

XIII

Comme je me rendais à cette réunion de savants

22 avril 1922

[Retour à la table des matières](#)

Comme je me rendais à cette réunion de savants et de philosophes, l'Ombre de Platon me détourna. « Qu'espères-tu apprendre, dit l'Ombre, de ces forgerons mal dégrasés ? Il n'y a point de beauté dans leurs propos, et cela est un grand signe ; mais peut-être n'as-tu pas assez appris combien l'opinion vraie est au-dessous de l'Idée. N'as-tu point remarqué que l'Ambition et la Colère, ensemble avec la Peur, font aussi une sorte de Justice ? Ici de même travaille la partie moyenne de l'âme, laquelle, privée de ses yeux, fait réussir en quelque sorte de ses mains quelque Idole de sagesse. Et ce n'est point

miracle que cette civilisation mécanique ait produit encore, parmi tant de machines, une machine à penser. Mais comme vos oiseaux mécaniques s'envolent, sans que les chaudronniers sachent bien comment, ainsi cette idée mécanique se soulève par bonds au-dessus de la terre ; et les chaudronniers applaudissent de leurs larges mains. Mais viens. Cherchons hors de ces murs quelque image du printemps sicilien et quelque pythagorique harmonie. Car la nature des choses répond mieux à nos idées que ne font ces grossières images, et par de meilleures métaphores. »

Quand nous fûmes donc assis sur la terre généreuse, le merle fit sonner les arbres noirs jusque dans leurs racines ; un chant humain vint à nos oreilles, se mêlant au bruit aigu de la bêche, et les flèches du soleil vinrent se planter dans le sol autour de nous. L'Ombre, alors, fille du soleil, fit revivre l'ancienne doctrine. « Ceux qui ont cherché avant moi, dit-elle, savaient déjà que la chose ne peut porter l'idée, et qu'aucun de ces quatre osselets n'est quatre ; aussi qu'aucune des figures du géomètre ne possède le droit, l'égal, le courbe ; bref, que le nombre, la grandeur et la forme ne sont point collés à la chose comme semblent l'être la couleur et le poids, et que l'inhérence, au moins pour les premières idées, se dissout dans le Rapport. D'où Pythagore sut prédire que toutes les qualités seraient peu à peu détachées des choses et expliquées par des relations, comme il savait déjà faire pour l'harmonie des lyres et le son des clochettes ; et sans doute il contemple cette idée en tous ses développements dans le séjour des bienheureux. Mais mon âme voyageuse n'a point quitté cette terre, peut-être trop aimée. Ainsi j'ai retrouvé l'Idée dans l'histoire. Au temps du grand Descartes, j'ai vu le mouvement arraché de la chose et élevé au rang des Relations, le mouvement n'étant pas plus, comme il dit, dans la chose qui est dite se mouvoir que dans les choses qui l'environnent ; et plus tard, par Newton, ce fut le poids qui fut retiré de la chose, relation seulement entre ce caillou, la terré, la lune, le soleil et toutes les choses, quoique les doigts, fils de la terre, s'obstinent à sentir le poids dans ce caillou même. Et ceux-là maintenant découvrent que la masse, suprême illusion des sens, n'est pas non plus inhérente à la chose, mais traduit encore d'une autre manière la relation de chaque chose à toutes. Mais ils sont un peu trop étonnés, il me semble, de cette victoire que les sages de mon temps avaient déjà prévue ; et je vois ces mêmes hommes, trop chargés de terre, vouloir saisir l'atome avec leurs mains, l'atome, image de la relation, puisqu'il exprime que les propriétés de chaque chose lui sont toutes extérieures. Mais quoi ? Il y eut bien un temps où l'on croyait que l'ombre d'un homme faisait partie de lui, et qu'on pouvait la lui prendre. Heureux qui pense le Rapport. Mais je ne dis point heureux celui qui se sert du rapport pour sa propre fortune, sans le penser en sa pureté. Les sorciers n'ont jamais fait autre chose. » Ainsi parlait l'Ombre de Platon, pendant que le merle chantait.

XIV

La Caverne de Platon, cette grande image

25 Mars 1928

[Retour à la table des matières](#)

La Caverne de Platon, cette grande image, s'est rompue en métaphores qui ont circulé dans le monde des hommes comme des bijoux, jetant de vifs éclats. Mais l'image mère est bien autre chose ; elle forme un thème à réflexion pour des siècles encore. J'aime à penser, quand je regarde ce ciel d'hiver qui maintenant descend, que je suis enchaîné à côté des autres captifs, regardant avec admiration ces ombres sur le mur. Car les idées qui pourront m'expliquer quelque chose de ce ciel n'y sont nullement écrites. Ni l'équateur, ni le pôle, ni la sphère, ni l'ellipse, ni la gravitation ne sont devant mes yeux. J'aperçois qu'il faudrait regarder ailleurs, et faire même le long détour mathématique, et contempler alors des choses sans corps et sans couleur, qui ne ressemblent point du tout à ce spectacle, que pourtant elles expliqueront.

Me voilà donc à suivre quelque captif encore jeune, qui s'est trouvé délié par quelque bienveillant génie et conduit par des chemins qui sont solides tout à fait autrement que cette terre, solides par la preuve. Je le vois étonné d'une autre assurance, ébloui d'une autre lumière, et regrettant plus d'une fois cette autre connaissance, qui suffit aux bergers et aux pirates de la mer. Mais on l'occupe, on ne le laisse point retourner. Il se prend d'abord aux reflets des idées, qui sont ces figures où l'on voit des vérités sans en comprendre les raisons. D'où il prend force pour saisir, par des raisons mieux nettoyées, les idées elles-mêmes ; et c'est alors qu'il prend le mépris des images et qu'il entre dans le désert algébrique, où il n'est plus dupe des ressemblances. Toutefois mon polytechnicien, car c'en est un, pourrait bien se faire de nouveau mécanique penseur, et de ces signes faire une autre sorte d'expérience aveugle. C'est pourquoi Platon l'entraîne encore jusqu'à ce point de réflexion où le seul discours nous peut conduire, où l'on ne voit plus, où l'on entend. Il sait alors que le nombre n'est pas une chose, ni la droite non plus. Le voilà aux idées. Il peut maintenant revenir dans la caverne comme ingénieur hydrographe ou mesureur de terre. Armé du triangle et des autres puissants outils sans corps, il annonce les phénomènes, conjonctions, éclipses ; et même il les change, construisant digues et bateaux, et toutes sortes de machines, ombres efficaces. Ainsi il règne, et devrait conduire les captifs à de meilleures destinées. Cependant je le vois encore plus étonné qu'instruit, admirant trop que ses formules réussissent et lui donnent puissance. Dangereuse machine à penser ; il tue de plus loin qu'un autre.

Me voilà loin de Platon ; mais c'est qu'aussi je me suis trop pressé de revenir faire des miracles, comme un faiseur de tours qui a saisi deux ou trois secrets. Platon allait toujours, voulant conduire son polytechnicien, peu à peu

affermi, jusqu'à contempler le Bien, ce soleil des idées, qui les éclaire et même les fait. Et Platon prend bien soin de dire que ce Bien éblouit d'abord plus qu'il n'éclaire, et qu'il faut suivre un long chemin de discours avant d'en saisir quelque chose. Et qu'est-ce que c'est donc, sinon l'esprit libre, qui fait les idées non selon la loi des ombres, mais selon sa propre loi ? Si l'on peut conduire le disciple jusque-là, et maintenir l'impatient jusqu'à ce qu'il ait jugé cette suprême valeur, alors on peut le laisser redescendre, et prendre dans la caverne son rang de roi. Car il se sait esprit et libre, et reconnaîtra à présent toutes ces ombres du Bien aux profils changeants, qui sont courage, tempérance, probité, science ; et reconnaissant en ces ombres d'hommes des hommes véritablement, ses semblables, valeurs incomparables, ne craignez pas maintenant qu'il s'en serve comme de moyens et d'outils, ni qu'il soit bien fier de savoir tuer les hommes de plus loin qu'un autre. Mais bien plutôt il saura reconnaître les hommes de plus loin qu'un autre. Il relèvera l'arme, et ne permettra pas qu'on tue le Bien. Mais quel étrange et rare polytechnicien !

Alain, Propos sur des philosophes
Première partie : L'endettement

Doute

XV

Pascal perce partout l'écorce
19 août 1924

[Retour à la table des matières](#)

Pascal perce partout l'écorce, jusqu'à nommer esprits malingres les esprits sans charité. Il a bien parlé des princes de force et de ce genre de considération qu'on leur doit. C'est très peu ; cela revient à choisir un bouclier en rapport avec la lance. Mais aussi on peut toujours concevoir et bientôt trouver un bouclier plus fort ou une lance plus forte ; cela est sans fin, et cet infini est plutôt ennuyeux qu'autre chose. On peut toujours doubler le mètre, quel que soit le mètre. Un vent double, une pluie double, un volcan double, cela n'accable nullement l'esprit. « Il ne faut, disait Épictète, qu'une pinte d'eau pour te noyer. » L'univers des forces n'est que fort. je renvoie au roseau pensant.

Archimède, prince d'esprit, est bien au-dessus de l'univers des forces par ses inventions. Quand il pèse deux fois la fameuse couronne, une fois dans l'air et une fois dans l'eau, il est grand d'une autre manière que le mammoth, ou que la distance des étoiles. Non pas en ce qu'il trouve un nouveau moyen de n'être pas trompé par l'orfèvre, mais par l'invention même, par la connaissance de cette eau déplacée et soulevée par la couronne, et dont le poids se

retrouve. Tout naufrage est surmonté par là. Voilà un titre de noblesse que les fils d'Archimède n'ont point laissé perdre ; ils ont pesé bien d'autres choses. Le moindre problème humilie le fils du roi et glorifie le fils du berger, selon le savoir et l'attention des deux ; et, si tous les deux le trouvent, les égalise en cela. Les armées et les victoires n'y peuvent rien. Nous honorons assez cet autre genre de victoire.

C'est encore victoire, encore force, encore inégalité. C'est une rencontre que d'avoir appris un théorème de plus. Je vois des gens qui essaient de mépriser pour un théorème de plus qu'ils savent. Ils jettent aussi une espèce de terreur dans les esprits par trois lignes qu'ils ont lues ; mais il se trouve promptement un autre homme qui a lu encore trois lignes de plus, et cela est sans fin. Fausse infinité encore. Un esprit qui saurait tout est-il plus grand, selon la dimension qui est propre aux esprits, que celui qui sait une chose ? Cela est ambigu.

On arrive au Vouloir, comme les stoïciens l'avaient vu, et comme Descartes l'a mis au clair. On arrive à cette étonnante audace de penser, qui est toute dans la moindre attention dès qu'elle est généreuse, et qui n'est point du tout dans l'avare marchand d'idées. J'aime Descartes quand il avertit que, des suppositions qu'il a faites, beaucoup sont douteuses et quelques-unes fausses, ce qui ne l'arrête point dans sa physique. Et, c'est le même homme qui a nommé Générosité l'audace de penser. Ce mot nous avertit. Nous ne sommes pas si loin de la charité. Car reconnaître en soi ce pouvoir de former des idées, c'est le reconnaître égal en Archimède, quoiqu'il sût moins, et c'est vouloir le supposer égal en tous, si ignorants et si embarrassés qu'on les voie. Cette idée égalise. L'homme est un dieu pour l'homme. Contre quoi font assaut toutes les preuves tirées des erreurs et des passions. Beaucoup cèdent, demandant que cette égalité se montre, oubliant qu'il faut la poser et la porter. En quoi ils pensent s'élever, mais en réalité ils descendent ; car cette force d'esprit qui cherche et veut l'esprit en tout homme est justement la même qui surmonte la difficulté de comprendre quelque chose avant de savoir tout. Ainsi Pascal destitue le dieu puissance, et destitue le dieu savoir, et enfin toute cette bruyante inégalité. Sans le savoir tout à fait. Son Dieu Humilié est encore figure. Pascal a accompli les prophéties ; mais lui-même est porte-signe et prophète encore. Nouveau Testament, dirais-je.

XVI

Lorsque Alexandre le Grand entra

11 juin 1922

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque Alexandre le Grand entra dans sa fameuse aventure, il emportait avec ses bagages Pyrrhon, autre immortel, mais qui n'était encore qu'un jeune homme avide d'éprouver son courage et de voir de nouvelles choses. Il en vit, et qui n'étaient pas toutes agréables. En ce temps-là aussi, la guerre était plus belle de loin que de près. On raconte que Pyrrhon fut cruellement blessé et

qu'il fit voir du courage sur son lit d'hôpital. On sait que, lorsqu'il revint, il ne croyait plus à aucune chose au monde, jusqu'à ne plus se garder d'une voiture ou d'un chien méchant ; et de cette sagesse il fit un système négateur auquel son nom est resté attaché. Si l'on en croit les historiens anciens, c'est dans l'Inde qu'il trouva ses maîtres, ayant rencontré là ces Gymnosophistes, ou Sages Nus, qu'on y trouve encore. Il est vraisemblable que l'Inde était alors, pour les mœurs et les maximes, comme elle est maintenant, et que les fakirs ne s'étonnèrent pas plus des soldats d'Alexandre que des Anglais ; c'étaient quelques mouches de plus. On raconte qu'un de ces Hommes Indifférents se brûla tout vif sous les yeux de l'armée. Il est clair qu'un soldat, qui s'armait de résignation, et non sans peine, avait quelque chose à apprendre de ces Sages Nus. Pyrrhon découvrit leur secret qui est de ne point former d'opinions. Nos malheurs viennent de passion, et nos passions viennent d'opinion. J'emprunte à L'Otage, qui est un des livres que je sais, la formule de cette indifférence orientale, car on ne peut dire mieux que Coûfontaine. « Et je me souviens de ce que disent les moines indiens, que toute cette vie mauvaise est une vaine apparence, et qu'elle ne reste avec nous que parce que nous bougeons avec elle, et qu'il nous suffirait seulement de nous asseoir et de demeurer pour qu'elle se passe de nous. Mais ce sont des tentations viles. » Ici le mot du conquérant ; et ce seul mot m'en a appris aussi long sur la fonction Pensée que toute l'École.

Un disciple de Pyrrhon le loue sur le ton de l'ode Pindarique. « Béni sois-tu, toi qui nous as détournés de croire et ainsi nous as ouvert le chemin du bonheur. » Et ces remarques m'aident à deviner comment les pensées s'ordonnent dans le Penseur. On feint de croire, et l'on a souvent voulu me faire croire, que les arguments ont une force qui leur est propre, de façon qu'on arrive à vaincre les uns, au lieu que l'on est comme terrassé par les autres. Mais il n'existe point de mécanique pensante qui pèse ainsi les arguments. Les raisons de douter de tout, que Pyrrhon avait mises en ordre, sont bien fortes si on veut, et invincibles si on veut ; mais elles sont sans puissance sur moi parce que je n'ai point voulu aller par là. Et lui, au rebours, il s'est satisfait de ces preuves parce qu'il les cherchait, ayant choisi de se fondre en ombre impalpable, lui et toutes les choses autour, afin d'échapper aux coups du sort. En quoi il n'y a rien d'arbitraire ; et je le vois aussi raisonnable qu'un autre ; car les règles de méthode que je pose, et les idées que je construis comme des pièges ou filets, afin d'y prendre une chose ou une autre, lui justement les nie ou les défait, éclairant ainsi autant qu'un autre les conditions du jeu. Seulement il ne veut point jouer, et rien ne force. Et cela peut éclairer ce devoir de police que nous avons à l'égard de nos pensées. Car il faut toujours choisir ; par exemple choisir la Paix ou la Guerre ; et les pensées de celui qui a choisi la guerre se tiennent très bien ; et voilà ce qui étourdit les naïfs qui vont chercher des idées au marché. Mais ceux qui font eux-mêmes leurs idées savent bien qu'elles iraient en poussière sans le choix et sans le courage.

XVII

L'homme qui avait avalé une preuve

28 mai 1923

[Retour à la table des matières](#)

L'homme qui avait avalé une preuve courait ici et là comme un enragé. Cela se comprend ; les preuves ne sont pas des choses à manger ; mais plutôt des choses à considérer, je dis même à bonne distance ; et j'approuve que l'on fasse un saut de côté quand une preuve vous tombe dessus. Ce monde tout entier est une lourde preuve, qu'il faut explorer avec précaution ; donc qu'il faut tenir à distance de vue ; mais les mystiques l'ont dans l'estomac. Dodone parle toujours ; même un chat signifie trop. Je comprends que l'Égyptien ait adoré le chat, le bœuf et le crocodile, le fleuve, la source et le rocher. Mieux encore d'adorer le tout, incompréhensible et irréfutable. L'Être te tient, dès que tu lui donnes quelque chose. Le fait tue la pensée. C'est pourquoi il est beau de voir Descartes manœuvrer devant les preuves, comme un Napoléon d'esprit ; s'essayant d'abord à dire non, ce qui est dire oui à soi pensant. Mais ce gentilhomme n'est point assez lu, ni comme il faudrait. On invente un pédant du nom de Descartes, et on le fuit. Ce qu'on apprendrait du véritable Descartes ce serait la légèreté de main et la précaution de se refuser, que les escrimeurs appellent si bien retenue de corps. Ce qui se voit surtout à ceci que son Dieu est toujours le Dieu Pensant, et nullement le Dieu pensé ; mais n'allez point avaler encore ces preuves-là : ce n'est que spectacle, métaphore, modèle de l'homme. Son mécanisme de l'Univers est modèle aussi, mais d'objet ; sans présages et sans prétentions ; chose purement chose, que l'on peut changer sans égards. Ces précautions prises, et le monde étant purgé d'âme, et l'âme aussi comme purgée du monde, alors l'Incrédule ne refuse point trop à la coutume, et souvent décide de ne point examiner du tout, comme en religion ou politique ; mais c'est qu'il le veut bien. Écrivant du mouvement de la terre, il dit qu'il serait bien fâché de déplaire aux hommes « qui n'ont pas moins de pouvoir sur mes actions que ma propre raison sur mes pensées ». Ici est la charte de l'Homme Libre.

Montaigne aussi est un homme ; mais encore plus secret en sa façon de croire et de ne pas croire. Semblable en son jeu à ces fins lutteurs qui semblent lutter en simulacre parce qu'ils jugent la prise et ne l'essaient point témérairement ; ou comme ces boxeurs toujours dansants ; ou comme ces généraux manœuvriers, toujours se déroband et revenant, en sorte que la victoire est de position, et assurée presque sans combat. Ainsi Montaigne se glisse entre les preuves et fait sa retraite victorieuse. Accordant beaucoup et peut-être tout ; mais sa force d'esprit toujours sauve. Étant assuré, il me semble, de ne se point tromper, tant qu'il n'est pas forcé. Le plus doux esprit, mais le plus ferme et le plus libre. J'ai reconnu depuis ce visage de chez nous en un janséniste qui faisait la guerre et fort bien, qui savait tout et qui ne croyait rien, hors le tout à fait incertain. Je le lui dis un jour ; il en fut choqué, et, depuis, encore un peu

plus froid et renfermé ; d'ailleurs paternel, simple et brave. Je crois avoir bien compris ce regard blanchi par l'âge et qui voulait dire : « Qu'y a-t-il au monde à quoi il vaille la peine de croire, sinon au Vouloir ? Et qu'y a-t-il de moins croyable et de moins solide pour ces hommes épais ? Jusque-là qu'il ne serait rien si je n'y croyais. » Il s'appelait Bayle ; ce nom est comme un monument. Ici ma couronne.

XVIII

Pascal plaît à presque tous

15 juillet 1923

[Retour à la table des matières](#)

Pascal plaît à presque tous, aussi bien à ceux qui refusent l'église. Non pas seulement par cette prose à surprises, rompue, éclatante, mais par l'esprit même, qui s'y voit indomptable. Car des belles apparences, et encore bien composées, qu'en laisse-t-il ? Et des majestés, qu'en laisse-t-il ? Débarbouillant l'acteur, au lieu d'en rire. La guerre jugée, la justice jugée, les rois jugés ; sans aucune précaution ; jugés aussi ceux qui jugent ; car le trait rebondit. « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue. » Méchant salut ; mais il faut le rendre ; et le sot guéri en reste sot. Tout est défait, refait et ressemblant. Le duc enfin sait de quoi il est fier.

Voilà le modèle du janséniste, si bien assuré de mépris qu'il n'estime que ce qu'il veut et n'épargne que ce qu'il veut. Dangereuse amitié, turbulent citoyen. Mais la plus libre pensée est de mordre ; car de céder à l'objet il n'en est point question ; si l'objet s'égalait au penseur, l'objet serait trop fort ; si l'idée s'égalait au penseur, l'idée serait trop forte. D'où, pour l'honneur de penser, ce travail de pointe, qui fait voler un éclat, puis un autre. Peu ou beaucoup ; il faut entamer cette dure matière ; ce jeu n'est pas un jeu ; la pensée se compte toujours aux débris. Pascal fait opposition continuellement, essentiellement ; hérétique orthodoxe.

Si les raisons de croire s'avisait d'être plus fortes que l'homme, le coup alors serait plus rude ; il faut que toute preuve s'émiette. La pensée ne respecte rien qu'elle-même ; même la contrainte, même la coutume, il faut les choisir et refaire ; non pas les subir. « Soumission parfaite ». mais redoutable liberté. Telle est la messe de Pascal.

Le doute est partout ; un doute actif et fort, par quoi tout se tient debout. D'où vient la puissance d'attaque, et même d'offense, de ces terribles pensées ; même quand elles posent, elles déposent déjà. Chacune va toujours au delà d'elle-même ; elle en cache d'autres, et aussitôt les découvre, toutes rompues dans l'âme ; ainsi elles ont toutes un avenir violent. N'importe quel penseur, et

même l'apprenti, s'y fait une puissance et aussitôt l'essaye ; car qui a fait la preuve la peut défaire.

Quoi donc ? Le chapelet ? La religion des bonnes femmes ? Mais cela est pour le corps ; ce sont des politesses sans importance que celles qu'on leur donne. Mais, pour l'esprit, quel aliment ? Lui-même. Tout de libre consentement. Tout gratuit. Tout généreux. On ne peut crocheter le ciel. D'où ce rabaissement des œuvres et des mérites devant la grâce ; d'où l'humilité, l'inquiétude et le paradoxe de la prédestination, qui est pour enlever l'assurance. Ces mythes font un objet insupportable ; mais prenez-les comme signes ; ils représentent assez bien la situation du penseur, dès qu'il se risque ; car il n'a jamais assurance sans en être aussitôt puni. L'infatuation est l'enfer de l'esprit. Et les œuvres ne sauvent jamais l'esprit, comme mille lignes écrites n'assurent pas la ligne qui suivra ; car telle est la sévère condition de ce qui est libre, c'est qu'il n'y a point de condition. Celui qui réfléchit ne gagne pas le pain du lendemain, ni même celui de la journée. Qui peut se promettre une pensée ? L'attention est donc une belle prière. Ainsi tant que l'invention sera la plus grande affaire humaine, Pascal sonnera comme il faut à l'oreille de l'homme.

XIX

On parle d'instruction, de réflexion, de culture

14 décembre 1929

[Retour à la table des matières](#)

On parle d'instruction, de réflexion, de culture ; on annonce que cela changera tout ; on remarque que cela ne change rien. En réalité, il s'exerce une pression continue et fort habilement dirigée contre l'esprit. Il y a une manière d'enseigner, que ce soit science, ou langues, ou histoire, qui va obstinément contre l'esprit. L'ancien apprentissage, qui n'est qu'esclavage, revient partout, sous les dehors du savoir technique. En bref, je dis que l'esprit n'a rien fait encore ; mais c'est qu'il n'est pas éveillé encore. Nous vénérons un entassement d'énormes pierres et les vrais croyants apportent chaque jour une pierre, de plus. Tel est le tombeau de Descartes.

Il faudrait oser ; on n'ose point. Mais sait-on bien ? La doctrine du libre jugement est profondément enterrée. Je ne vois guère que des croyants. Ils ont bien ce scrupule, de ne croire que ce qui est vrai. Mais ce que l'on croit n'est jamais vrai. La pensée s'éveille un peu, tâtonne un peu et tombe dans l'être ; soudain, elle est chose et traitée comme chose. Imaginez un écolier qui cherche une solution, que ce soit un nombre, ou une construction géométrique, ou la traduction d'un vers latin ou d'un vers anglais. Il la cherche, et c'est un malaise et un petit supplice de chercher. S'il la lit du coin de l'œil par-dessus l'épaule de son voisin, il s'y jette, il est sauvé ; enfin il pense. S'il la lit sur son propre papier, ou dans son propre discours intérieur, il s'y jette encore ; il

appelle cela sa pensée. Il a gagné, tout est dit. Je le compare à un homme qui creuse, et qui ne sait point se garder, ni sauter en arrière ; il laisse son outil sous le bloc, peut-être sa main, peut-être lui-même tout. Les preuves sont comme des pièges, un homme instruit est un homme en cage ; chaque connaissance ajoute un barreau. La règle de trois emprisonne le petit bonhomme, et le système emprisonne le grand homme. A la Bastille aussi, il y avait des prisons bien meublées, et des cachots vulgaires pour le menu peuple.

De quoi s'agit-il donc ? Il faut le dire. Il s'agit de l'esprit de Socrate, de l'esprit de Montaigne, de l'esprit de Descartes. Il s'agit d'une certaine manière de croire, et même le vrai, qui laisse l'esprit tout libre et tout neuf. Descartes, à des moments admirables, pèse sa propre physique, y reconnaît des suppositions, dit-il, assurément fausses, et d'autres assurément douteuses. C'est cette manière d'être assuré qui sauve l'esprit. Une belle proposition de mathématiques est vraie selon l'esprit, par l'ordre et l'enchaînement des notions ; mais, au regard de l'objet, elle n'est qu'une raisonnable préparation à penser. Le chimiste invente des atomes, et puis les décompose en atomes plus petits qui gravitent comme des planètes autour de quelque soleil ; belle machine pour penser plus avant ; belle construction ; idée. Mais s'il croit que c'est une chose, que c'est vrai, que l'objet est ainsi, il n'y a plus de penseur.

Où vais-je ? Il n'y a qu'un objet qui est l'homme en société et dans le monde. Et chacun, depuis des siècles, a pris le parti de croire avant de savoir. Or, ce croire fanatique est la source de tous les maux humains ; car on ne mesure point le croire, on s'y jette, on s'y enferme, et jusqu'à ce point extrême de folie où l'on enseigne qu'il est bon de croire aveuglément. C'est toujours religion ; et religion, par le poids même, descend à superstition. Suivez les démarches d'un partisan ; même des cris, même une bousculade heureuse lui font effet de preuves. La puissance revient, comme règle de l'esprit ; et, selon la loi de puissance, elle revient toute. Tel est l'esprit de guerre et de domination qui n'est pas seulement dans le despote, mais dans l'esclave aussi. Il y a des choses prouvées ; c'est entendu ; on n'y pense plus ; et voilà la pensée. Or, regardez bien, je dis que le contenu n'importe guère, et que la manière de croire gâte tout. D'autant que le despote raisonnable n'est pas longtemps raisonnable. Il faut donc que les hommes prennent le parti de juger, de penser, de douter. Obéir, il le faut bien ; mais rien n'est plus simple et rien n'est plus sain, si seulement on refuse de croire, si seulement l'esprit se garde. Et vous verriez, sous ces regards attentifs et libres, forts du vrai savoir, vous verriez comme le despote serait promptement un bon petit roi.

XX

S'accorder c'est s'ignorer. Socrate

Septembre 1920

[Retour à la table des matières](#)

S'accorder c'est s'ignorer. Socrate semait la dispute et aucun homme n'a plus patiemment cherché son semblable ; aucun homme ne l'a mieux reconnu. Dans la conciliation l'esprit se cache ; bien mieux il s'ignore lui-même ; il se laisse dormir. Ce sont les corps qui composent, par une attentive imitation, qui est politesse. Ce qui nous unit n'est jamais une pensée. C'est pourquoi les partis ne savent jamais ce qu'ils veulent ; et les églises non plus ne savent jamais ce qu'elles croient ; ce ne sont plus que des mots. D'où cette parole fameuse : « Il est bon qu'il y ait des hérétiques. » Bref, dès que l'on s'accorde, on ne sait plus sur quoi l'on s'accorde.

Même loi dans l'homme. S'il croit, il ne sait plus ce qu'il croit. Les fantômes et les apparitions sont de ces choses auxquelles on croit ; aussi on ne les voit jamais. Je crois, c'est-à-dire je fuis, ou je me cache la tête. Le rêve absolu n'est connu de personne ; il n'y a de rêve que devant le réveil, qui est doute. Dans ce monde des choses où je cherche ma route, il n'y en a pas une que je croie. Ou bien c'est la chose tout à fait familière, comme mon escalier ou ma serrure ; alors je ne les vois pas. Au rebours les choses que je vois sont des choses auxquelles je ne me fie pas, que je ne crois jamais. Elles sont niées et encore niées, discutées et encore discutées. Une allée d'arbres, une colonnade, sont d'étranges apparences ; tous les arbres sont comme sur un plan, et inégaux ; toutes les colonnes, de même ; mais je nie qu'elles soient inégales ; je nie qu'elles soient toutes à la même distance de moi. L'astronomie, comme on sait, ne cesse de nier ce que les astres ont l'air d'être. La lune, dans l'éclipse, recouvre exactement le soleil ; mais je nie que la lune soit aussi grosse que le soleil ; je nie aussi qu'elle soit presque à la même distance. Je nie enfin que la terre soit immobile, apparence bien forte. Toutes nos pensées sont des disputes contre nous-mêmes.

Et toutefois, en ces pensées astronomiques qui sont dites vraies, il y a encore un germe de mort, qui est qu'on les croie vraies. Si je m'accorde à les dire, si je ne saisis plus cette contradiction entre l'apparence et ce que je dois penser de l'apparence, alors le vrai, si l'on ose dire, n'est plus vrai. C'est le mouvement, c'est le passage qui est le vrai. Celui qui croit à la géométrie, celui-là ne la sait plus. Il parle, il agit ; il ne pense plus. C'est ce qui m'a fait dire quelquefois qu'il est bien difficile de savoir la géométrie, attendu qu'elle est prouvée ; car, qui est saisi dans la preuve parfaite, celui-là est machine aussi. Il pense comme la machine à compter compte. Mais soyons tranquilles ; aucune preuve n'est sans défaut ; la géométrie n'est pas toute prouvée ; il y a les demandes.

L'esprit se connaît lui-même dans cette division et opposition sans fin à l'intérieur de lui-même ; et il se reconnaît de même dans le semblable, par une opposition où il reconnaît sa propre nature. La pensée de l'autre est encore une pensée ; il m'invite à la former, je puis la former ; c'est en cela que consiste l'opposition ; car les pensées ne se heurtent pas comme des pierres ; elles se heurtent à la condition qu'on les reconnaisse pour légitimes ; tant que je ne comprends pas en quoi l'autre a raison, ce sont les poings qui se heurtent, non les pensées. Aussi la méthode de persuader est-elle toujours celle de Socrate, qui pense avec l'autre tout aussi sincèrement et naïvement qu'avec lui-même. Quand il réfute l'autre, c'est qu'il plaide pour l'autre, et de bonne foi. Mais cette grande lumière nous fait peur. « Cherchons ce qui nous unit, non ce qui nous divise. » O troupeau, puissant et stupide berger de toi-même !

XXI

Le commun langage nomme encore esprit

2 octobre 1931

[Retour à la table des matières](#)

Le commun langage nomme encore esprit ce qui se moque de l'esprit. Mais qui comprendra tout à fait ce que signifie l'art comique ? Le rire, comme dit l'autre, est le propre de l'homme. Et il me semble, en effet, que les animaux sont diablement sérieux. Toutefois les animaux ne sont point ridicules, parce que, autant qu'on peut savoir, ils ne pensent rien du tout. L'homme a le privilège d'être ridicule, et la puissance aussi de se juger tel. Car tout est dans le même homme, l'esprit qui se croit comme l'esprit qui se moque. Les deux ensemble font l'homme. L'homme qui se croit n'est que la moitié d'un homme. Et tout cela revient à dire, ce qui est de tous connu et de tous oublié, que c'est par le doute que l'homme achève ses pensées. D'où l'on voit que les pensées ne s'achèvent pas comme un édifice, où l'on met un petit drapeau, et puis c'est fini. Ridicule celui qui met un petit drapeau sur le haut de ses pensées, comme s'il se disait : « Maintenant je n'ai plus rien à apprendre. »

Sûrement il y a quelque chose de mécanique dans l'esprit, ou, si l'on veut, d'animal et d'aveugle, comme nous voyons l'instinct. Nous revenons aisément au même trou chercher l'os, comme fait le chien. Le cheval veut prendre le chemin qu'il a une fois pris. J'ai connu un chien de chasse qui allait toujours voir au même buisson, y ayant trouvé une fois un lièvre ; et l'animal est presque ridicule en son attitude de déception ; mais le chasseur rit. L'homme rit encore mieux du docteur qui retourne toujours au même buisson ; c'est que le docteur a la prétention de penser ; et le ridicule est à croire que l'on sait une fois pour toujours. Polichinelle, dans Liluli, dit bien au jeune enthousiaste, qui veut être tout âme : « Méfie-toi de l'âme ; c'est une bête comme une autre. » Il faut risquer son âme, si on veut la sauver. Et, bref, l'esprit n'est pas une machine bien montée. Dès qu'il est machine, il est plus bête qu'une bête.

Douter et encore douter ; il n'y a pas d'autre moyen de saisir le temps présent, qui n'attend pas, et qui n'a rien promis, qui n'a nullement promis de ressembler à nos pensées d'hier. On dit qu'il faut agir et construire, au lieu de toujours examiner. C'est construire à l'aveugle, comme les fourmis et les abeilles. Et ce genre de travail est toujours une grande partie du travail ; c'est, à bien regarder, plutôt conservation qu'invention ; c'est la partie et le rôle de l'esprit machine ; et cette partie ne manquera jamais. On peut se fier à l'esprit de conservation. Mais dès qu'il se prétend esprit, il est la cible de l'esprit. C'est encore un ridicule de vouloir fourrer l'esprit partout. Je marche comme on marche, sans savoir sur quel muscle je tire. Je ne puis examiner tout ; mais, quand je veux examiner, il faut que je sache à quel prix. Or c'est au prix de ne pas me croire.

Socrate se plaisait à dire qu'aucun bien n'est un bien si on n'en sait pas l'usage. Et il poussait son idée, selon sa coutume, jusqu'à demander si un homme ferait marché d'avoir tous les biens du monde à la condition d'être fou. Ce raisonnement mène à l'esprit. Car on peut demander de même si l'intelligence est un bien sans que l'on sache en user. Machine comme une autre, et pire qu'une autre. La vraie intelligence est celle qui règle l'intelligence. Et comment, sinon par un doute assuré ? Tout progrès est fils du doute. Nous entendons cela très mal, confondant l'incertitude et le doute. Et l'incertitude vient d'une croyance qui ne réussit pas, comme nous voyons le chien qui n'a pas trouvé le lièvre au buisson. Mais le vrai doute est assuré de quelque chose, à savoir qu'une idée est fausse dès qu'on la prend pour suffisante. Et certes l'esprit de conservation condamne le doute, et s'en effraye. Nous naissons et grandissons dans le croire, et les théologies traduisent exactement nos pensées d'enfance. Mais il n'y aurait plus même de théologie sans un grain de doute. « Il est bon, a dit quelque docteur, qu'il y ait des hérétiques. » Manière de dire que l'esprit qui ne sait plus douter descend au-dessous de l'esprit. Et même la vertu d'un saint, qu'est-ce autre chose qu'un doute héroïque concernant la vertu ?

XXII

Les Stoïciens sont bien connus

1er juillet 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les Stoïciens sont bien connus pour avoir enseigné que vertu n'est autre chose que volonté. Mais ils disaient de même que la vérité est dans la volonté, et cela est moins aisé à comprendre. Suivons donc un de leurs chemins. Ils se mettaient et se conservaient comme par religion toujours en présence de ce vaste monde, où l'on ne pourrait jamais trouver deux feuilles d'arbre indiscernables, deux œufs identiques, ni deux jumeaux sans aucune différence ; tels étaient leurs exemples favoris ; mais personne de notre temps ne serait embarrassé pour en trouver d'autres ; car le savoir, à mesure qu'il suppose des

ressemblances, fait aussitôt apparaître des différences, et nos instruments multiplient sans fin la variété du monde. Aucune chose donc ne sera deux fois, et aucune chose n'est en même temps deux fois. C'est le regard d'Aristote qui le premier fit naître et comme fructifier cet aspect du vrai, pour la confusion des discoureurs.

Voilà donc une notion bien fondée et aujourd'hui commune. Allons donc par là, et disons deux choses, la première c'est qu'on ne peut savoir tout et la seconde c'est qu'on ne peut savoir vraiment qu'une fois. Je m'arrête à la seconde. Une idée ne peut servir deux fois. Quelque brillante qu'elle soit, il faut dans la suite l'appliquer, c'est-à-dire la déformer, la changer, l'approcher d'une nouvelle chose, la conformer à une nouvelle chose. Toujours chercher, donc, et ne jamais réciter. Savoir ce que c'est qu'un médecin c'est considérer d'après une idée un certain médecin, et découvrir qu'on ne savait pas ce que c'était qu'un médecin. Même chose à dire pour un avare, un courageux, un fourbe, une coquette. L'objet donnant toujours quelque chose de neuf à saisir et qui dépasse notre projet, on voit que le plus savant n'est pas plus dispensé que le moins savant de penser ferme en toute rencontre et d'enfoncer l'idée comme un outil investigateur. Appliquer est inventer, et l'idée n'est vraie que là ; hors de là, morte ; hors de là, fausse.

Donc au lieu de dire que l'idée est vraie, il vaut mieux dire que c'est l'homme qui est vrai, par ce mouvement de connaître qui est mieux connaître et avancer un peu, ou, pour autrement dire, se réveiller à chaque instant et passer de l'idée au fait. Mais ce mouvement est sans fin ; car le fait dans la pensée devient de nouveau idée et pour un nouveau butin. D'autres êtres se montrent auxquels il faut l'essayer, par la rencontre de deux violences, dirais-je presque ; car l'idée est maintenue comme par serment, et l'être en même temps la rompt ; l'éclair du jugement est en la rupture. Or le forgeron de faits, en ce travail où il use ses outils, est proprement dans le vrai, ou plutôt lui-même vrai ; et il n'y a pas à considérer si le vrai auquel il arrive par un énergique effort n'est point le faux pour un autre ; mais tous deux sont égaux ; égaux selon la vérité, autant qu'ils jugent ; égaux selon l'erreur, autant qu'ils dorment. C'est pourquoi, disaient nos sages, le sage ne se trompe jamais, même quand il se trompe, et le sot se trompe toujours, même quand il dit vrai ; ce qu'il dit est le vrai d'un autre, non de lui. Comme le polytechnicien qui se sert des triangles semblables ; il dit le vrai d'un autre. Mais Thalès, inventant les triangles semblables, dit son propre vrai. Au reste, le polytechnicien a bien pu les inventer aussi, quoiqu'on ait pris toutes les précautions pour penser à sa place. Ici est le jugement ; et le reste n'est que singerie.

XXIII

Un poisson théologien prouverait que l'Univers

18 novembre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Un poisson théologien prouverait que l'Univers est liquide ; mais il en serait d'abord assuré, et les poissons auditeurs de même. La forme d'un vivant est une sorte de connaissance, et ses actions la confirment. Croire est la même chose que vivre. N'importe quel organe est une règle d'action. Le poisson essaie encore de nager quand il est sur l'herbe ; et peut-être forme-t-il alors cette opinion que tout n'est pas liquide au monde, comme il avait cru ; mais ce commencement d'opinion périt avec lui. Tout vivant est donc persuadé par sa forme. Mémoire et prévision, c'est toujours la même chose que son corps. Les deux sont ensemble dans le battement de l'aile d'un oiseau. Toute la forme, les os creux, les muscles, les plumes, le fort et la pointe de l'aile, tout cela exprime une parfaite physique de l'air. Aussi l'oiseau battra des ailes jusqu'à sa mort, toujours attaché à la règle du vol, et encore contre l'exception. Le sentiment de la règle est animal, et chevillé au corps ; bien mieux c'est le corps lui-même.

Descartes doute là-dessus ; mais tout homme est Descartes un peu. N'importe quel outil prouve que cette persuasion, qui vient de notre forme, nous peut tromper. L'arc et la flèche sont une autre manière de courir et d'atteindre ; d'où l'étonnante floraison de nos pensées ; car la flèche, de même que l'aile, exprime la loi de l'air et la loi de la chute ; mais elle n'emporte pas tout l'homme avec elle ; ainsi la leçon de la flèche n'est pas perdue. Cette réflexion sur l'outil, qui est l'idée, est sans doute ce qui nous a conduits à juger les poissons et les autres bêtes, et enfin à nous juger nous-mêmes. Je laisse le pourquoi, afin de ne pas ressembler au poisson théologien ; le comment est ce qui m'importe, et nous savons passablement comment la science s'est faite ; certainement par surmonter cette persuasion qui vient de la forme du corps.

Surmonter n'est pas supprimer. Il faut bien qu'il reste quelque chose de cette forte croyance en soi. La danse persuade absolument, parce que le corps se suffit ici à lui-même. Les temples et les cortèges pareillement, parce que l'entour s'accorde alors à la forme humaine. Tout ici convient, comme l'eau au poisson. Par ces jeux est effacé le doute, et la leçon de la flèche. Pour un moment. Et l'on retrouve ce témoignage de soi à soi et cette immédiate connaissance, qui est le sentiment de soi. Précieux retour et recueillement. La pensée n'est plus qu'action qui réussit, comme dans la danse. Une cérémonie militaire, ou seulement une marche rythmée, où l'on est soi-même acteur et spectateur, donne quelque idée de cette persuasion immédiate ; et l'homme se trouve aussitôt disposé selon l'ancienne loi, qui prescrit de mourir plutôt que de changer d'opinion. Dont le poisson sur l'herbe est la parfaite image. Les deux, croyance et doute, essai de soi et essai de l'outil, sont dans l'homme

ensemble. Descartes pèlerin était le même que Descartes géomètre. Et ce sage exemple nous avertit de n'adorer ni l'un ni l'autre, mais plutôt de fortifier l'un dès que l'autre tyrannise. Le fanatique s'abandonne à l'un et le sceptique à l'autre ; et ce sont deux moitiés d'homme.

XXIV

Savoir ou pouvoir, il faut choisir

20 juin 1924

[Retour à la table des matières](#)

Savoir ou pouvoir, il faut choisir. Ces hommes innombrables qui tendent une antenne sur leur toit, ils croient toucher à la science par là ; mais au contraire ils s'en détournent. C'est une chasse que de prendre au piège ces ondes invisibles et impalpables ; mais ce n'est qu'une chasse. Curiosité de pouvoir, non curiosité de savoir. Celui qui entend de Paris les rossignols d'Oxford n'apprend ni l'histoire naturelle ni la physique. Bien pis, il se dégoûte d'apprendre, par ce contraste entre l'extrême facilité de ce réglage qui le met en possession d'un concert lointain, et l'extrême difficulté de savoir ce qu'il fait quand il compose ensemble une certaine surface de condensateur et une certaine longueur de bobine. Il faudrait un long détour, si l'on voulait savoir seulement un peu ; comment ne pas choisir ce pouvoir qui coule aisément des doigts à l'oreille ? Dès que l'homme, selon un mot fameux, peut plus qu'il ne sait, il choisit le pouvoir et laisse le savoir. Depuis que l'avion s'est envolé sans la permission des théoriciens, les techniciens se moquent des théoriciens ; ce genre de sottise orgueilleuse se développe étonnamment.

Quelque sot disait l'autre jour qu'il vaut mieux ne point parler d'énergie si l'on n'est point un profond mathématicien, attendu que l'énergie est une Intégrale. Je compare le signe de l'intégrale à un serpent fascinateur. Le plaisant c'est que, si je vais trouver le mathématicien, il me conseille de ne pas vouloir comprendre par une intégrale autre chose qu'un abrégé ; et en effet ce n'est qu'un abrégé. Ce qu'il y a à comprendre dans cette somme de travaux, que l'on appelle énergie, exige, tout au contraire de ce que disait notre sot, que l'on se prive d'abrégé et de résoudre, et que l'on médite longtemps à la manière de Thalès, sur les cas les plus simples, où la somme se calcule aisément par les quatre règles, comme celui d'un marteau pilon élevé au treuil et retombant sur la tête du pieu. Celui qui saura retrouver dans le choc du marteau la somme des travaux effectués sur la manivelle, simple produit d'une force par une longueur, saura déjà quelque chose de l'énergie. Mais qu'est-ce donc que ce sot qui voudrait nous détourner de comprendre ? C'est un homme à la mode. Il parle en technicien. La chance du célèbre Bergson, qui certes n'a pensé nullement à suivre la mode, c'est qu'il s'est trouvé à la mode, et flatteur des techniciens sans l'avoir cherché.

Il ne faut point se laisser étourdir, mais au contraire penser à un autre genre de progrès dans les Sciences, progrès que l'on n'a encore jamais vu, et qui serait à distribuer un peu de vraie science entre tous les hommes. Laissons aller les machines ; elles vont ; elles iront. Mais pour cet autre projet, qui sauverait l'esprit du machiniste, Thalès suffit bien, par son double attribut de géomètre et d'astronome. J'attends donc qu'un électricien, bien puissant en manettes, devine à son tour, d'après les marches du soleil et la forme de la terre, qu'il y a des régions où le soleil éclaire quelquefois le fond d'un puits. En ces recherches l'esprit se reconnaît roi dans son ordre. Et pourquoi ? Parce qu'il ne peut rien changer à l'immense objet ; ainsi ne pouvant manier et changer les solstices, il se change lui-même par meilleure contemplation ; d'où, par réflexion, il vient à savoir ce que c'est que comprendre et ce que c'est que savoir. Par quoi il s'élèvera jusqu'au doute, ce que le technicien ne peut, quoi qu'il s'en vante. Le doute n'est pas au-dessous du savoir, mais au-dessus.

Alain, Propos sur des philosophes
Première partie : L'endettement

Travail

XXV

La philosophie de l'entendement est à la base

Juin 1929

[Retour à la table des matières](#)

La philosophie de l'entendement est à la base ; et, faute de savoir exactement ce que c'est que penser, c'est-à-dire penser universellement, on n'avancera point dans la connaissance de l'homme. Mais il est clair aussi que cette philosophie de l'éternel n'est point une philosophie de l'histoire, et que l'histoire est quelque chose. Platon pensait comme nous, mais il ne vivait pas comme nous. C'est dire que, pensant d'après les mêmes règles que nous, il appliquait pourtant ses pensées à une situation tout autre, où la navigation à vapeur, l'automobile, l'avion, ne figuraient même pas à titre d'espérances. En un sens l'homme recommence toujours, parce qu'il est commandé par sa structure d'homme ; mais, en un autre sens, l'homme ne recommence jamais, car une situation conduit à une autre, qui n'était même pas concevable sans la première. -C'est ainsi que nos automobiles sont des petites filles de la chaise à porteur, et que le moteur d'avion descend en ligne directe, par les pistons, bielles et soupapes, de la machine à vapeur. Les constitutions, les coutumes,

les mœurs, les religions, machines bien plus compliquées, sont marquées aussi de tout ce qui a précédé. Et ce qui a précédé ne pouvait rester tel, mais exigeait, au contraire, d'autres inventions. Présentement, comme ce fut toujours, nous sommes en transformation. Sagesse vaine, si, naviguant sur ce courant, nous ne savons ni observer, ni prévoir, ni gouverner.

Ces pensées, trop étrangères à mon métier, m'attaquaient en force, comme je lisais un pamphlet marxiste, où une philosophie à la mode d'hier, et que du reste je n'aime point du tout, était à belles dents déchirée. Il ne faut pas dix ans, me disais-je, pour connaître assez la philosophie transcendantale, qui décrit le penseur éternel. Après cela l'homme soucieux de penser, et non pas d'enseigner, devra penser l'histoire. Il n'échappera au marxisme qu'en le traversant. Et qu'est-ce donc que cette philosophie de l'histoire ?

Premièrement c'est une philosophie de l'Idée ; mais il faut l'entendre au sens Hégélien. L'idée n'est pas ce qui nous attire, mais ce qui nous pousse ; l'idée n'est jamais suffisante, et, par l'insuffisance, nous jette à une autre, et ainsi sans fin, d'après les exigences de la logique éternelle. Ainsi il faut comprendre le marxisme comme une philosophie du changement sans fin. Par exemple le Capitalisme porte en lui l'exigence d'autre chose ; il n'a cessé de changer ; il ne cesse de changer. La République ne cesse de changer ; le droit ne cesse de changer. Ce dernier exemple est parmi les plus clairs ; ce qui fait vivre le droit, c'est l'idée de l'insuffisance du droit. Qui ne sent pas, qui ne suit pas, qui ne précède pas ce changement par l'idée, celui-là n'est pas un homme.

Très bien. Mais le Marxisme s'intitule matérialisme. Que veut dire cela ? Que l'idée réelle n'est point abstraite ; qu'elle est concrète, et qu'elle pousse, comme l'idée dans la plante pousse la plante à bourgeonner et à fleurir. Ainsi le développement de l'idée réelle est lié à toutes les circonstances de la vie universelle. Et, bien avant que l'on comprenne l'insuffisance de l'idée, on la sent, on l'éprouve, de la même manière qu'un homme sent qu'il est malade bien avant de comprendre qu'il l'est, et souvent sans jamais le comprendre. C'est dire que c'est l'inférieur, comme faim, soif, colère, tristesse, qui nous amène à penser ; c'est dire que c'est la morsure de la nécessité qui fait éclore, dans l'histoire, un nouveau moment de l'idée. Ainsi la guerre suppose la paix et porte en elle la paix ; on peut le comprendre ; mais c'est par la faim qu'on l'apprend d'abord. Cette autre logique, où c'est toujours l'inférieur qui nous éveille, définit l'histoire, c'est-à-dire le matérialisme de l'histoire.

XXVI

*Il n'y a que les Marxistes aujourd'hui
qui aient des idées*
21 décembre 1929

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a que les Marxistes aujourd'hui qui aient des idées. J'entends par idée l'idée de l'idée, car pour l'idée immédiate, chacun la forme au bout de ses doigts. Et l'idée de l'idée, c'est que chacun pense selon ce qu'il fait. L'idée qu'un policier forme concernant l'art de persuader lui vient de cette étrange matière qu'il sait faire parler. Un banquier pense autrement ; un prêtre autrement. Je sais que le ministre pense son pouvoir, et l'avare aussi, mais autrement, sur d'autres objets. J'observais hier une équipe de poseurs de rails ; ce grand et lourd objet impose d'exactes pensées ; l'accord des mouvements importe autant à chacun que l'air qu'il respire. Le chef d'équipe, dont l'appel mordant va retentir jusque sous les chênes de l'antique forêt, fait une autre chanson que l'appel du paysan. L'obéissance aussi est autre. Supposer que les idées du paysan et de l'ouvrier n'obéissent point premièrement à cette musique rythmée et modulée selon le travail, c'est penser selon les livres. Et il est vrai aussi que celui qui pense selon les livres est un genre de diplomate qui a sa manière propre d'objecter et de concilier, parmi ses muets compagnons.

Imaginez un tisserand de lin, qui en est encore, par la fragilité des fils, à l'ancien métier, dans sa cave voûtée. La famille se trouve rassemblée, chacun travaillant autour du métier, et selon ses moyens, jusqu'aux petites mains qui rattachent le fil rompu. L'ancien apprentissage revit, l'ancien respect aussi, et l'ancien culte. Inventez quelque machine mieux réglée qui permette le tissage à la vapeur des plus fines toiles de lin ; voici la famille dispersée, les maisons serrées autour de l'usine, les logements sans air et sans jardins. Voici une autre discipline, d'autres pensées. La famille paysanne gardera les anciens dieux, qui sont et seront toujours les ancêtres ; autre religion encore, autre politique. Un champ de blé ne se laisse point faire comme une toile ; un champ de blé enseigne un autre genre de patience, une autre économie. Et chacun juge de la chose publique comme de sa propre maison.

L'idée prolétarienne, si j'en crois les discours, je la manque ; mais si je serre de près le métier, je la trouve. Elle n'est pas cachée. C'est une idée que le paysan n'aura jamais, à savoir que, ce qui ne va pas comme il faudrait, il faut y mettre les mains, et sur l'heure le changer. Mais on ne peut changer le blé sur l'heure, ni changer le nuage et le vent. Ces hommes qui portent un rail et le posent tous ensemble, leur destin dépend d'eux ; ils se font une certaine idée du chef ; non point du chef faible, irrésolu, conciliant, prolix. La dictature du prolétariat est assez bien définie par ces brefs commandements. L'autorité que l'homme prend sur le cheval est tout à fait d'autre nature ; on y trouve une part

de menace et de brutalité, jointe à une amitié d'étrange espèce ; ainsi l'officier de cavalerie est lui-même un produit de la nature et des travaux ; je devine déjà le discours qu'il se fait à lui-même en lisant son journal ; je sais quel journal. L'automobile et l'avion commanderont une autre politique. Et l'usine d'avions elle-même nourrira, c'est le mot propre, en l'ouvrier d'avions, une autre idée du progrès et des besoins, qu'en l'ouvrier qui fait des couteaux ou des casseroles.

Et le Marxiste lui-même, je l'explique par sa propre idée. Car, tant qu'il est spectateur, il pense selon le discours, et selon le genre de puissance qu'il exerce par le discours. Mais dès qu'il est gouvernant, il pense pouvoir, police, armée. Il a son rail aussi à porter ; il pense selon le cri bref oui ; mais comme le rail fait voir aussi des opinions, le cri change et l'idée change, et beaucoup plus vite qu'on n'oserait croire. L'idée fait la révolution. Mais il reste un chapitre à écrire, comment la révolution comme métier change à son tour l'idée ; car il y a une manière de prendre l'homme et de le manier, comme de prendre et de manier un rail, mais tout à fait autre.

XXVII

Il y a un paradoxe dans le Marxisme

Août 1929

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un paradoxe dans le Marxisme, c'est que cette doctrine qui s'annonce comme un matérialisme se montre dans le fait comme l'idéalisme le plus hardi. Tant que l'on ne sait pas surmonter la contradiction, c'est-à-dire la faire passer à l'opposition, qui est la corrélation, on n'avance point. Les innombrables lecteurs de Lucrèce savent ce que c'est que sauver l'esprit en niant l'esprit ; et j'ai souvent remarqué le contraste entre les matérialistes, qui sont des esprits résolus, et les spiritualistes, qui sont des esprits fatigués. Mais il faut voir clair ici ; et toute la difficulté est rassemblée dans cette formule de Bacon, si connue : « L'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant. » Dont le moindre pilote montre l'application ; car le pilote n'est pas homme à nier la puissance de la mer ; et il n'est point disposé non plus à prier pour que la vague le prenne de cap et non de flanc ; au contraire, devant la force impitoyable, mais qu'il sait fidèle et sans malice aucune, il agit, c'est-à-dire que s'appuyant sur ce qui résiste, il passe. Tous les métiers chantent la même chanson.

Celui qui n'a point pesé comme en une balance l'inflexible univers, si bien lié et ajusté à lui-même en tous ses mouvements, sans pensée aucune, celui-là n'est pas un homme. L'état d'enfance consiste à croire qu'à force de prier et d'espérer on verra un sort meilleur. L'audacieux cherche seulement quelque entaille où poser le pied, assuré premièrement que l'Univers ne triche point. Cette sévère position est celle de Descartes, qui, même des corps vivants,

même de son propre corps, ayant retiré toute pensée, et n'y voyant que parcelles poussant et poussées, conçut que l'on pouvait vivre vieux si seulement l'on jouait serré. Toutefois, devant le corps politique, le plus compliqué de tous, il ne formait aucun projet ; il se fiait ici à la nature, c'est-à-dire aux coutumes, aux passions, aux amitiés. Il vivait en Léviathan comme le sauvage vit dans la nature des choses, tirant son chapeau par précaution à toutes.

Or qui veut agir ici est comme le pilote sur la mer. Il doit d'abord saisir la loi mécanique, ce qui résiste, ce qui offre appui, ce qui ne trompe point. Ainsi lire la politique comme un tourbillon plus compliqué, mais sans esprit. Dès qu'on y suppose esprit, il faut prier. Donc, en ce monde humain, chercher ce qui ne cède jamais à la prière ; c'est-à-dire y retrouver la nécessité naturelle, par les besoins, par les travaux, par les ressources. Comme la mousse ne pousse qu'aux lieux humides, ainsi l'homme s'étend comme un végétal. Boutiques, usines, banques, transport et entrepôt, tout est dessiné sur la terre aussi nécessairement que cette tache d'humidité au plafond. Qui veut oublier ces nécessités, il meurt ; toutes les pensées qui ont vécu dépendent de ces nécessités inférieures. Voilà donc nos ambitions rompues ; mais les ambitions du guérisseur sont rompues aussi dans le chirurgien ; cette virile réflexion, qui contemple enfin la nécessité extérieure, bien loin de tuer l'action, au contraire lui ouvre passage. Dès que l'eau et le vent sont des forces aveugles, je puis naviguer. D'où cette autre navigation politique, qui regarde aux besoins, aux outils, aux travaux, éléments aveugles, sans caprices, et qui ne trichent point. Et, en même temps, par cette nouvelle séparation de l'esprit et du corps, la volonté trouve ses armes et éprouve sa puissance. Un des termes éclaire l'autre, comme on le dit, et comme on le montre, mais abstraitement ; au lieu que, dans chaque ordre de l'action, il faut trouver l'objet pur si l'on veut sauver l'esprit pur. D'où l'on comprend que nos sociologues mystiques sont au niveau des faiseurs de pluie. Au lieu que le moindre changement dans les conditions inférieures est comme un coup de rame dans l'eau ; bien ou mal donné ; mais la bonne traversée se fait par les mêmes lois que le naufrage, et n'en diffère, quant à l'action de l'homme, que par de très petits mouvements ou travaux, tous orientés par un esprit clairvoyant et retiré de peur.

XXVIII

On me demande si je suis avec le prolétariat

1er avril 1932

[Retour à la table des matières](#)

On me demande si je suis avec le prolétariat. Réponse : je ne suis avec personne. Autrefois on me demandait, aux Universités Populaires : « Vous n'aimez donc pas le peuple ? » Réponse : « Non, je n'aime pas le peuple. » J'ai été amené, par des passions de résistance qui ne sont pas petites, à tout revoir, dans la philosophie, la politique et l'économie, par mes ressources, et sans m'occuper de l'approbation. Entreprise évidemment au-dessus de mes forces.

Mais je me suis trouvé maître à penser comme d'autres maîtres à danser ; je ne veux pas tromper ni me tromper. De quel côté courraient mes passions, si l'on se mettait à courir, ceux qui ne l'ont pas deviné ne sont pas dignes de le savoir. Mais je veux traiter présentement de la lutte de classes, en rapport avec la dialectique Hegelienne.

Celui qui veut remonter à la source, je le renvoie à la Phénoménologie, où Hegel analyse et développe l'opposition entre Maître et Serviteur. Le combat, qui est un moment de l'orgueilleuse pensée, fait un vaincu, donc un esclave ; et l'opposition entre le maître et l'esclave se développe de façon que le maître perd toute pensée réelle, et que l'esclave, au contraire, forme toute pensée réelle. Pourquoi ? Parce que toute pensée réelle se forme dans l'action contre la chose, action qui est travail ; au lieu que l'action contre l'homme, qui est le travail du maître, est nécessairement mythologique. Mon commentaire est ici tout à fait libre ; je ne crois pas déformer la pensée de Hegel, mais j'essaie de la développer. Je veux dire qu'une pensée réelle n'est jamais la suite d'une pensée, mais toujours l'effet d'une nature vivante qui se développe contre l'obstacle propre, et qui gagne sa vie, comme on dit énergiquement. Ne tombons pas ici dans la rêverie. Un policier ne gagne pas sa vie, un militaire ne gagne pas sa vie, un professeur ne gagne pas sa vie ; ces espèces sont nourries, vêtues, abritées, chauffées par d'autres hommes. Observez cet étrange travail, qui consiste à épier, à forcer, à persuader l'homme ; vous comprendrez que ce travail ne nourrit pas. Mais je dis plus, je dis que ce travail n'instruit pas. Pourquoi ? Parce que l'objet antagoniste est ici le semblable, qui répond par des pensées. Et le monde humain, qui répond par des pensées, est l'antique trompeur et le père de toutes les religions. Par exemple l'enfant est magicien et mythologue tant qu'il obtient sa nourriture par des cris. Un professeur aussi obtient sa nourriture par des cris. Suivez l'idée avec patience ; elle mène loin.

Un exemple bien Hégélien ; les procès tueraient le droit, par les apparences du droit, et par des victoires sur l'homme, toujours par des cris. Ce qui fait vivre le droit c'est le conflit de l'homme et de la terre, c'est telle servitude, concernant la source, le chemin, le mur, telle nécessité, concernant l'équipe, l'outil, la machine, tel marché, de bœufs, de moutons, de blé ; car ici il faut résoudre, et la nature n'attend pas ; c'est par cette irrésistible pression que la jurisprudence a fait peu à peu le droit, et continuellement le transforme. Par exemple la loi sur les accidents du travail a suivi les changements du machinisme ; l'accident n'est pas le même, aux yeux du juge, si un homme remue les tonneaux à la main, que s'il les enlève au moyen d'une grue électrique. Cet exemple est parmi les plus faciles ; il y en a bien d'autres, tout à fait neufs, et qui attendent l'analyse. Ce que je veux seulement faire apercevoir, c'est que c'est le travail réel, travail contre la chose, qui fait la loi et qui change la loi ; autrement dit que l'idée politique naît du travail, et non point de la pensée abstraite d'un réformateur. On devine ici les chemins de l'analyse politique, et que Marx, en montrant l'exemple, n'a pas épuisé la question. Où est donc à mes yeux la lutte de classes, sinon dans ce mouvement de pensée qui remonte du travail, et qui change continuellement les mœurs et les religions ? Mais cela ne signifie pas qu'un ouvrier pense juste en toutes choses ; cela signifie qu'il pense juste autant qu'il pense les conditions de son travail ; et cette remarque peut servir à distinguer le syndicalisme, chose neuve et créatrice, de tous les genres de socialisme et de communisme, qui sont, je le crains, des pensées bourgeoises, ou, si l'on veut, logiques, c'est-à-dire des pensées nées de

pensées. Maintenant vous me demandez si je suis avec le prolétariat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Essayons de sortir d'enfance.

XXIX

On n'apercevra jamais la couture d'Hegel à Marx

12 février 1932

[Retour à la table des matières](#)

On n'apercevra jamais la couture d'Hegel à Marx tant que l'on prendra Hegel pour un logicien. Car le second de ces penseurs accroche fortement toutes nos pensées à la terre nourrice, au métier, en un mot à la nécessité inférieure. Ne cherchez point l'origine des superstitions paysannes ailleurs que dans la culture, souvent déroutée par les effets, et donc fortement attachée aux traditions. Et, au contraire, l'irreligion prolétarienne s'explique assez par un genre d'action où les erreurs sont aussitôt redressées par la chose même. Il n'y a rien de secret dans un boulon ; si le rivet est mal serré, on sait pourquoi. Le fer ne trompe point l'attente ; la poutre de bois non plus ; c'est pourquoi l'ouvrier croit en son action, et ne croit en rien d'autre. L'usine non plus n'apprend guère la piété ; c'est qu'elle sépare les travaux du foyer familial, autel des dieux anciens, et, au fond, de tous les dieux. Dieu est le père, et cette métaphore explique beaucoup de choses. Qu'est le père, à côté du contremaître ? Ainsi les anciens pouvoirs furent réellement attaqués, non point par les philosophes, qui tirent des livres leurs idées, mais plutôt par la machine à vapeur commandant l'usine énorme. Et l'usine fut énorme par l'imperfection des transmissions. Si l'on avait trouvé, en même temps que la machine à vapeur, l'électricité, cette longue et excellente courroie, peut-être eût-on vu l'usine divisée en mille ateliers familiaux. Le père alors était chef d'industrie et maître d'apprentissage, d'où d'autres mœurs et d'autres croyances. Et la religion est certainement plus puissante sur les esprits dans les régions où l'on tisse à la main, et où l'enfant enroule les bobines et rattache les fils dans l'atelier paternel. Une ferme est un atelier familial. L'enfant y apprend, ou plutôt y conserve, un genre d'obéissance qui est liée au sentiment, et qui développe le respect. D'après cela on peut dire que le tissage mécanique a déchiré les respects. Ces exemples sont encore bien pauvres. Il faudrait comparer le gain et le salaire, et comprendre comment l'homme reçoit, de l'un et de l'autre, des idées bien différentes de l'argent, de la richesse, et de l'économie. Quant aux idées que l'on trouve dans les livres, elles ne comptent guère. L'homme prend toutes ses idées réelles dans son expérience de chaque jour ; ou, pour mieux dire encore, il pense selon son action. Il croit, il juge, il respecte, il méprise selon la façon dont il gagne sa vie. Ainsi l'outil et la machine ont changé le monde politique. Telle est l'idée du matérialisme historique, dont le marxisme lui-même est un exemple ; car sans la révolution mécanique dans l'industrie, il n'y avait point de Marx.

Hegel semble bien loin, et même à l'opposé de cette idée, parce que la Logique de Hegel est une tête de Méduse pour beaucoup. Or Hegel nous invite certainement à comprendre, par sa logique même, que le développement réel des idées dans l'histoire ne se fait pas selon la logique. Non, mais selon la vie premièrement, selon la famille, selon les métiers, selon les contrats, les procès, les institutions, les monuments, les religions, les arts, enfin selon l'humanité à l'ouvrage, ce qui fait que l'histoire est une logique brisée, et une sorte de dialectique souterraine. Par exemple, la justice réelle c'est le droit, institution mêlée de terre, accumulation d'expériences et de nécessités, sorte d'outil de société pour le règlement des querelles et la sûreté des échanges. L'État réel n'est nullement une invention de législateur ; l'État s'est fait comme la charrue, l'arc, la poulie, le treuil ; c'est une machine à vivre. Et de même que l'archer a pris de son arc ses premières pensées, l'homme de société prend de l'État ses premières pensées de politique ; il pense métier, commerce ou fonction ; ces idées se traduisent dans l'art et dans la religion, qui sont encore d'autres puissants signes, tout près de terre, où nous cherchons de nouvelles pensées. Le reste, comme dit l'autre, est littérature, et ne remue rien. Ainsi la dialectique qui est à l'œuvre dans l'histoire, et qui assure, par d'humbles causes, la continuelle victoire de l'esclave sur le maître, n'est pas la pure logique ; l'esprit et la nécessité y sont aux prises, et toutes les pensées y sont des produits de l'action. Cela c'est l'Hégélianisme tel qu'il est, tel qu'on peut le lire ; et le Marxisme en est une suite, seulement réglée sur des changements dans le travail qu'Hegel ne pouvait pas prévoir. Et cela même, que l'histoire a toujours une suite, et imprévisible, s'accorde tout à fait à la doctrine hégélienne.

XXX

Si l'on veut essayer de penser selon la dialectique de Hegel

3 mars 1932

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on veut essayer de penser selon la dialectique de Hegel, il n'est pas bon de s'en tenir aux jeux les plus abstraits, tels que ceux qui nous font passer d'être et non-être à devenir. Cela c'est le commencement, abstrait, difficile, irrespirable. Celui qui recommence à vous prouver, si longtemps après le vieux Parménide, que l'être est un et immuable vous semble hors de ce monde et loin de nos problèmes ; et l'autre sophiste, qui s'amuse à prouver, par des raisonnements du même genre, que l'être est plusieurs, ce qui revient à dire qu'il se repousse lui-même et se nie lui-même, vous a bientôt mis en fuite. Vous voilà à vos amours, à votre métier, à l'obéissance, à la révolte, à la paresse, à l'indignation, pensées réelles, qui se partagent votre vie. Soyons réels ; soyons par terre. Nous avons fui ; on rencontre partout de ces fuyards ; ils se bouchent l'entendement comme d'autres se bouchent les oreilles. Toutefois ils n'ont pu fuir leurs pensées. Qu'est-ce à dire ? Qu'ils n'ont pu se délivrer des contraires qui se battent dans leurs pensées. Je l'aime, donc je vais la tuer. Je

veux instruire, et déjà je ferme les poings. Quel est le tyran qui sauvera ma liberté menacée ? Et ne devons-nous pas acheter la sécurité au prix de notre vie ? Ces pensées-là nous martèlent ; et contre elles nous ne gagnons rien. Le oui nous renvoie au non, et le non au oui. C'est que nous pensons en fuite. Il faudrait comprendre que nous sommes poursuivis par le vieux Être et le vieux Non-Être. Qui n'a pas dit : « De deux choses l'une », et bien vainement ? Car l'instant d'après il est forcé de prendre les deux. Cette fatigante expérience fait les modérés, qui sont des enragés.

Or dans Hegel, si vous y entrez seulement en promeneur, vous trouverez bien vite le portrait de vos passions, et même de votre humeur, enfin tout l'homme, qui est un animal difficile. Quand il vous propose l'opposition de maître à esclave, vous reconnaissez aussitôt la constante pensée du maître, et la constante pensée de l'esclave, c'est-à-dire la constante pensée de tous ; et une pensée à l'œuvre, certes, et qui pousse le monde humain par secousses. Vous lisez, vous ne pouvez pas ne pas lire cette histoire de vous-même. Vous apercevez comment le maître se connaît esclave par ses pensées de maître ; comment l'esclave se connaît maître par ses pensées d'esclave. Ou bien, usant de mots plus touchants, vous comprenez que le riche, à force de richesse, est séparé de toute richesse, et que le pauvre, à force de pauvreté, détient toute richesse ; enfin que le travailleur n'a jamais cessé d'exproprier l'oisif. N'est-ce pas l'être qui passe dans le non-être, et le non-être qui passe dans l'être ? Et cette permanente révolution n'est-ce pas un devenir inévitable de toutes ces choses qui se croient éternelles ?

Si vous formez cette sorte de vision rétrospective de la logique, de la logique d'abord trop méprisée, vous penserez qu'il fallait faire face dès le commencement, au lieu de fuir. Et au lieu de vous moquer de l'Être et du Non-Être, qui, dans leur nudité, s'équivalent, vous vous porterez de vous-même, comme un homme libre, à la pensée toute proche, au devenir, par laquelle vous penserez être et non-être ensemble. Et ce devenir est l'annonce d'un voyage sans fin. Ce qui vous guérira premièrement de la peur de penser ; car, au lieu de vous laisser pousser par des pensées, c'est vous qui pousserez vos pensées. Non pas peut-être selon Hegel ; Hegel n'est pas un livre sacré. J'y vois plutôt une méthode qui nous forme à vaincre la contradiction, et d'abord à la regarder en face, par l'expérience faite que la contradiction annonce toujours, comme disait Leibniz, quelque chose de bien plus beau. Seulement il faut vaincre et résoudre. Une folie commune en tous les temps est de croire que si l'on se tient ferme à l'un des termes de la contradiction, l'autre terme nous laissera tranquille. En bref, penser n'est pas une position de repos, ni une position de repli. J'en suis bien fâché pour nos penseurs aux yeux fermés.

XXXI

Le XIXe siècle a vu deux grands constructeurs

1er janvier 1932

[Retour à la table des matières](#)

Le XIXe siècle a vu deux grands constructeurs, Comte et Hegel. Le nôtre est un polytechnicien échappé. C'est un beau spectacle que celui de l'entendement calculateur qui retrouve le monde et l'histoire, et qui juge l'histoire. Si l'on prenait la peine de lire les dix gros volumes où le système positiviste est exposé, on y trouverait des vues du plus haut prix sur l'histoire universelle, et un projet de salut pour les hommes de bonne volonté. Sans diminuer, à ce que je crois, ces grandes idées, je puis trouver en Comte le père du radicalisme français. Quels sont les traits principaux ? D'abord un immense espoir dans l'enseignement, qui, par le système des sciences, arrivera non seulement à surmonter les superstitions, mais à les comprendre, et à comprendre aussi les conditions inférieures qui, sous la pression constante du monde, exigent la conservation d'un ordre industriel et politique fort peu relevé, et qui n'est nullement respectable. En face de ces chefs temporels s'organisera, par la culture encyclopédique, un pouvoir spirituel gouverné par les vrais savants, et formé de deux masses principales, les prolétaires et les femmes. Ce pouvoir sera d'opinion seulement, c'est-à-dire sans aucune contrainte, et suffira à la plus grande révolution qu'on ait jamais vue, par ceci seulement que la force et la richesse ne seront plus des valeurs adorées. Il en sera du temporel comme des basses nécessités, que l'on peut bien mépriser, mais qu'on ne peut pas oublier. Cette révolution ne s'est pas faite tout à fait comme le philosophe l'avait annoncé. Toutefois dire qu'elle ne s'est point faite du tout, c'est mal voir. Il y a dans notre politique des parties de jugement qui ne sont pas peu. Les dix gros volumes feraient mieux, si on les lisait. Nos maîtres de lectures sont payés par les riches ; mais patience.

Hegel vivait selon la règle et le respect ; il n'a jamais pensé à aucun genre de révolution. Autre genre d'homme. Naturaliste. Il a jugé la science abstraite, non sans la connaître. Il a rejeté derrière lui un univers de forces et de quantités. Il s'est plongé, à tous risques, dans le monde vivant ; il a admiré comment le vivant se développe d'un germe ; c'est là qu'il a reconnu l'esprit en travail. Ainsi après avoir traversé la nature, il s'est appliqué à retracer l'histoire véritable, qui n'est que la délivrance de l'esprit enchaîné. Et, parce que le vivant doit premièrement et toujours se nourrir, se reproduire, travailler, échanger, Hegel a voulu montrer comment la justice réelle s'est développée par ces humbles tâches, et par ces pensées mêlées de terre. Ainsi, dans le même temps que Comte, et par d'autres chemins, il découvrait la Sociologie que Comte avait nommée. Il essayait de dire ce que c'est que l'esprit d'un peuple, montrant que les Constitutions ne sont jamais les pensées d'un sage, mais toujours des pensées de laboureur, de bourgmestre, de juge, et d'abord

des pensées de père et de fils, de maître et d'esclave. Cette grande histoire tient elle aussi en dix gros volumes, qui comprennent les mœurs, les arts et les religions, toujours d'après le principe que le supérieur se développe de l'inférieur comme d'un germe. En ce vaste système, il n'y a que la préface de critique qui soit ardue. Les succès quant à l'histoire des mœurs, des beaux-arts et des religions, sont éclatants et incontestables. Et l'on remarquera que le mouvement hégélien, qui essaie de retrouver l'idée dans la matière même, est tout à fait opposé à la méthode de Comte, qui sépare au contraire l'esprit afin de le sauver lui-même et de tout sauver par ce refus.

Qu'arrive-t-il ? C'est que le prolétaire d'esprit français s'instruit autant qu'il peut, pense la justice, et médite de la faire. Au lieu que le prolétaire d'esprit allemand cherche sa pensée dans son métier même, et dans ses pressants intérêts, assuré que c'est par le dessous que l'esprit renaîtra. D'où je puis dire que le socialisme descend de Comte, non pas de Comte tout seul, mais de cet esprit-là ; et qu'au contraire le syndicalisme descend de Hegel et des Hégéliens, lesquels n'ont jamais cessé d'être naturalistes, c'est-à-dire d'interroger et d'imiter les détours de l'esprit vivant, qui se sauve premièrement par la faucille et le marteau. On m'excusera de simplifier ainsi de grandes et fécondes idées. Aussi je veux seulement renvoyer le lecteur aux vingt volumes où il les trouvera. Quant à l'opposition des deux systèmes, dont l'un est si clairement petit-bourgeois et l'autre ouvrier, elle est en train de se résoudre par l'histoire du monde. Ce qui est le plus admirable, c'est que nos philosophes officiels, parfaitement Cousiniens, ne lisent ni Comte, ni Hegel, ni l'histoire du monde.

XXXII

Qu'on suppose Aristote revivant au siècle de Kant

1er février 1932

[Retour à la table des matières](#)

Qu'on suppose Aristote revivant au siècle de Kant et de Laplace, et jugeant de nouveau l'éternel Platonisme ; voilà Hegel. L'esprit de Platon ne se lasse pas d'interroger la connaissance en vue de se représenter l'être ; et toujours il se retrouve en face de ses propres formes, et d'une physique abstraite. Si pourtant Platon pensait à sa propre idée, il apercevrait que cette idée vraie de Platon est autre chose que la représentation de Platon pour Platon. Car l'idée vraie n'est pas une formule qui ressemble à l'être, c'est l'intérieur même de l'être, c'est sa vie avant d'être sa pensée. C'est ainsi que le nouvel Aristote entreprit de lire de nouveau la nature entière et l'histoire humaine non pas selon la science de Newton, science morte, mais selon l'esprit vivant.

Aristote s'était d'abord délivré de Platon par sa célèbre Logique, où il tentait de faire l'inventaire des formes. Hegel pareillement se délivre de la science abstraite dans sa Logique, mais en poussant plus avant le système des

formes, de façon à montrer comment l'on passe inévitablement d'une logique de l'être à une logique du rapport, c'est-à-dire à un univers d'atomes, de mouvements et de forces, univers tout à fait creux. D'où il ressort clairement qu'il faut attacher les attributs aux substances, ce qui sera penser l'Idée réelle. Penser Socrate par des rapports, c'est perdre le vrai Socrate. La vertu de Socrate ce n'est pas ce que Platon pense de Socrate ; c'est l'idée même de Socrate se réalisant en lui à travers des contradictions surmontées, qui sont de réelles épreuves. Socrate à la guerre, Socrate en face des trente tyrans, Socrate en face d'Alcibiade, Socrate devant ses juges, Socrate devant Criton qui le vient délivrer, voilà la dialectique réelle par laquelle Socrate conquiert ses illustres attributs, aussi inséparables de lui que sa propre vie. D'après cet exemple, on peut comprendre que l'idée réelle d'un être, c'est la vie de cet être dans le monde des hommes et dans le monde des choses, aventure unique, histoire plus ou moins illustre et qui ne se recommencera jamais. Socrate, exemple éminent et très explicite, nous éclaire une multitude d'autres vies, plus fermées, où le philosophe s'efforcera pourtant de deviner les mouvements de l'esprit en travail. Car on ne peut penser comme objet le vide du rapport extérieur. Donc, si quelque chose est, l'Idée est nature.

Retrouver l'idée dans la nature, c'est difficile et périlleux quand la nature n'est qu'astronomie inerte et physique décomposée. Mais dans la vie des animaux il se montre déjà comme une ombre de l'esprit ; toutefois la grande nature domine et reprend ces êtres sous la loi du recommencement. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; car l'histoire humaine laisse d'éternelles traces, Art, Religion, Philosophie, où il faut bien reconnaître le pas de l'esprit. Cette histoire absolue éclaire l'histoire des peuples. Les constitutions, le droit, les mœurs sont encore d'autres traces, des traces de pensée. Mais il ne faut pas confondre ces pensées réelles avec les pensées de l'historien ; de la même manière que la pensée qui est en la Vénus de Milo est autre chose que la pensée du critique. Ainsi on est amené, si l'on veut penser vrai, à retrouver les pensées organiques qui ont travaillé à l'intérieur des peuples et des hommes, ce qui est lire l'histoire comme une délivrance de l'esprit. Or cette histoire réelle est bien une dialectique qui avance par contradictions surmontées ; sans quoi l'esprit n'y serait pas. Mais cette dialectique est une histoire, en ce sens que la nécessité extérieure et la loi de la vie ne cessent d'imposer leurs problèmes. Par exemple l'enfant est un problème pour le père, et le père pour l'enfant. Le maître est un problème pour l'esclave, et l'esclave pour le maître. Le travail, l'échange, la police, sont des nécessités pour tous. Aussi ce qui est sorti de ces pensées réelles, ce n'est pas une logique de la justice, c'est une histoire de la justice, c'est le droit. Le droit est imparfait, mais en revanche le droit existe ; et le droit est esprit par un devenir sans fin à travers des contradictions surmontées. Contradictions nées de la terre, des travaux, des liens de famille, des passions rebelles, de la vie difficile, enfin d'une lutte sans fin contre les nécessités inférieures. Ainsi c'est bien l'Idée qui mène le monde, mais au sens où c'est l'Idée qui se montre dans la statue. L'idée abstraite, ou idée du critique, n'a jamais rien fait et ne fera jamais rien. Une telle idée est bien nommée utopie ; elle n'a pas de lieu ; elle n'a pas d'existence. Qu'on juge déjà d'après ce résumé si les Marxistes peuvent être dits Hégéliens, et si le matérialisme historique est tellement étranger au moderne Aristotélisme. Rien n'est moins abstrait que Hegel. Ne croyez pas ce qu'on en dit ; allez-y voir.

XXXIII

Lorsque Hegel s'en allait faire son cours

1er janvier 1931

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque Hegel s'en allait faire son cours, une pantoufle d'un pied et un soulier de l'autre, on pouvait croire qu'il n'était plus sur cette terre, et que ses spéculations abstraites ne toucheraient jamais le laboureur. Si pourtant on se donne le spectacle de l'histoire humaine, comme il nous a appris à le faire, on est amené à penser que son système philosophique est le seul, depuis le christianisme, qui ait labouré la terre. Car, enfin, les Marxistes sont des Hégéliens ; et, quand ils nieraient, de plus près encore qu'ils ne disent, ce qu'ils nomment l'idéalisme hégélien, c'est très précisément en cela qu'ils le continuent. Hegel lui-même nous apprend à nier l'idée pure ; et sa célèbre logique, où l'on reste trop volontiers, ne fait rien d'autre que nous déporter hors de la logique, par l'insuffisance des grêles et aériennes pensées qui s'y jouent.

Le vieux Parménide, dès qu'il eut fait un pas dans la logique pure, s'y trouva enfermé, et battit les maigres buissons de l'être et du non-être ; ce qui éclate dans le disciple, dans ce Zénon qui, ne pouvant saisir le mouvement par ses rudimentaires outils intellectuels, s'obstina à le nier. Diogène se levait et marchait : tout le monde riait. C'était comme le balancement du vaisseau avant qu'on coupe l'amarre. N'importe qui, il me semble, seulement un peu éclairé par les lumières vives et dispersées du Platonisme, doit comprendre que l'opposition entre Zénon qui nie le mouvement et Diogène qui marche, est trop abrupte, et qu'il manque ici des moyens ou échelons par lesquels on ferait le passage de la flèche à l'archer. Ces moyens ou échelons, l'histoire humaine les fait voir assez. Par exemple on voit les anciens se buter à la chute des corps, et n'y rien comprendre, et Galilée débrouiller avec peine le fait de la chute par des idées qui veulent encore s'accrocher selon l'être et le non-être. Car, certes, les faits étaient variés, éloquents ; mais l'homme pense, c'est-à-dire qu'il s'empêche lui-même, comme on voyait au temps de Galilée, par ces théologiens qui ne pouvaient comprendre que la terre tournât.

Or. Hegel, observant ces longs débats de l'esprit humain avec lui-même, aperçut que ces contradictions surmontées et dépassées formaient un système de la Logique véritable, de celle où l'on ne peut rester. Et, quand il eut parcouru ces cercles polytechniciens, du oui et du non, du grand et du petit, de la cause et de l'effet, enfin des relations nues, par l'insuffisance, l'ennui et le stérile de ces choses sans corps, il se jeta dans une intrépide zoologie, où il voulut deviner ces mêmes oppositions et ce même drame de l'esprit, mais dessinés cette fois par la Nature comme elle est ; ce qui était voir qu'on ne pense point sans d'abord vivre, et enfin que l'esprit est à la nage comme

Ulysse, penseur court, mais penseur réel. Cette partie du système, qui est la philosophie de la Nature, a été fort sévèrement jugée ; plus d'un Ulysse s'y est noyé. Il fallait regarder au loin ; car ce naufrage de Logique à Nature n'était que l'autre commencement.

L'Humanité s'est sauvée ; non point par la logique abstraite, mais par la logique terrestre, fondant des cités, élevant des temples, inventant des dieux ; selon la Nature, c'est-à-dire selon les vents et les eaux, selon les âges et les besoins ; mais selon l'esprit aussi, comme l'histoire le fait comprendre. Par exemple il y a un contraste bien frappant entre l'idée pure de la justice, qui toujours se nie elle-même, et le droit qui est une justice réelle, une justice qui nage et qui se sauve comme elle peut ; et nul ne peut méconnaître en cette histoire de l'esprit en péril, un reflet brisé de la Logique. On en jugera assez par ces philosophies de l'art et de la religion, constructions colossales faites de terre, de briques, et d'hommes vivants ou, pour dire plus fortement, d'animaux pensants. La preuve était faite, par cette moisson d'idées réelles, que nos instruments intellectuels pouvaient saisir jusqu'à l'histoire comme elle fut, comme elle est. Et l'histoire marchant toujours, d'autres chercheurs retrouvent les étranges et gauches moyens par lesquels l'esprit se sauve, entendez l'esprit vivant, c'est-à-dire mangeant, dormant, s'irritant, se recouchant, mourant pour renaître. On a donc vu cette philosophie après une longue descente et une longue histoire, toucher enfin et ouvrir la terre de maintenant. Diogène marche, et personne ne rit plus.

XXXIV

Je ne sais quel Allemand écrivait

Août 1933

[Retour à la table des matières](#)

Je ne sais quel Allemand écrivait au temps de la guerre : « Il n'est pas vrai que l'homme aspire au bonheur ; l'Anglais seul y aspire. » C'était bien injuste à l'égard des Anglais, qui se faisaient tuer tout aussi bien que d'autres, ce qui est une étrange manière d'aller au bonheur. Mais cette remarque d'un Allemand m'éclairait certaines pages de Heine que je viens de relire. Cet auteur nous mettait en garde contre le sérieux Allemand, dont vous autres Français, disait-il, vous n'avez aucune idée. D'où il tire des prédictions remarquables concernant la véritable révolution allemande, plus terrible, annonce-t-il, que les révolutions d'humeur et de colère que l'on a vues jusqu'ici. Bien peu de prédictions sont vérifiées, et celle-là n'est pas tout à fait comme il la voyait. Mais quelle est l'idée ? Peut-on tirer quelque lumière de l'idée ? Je crois qu'on le peut.

Le grand fait allemand c'est la philosophie de la nature, préparée par Kant, qui nous garde des abstractions, et réalisée par Hegel ; et ce n'est autre chose, comme le perspicace Heine le voit bien, que le panthéisme de Spinoza mis en marche, et rapproché de la politique réelle. Hegel est si peu un jongleur

d'abstractions qu'il commence par épuiser les jeux de l'idée pure dans sa Logique, ce qui, par le vide même de ces conceptions sans matière, le jette en pleine nature, où il commence à nager péniblement et audacieusement, cherchant l'esprit captif en tous les genres de bêtes ; et cette sorte de poème avant l'homme n'est pas sans une grandeur sauvage. C'est un pullulement de plantes et d'animaux qui se cherchent, qui voudraient se délivrer, et ne savent que se multiplier, luttant contre la mort, sans progrès appréciable, et recommençant toujours. Image assez forte de tant d'hommes qui n'ont pas su faire mieux et qui comptent sur leurs enfants. Ce cercle de la vie infernale est bien celui du serpent qui se mord la queue. Dans le fait l'homme en est sorti. La conquête de l'humanité par l'homme éclate dans la suite des civilisations, des arts, des religions, des philosophies ; et c'est la conquête de l'esprit, ou, pour dire plus fortement, le salut de l'esprit. Par les temples, par les œuvres, par les institutions et commémorations, la mort n'est plus alors que l'avènement de l'esprit. J'assemble d'abord les nuages, afin que l'on sente mieux cette mystique des mystiques, et comment elle peut remuer les foules. Car l'homme reste tranquille devant son auge, mécontent sans savoir pourquoi ; il y reste, tant qu'il ignore ou qu'il oublie l'esprit, ce maître exigeant.

Maintenant, comment l'homme s'est-il sauvé ? Non pas par les ambitieux projets des réformateurs, car jamais une loi ne fut décrétée ni appliquée, je dis une vraie loi. Mais tout s'est fait au contraire, dans la société humaine, comme le crocodile fait et refait son enveloppe écailleuse ; et l'homme a rompu l'enveloppe par des moyens très proches de sa propre vie, par le travail de la terre, d'où est née la propriété et le droit arbitral ; par le commerce de la petite ville, d'où s'est formé le droit bourgeois, qu'on n'avait pas encore nommé petit-bourgeois ; et les constitutions politiques se produisirent par cette pensée du peuple, qui n'allait pas au delà de la famille et du métier. Tels furent et tels seront toujours les régulateurs de la pensée, et telles sont la logique réelle et la dialectique vraie. Il n'y a de connaissance de soi, il n'y a même de conscience de soi, que sur un fond de travail, d'échange et de mœurs ; car c'est de la vie que l'esprit doit naître et renaître ; et toucher terre comme Antée. Les arts, les religions, la philosophie même périssent s'ils se séparent de l'instinct populaire d'où leur viennent toute force et toute lumière. Telle est cette morale terrestre, la seule qui ait remué le monde, la seule qui ait fait quelque chose.

Considérez maintenant, d'après ces vues héroïques, le monde des hommes, éclairé et instruit électriquement, servi par la machine, comme un enfant par la nourrice, jusqu'à ce point qu'il laisse la machine penser et vouloir pour lui, et ces arts mécaniques, et ce plaisir distribué au compteur, enfin toutes les merveilles que l'on dit américaines, et qui sont aussi bien allemandes, ou du moins qui l'étaient encore hier ; et joignez-y cette guerre mécanique, qui ne peut être que d'honneur, et qui tue l'honneur. Vous apercevrez peut-être, en cette civilisation égarée dans un mauvais chemin, une erreur énorme, due à la fois à la recherche de l'utile, et à l'intelligence abstraite qui s'est mise à fabriquer du bonheur à prix fixe, au moindre prix. La conscience de cette méprise proprement diabolique devait s'éveiller dans le peuple qui avait fabriqué avec le plus de génie l'équipement industriel. Et d'après ces vues, quoique sommaires, vous comprendrez en son centre et en son âme, le sursaut allemand dont nous sommes à présent les témoins inquiets. L'esprit se retourne, comme le dormeur.

Alain, Propos sur des philosophes

Deuxième partie

L'action

[Retour à la table des matières](#)

Alain, Propos sur des philosophes
Deuxième partie : L'action

Résolution

XXXV

L'action discipline la pensée mais la rabaisse

2 octobre 1923

[Retour à la table des matières](#)

L'action discipline la pensée, mais la rabaisse aussi au rang de l'outil. Dont on trouvera mille exemples dans la vie politique. Qu'un homme de doctrine devienne ministre ou seulement sous-préfet, aussitôt il avoue que les valeurs humaines passent au second plan ; c'est que la nécessité se montre. Et la pire servitude de l'esprit se fait voir dans la plus exigeante action, qui est la guerre ; c'est alors que l'on livre au peloton d'exécution l'homme à qui on voudrait pardonner ; c'est alors qu'on envoie à une mort certaine l'homme que l'on estime le plus. Ici le cœur masculin, prompt, courageux et dur.

Le cœur féminin ne comprend jamais bien les nécessités. C'est la nature humaine qui règne ici, ne considérant qu'elle-même, soit pour récompenser, soit pour pardonner. La mère porte l'enfant ; aucune nécessité extérieure ne change cette société naturelle ; ils vivront ou périront ensemble, toujours fidèles à leur propre loi. Tel est le jugement féminin dont on peut dire aussi bien qu'il est infirme et presque aveugle, et qu'il est infallible ; c'est qu'on ne considère point les mêmes objets. La femme est faible et protégée ; d'où elle juge mieux de l'ordre humain, et moins bien de l'ordre extérieur. Il en est d'elle comme de l'Église, faible aussi et protégée, qui subit la nécessité extérieure au

pis aller, mais qui la méprise toujours. La femme est juge des valeurs dans un monde clos, comme les Cours d'Amour et les institutions chevaleresques l'ont montré. Le caprice, l'obstination, le retour aux mêmes raisons, la surdité aux preuves, la suite dans l'impossible, sont des effets encore de ce jugement toujours purement humain qui naturellement règle les ressources d'après les besoins, et charge de l'exécution l'homme aux cent métiers ; ce que Balzac ne se lasse point de décrire.

Faute de revenir à ces principes, que je trouve dans Comte, on tombe dans des contradictions puériles. Car c'est un lieu commun de dire que la femme doit obéissance ; et c'en est un aussi de dire qu'elle gouverne le plus souvent. Le vrai est qu'elle gouverne par l'exigence de l'humain aussitôt que la situation extérieure laisse un peu de répit. Mais dès que la nécessité extérieure se fait sentir, il faut qu'elle cède, sur l'injonction de l'homme, qui ne fait jamais que transmettre un ordre auquel lui-même obéit. C'est tout à fait de la même manière que l'homme d'état obéit à l'opinion dans les temps prospères, mais, au contraire, dans les temps de crise extérieure, soumet les citoyens aux nécessités qu'il est le premier à subir.

Le pouvoir masculin est ambigu. Un homme instruit et sage, s'il arrive au pouvoir, abandonne beaucoup de ce qu'il préférait. On dit, d'après l'apparence, qu'il a gagné alors en puissance ; mais le vrai de la chose c'est qu'il obéit alors beaucoup plus. Plus l'homme agit et plus il se trouve dans le cas d'obéir absolument, comme le bûcheron qui se retire d'un saut quand l'arbre tombe du mauvais côté. Et il arrive qu'il sauve les autres en les bousculant. L'action est brutale. Ce cyclone de l'action, qui se fait voir dans les moindres choses, sans délibération, et en apparence contre le bon sens, contre la justice, contre la pitié, contre l'amour, fait toujours scandale aux yeux d'une femme. Et puisqu'il est de règle que le cyclone masculin s'excite   bousculer et s'enivre de nécessité et de h te, c'est donc toujours au fond la femme qui a raison, comme c'est toujours le citoyen qui a raison contre l'homme d' tat. C'est pourquoi le métier, la fonction, le pouvoir enfin diminuent la femme. Ainsi, par une égalité abstraite des sexes, l'Humanité serait affaiblie en son centre de revendication, et la nécessité mécanique serait seule à dire le droit.

XXXVI

L'action veut une sagesse virile

20 septembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

L'action veut une sagesse virile, qui s'arrange des faits comme elle peut, qui ne se bouche point les yeux, qui ne r crimine point, qui ne délibère point sur l'irréparable. « Que diable allions-nous faire dans cette galère ? » Nous y sommes, il s'agit d'en sortir. Les ruines sont faites, les fautes sont faites, les dettes sont faites. Il faut donc du cynique dans l'action ; et c'est ce que la guerre enseigne à chaque moment. Le plus grand capitaine est celui qui ne

tient pas tant à son idée ni à son plan, mais qui court avec la situation, s'allégeant de toute autre pensée. L'action donc assainit l'esprit en un sens, mais en un autre sens le corrompt. Ce qu'on aurait voulu faire, ce que l'on jugeait meilleur, ce que le réel enfin n'a pas permis est pourtant bon à garder. Mais l'homme d'action finirait par régler sa pensée toujours sur la situation même. Je ne donne pas quinze jours à l'homme d'État avant qu'il se sente amené à ne plus vouloir que ce qu'il peut. Cette politique fut condamnée autrefois sous le nom d'opportunisme ; le nom n'est pas plus beau que la chose ; sous quelque nom que ce soit, la politique sera toujours blâmée, non pas tant pour avoir fait ce qu'elle a fait que pour l'avoir voulu. Cet impitoyable, cet inhumain qui est dans toute action revient naturellement, et toujours trop, sur la pensée. Comme on voit de ces convertis ou renégats, qui, parce qu'ils n'ont pu faire la justice ni la paix, en viennent à dire qu'il est vain de vouloir l'une et l'autre. Ce fléchissement de l'esprit devant le fait est excusable d'un côté, parce qu'il est trop facile de décider hors de l'épreuve et quand on n'a pas eu soi-même à répondre de l'ordre public ou de la commune sûreté. Mais chacun sent bien qu'il ne faut pourtant pas pardonner trop, et qu'on ne peut pardonner tout. C'est d'après cette double idée qu'il faut juger les auteurs présumés de la guerre, j'entends par là ceux qui étaient au pouvoir quand elle est survenue.

On devrait appeler féminine cette opinion inébranlable qui dit non au fait brutal. Féminine dans le sens entier et fort de ce beau mot. Pour mon compte je n'ai jamais eu l'idée de nommer sexe faible le sexe qui fait l'enfant. Mais je dirais plutôt faible par état le sexe actif et entreprenant qui cherche passage, qui va par ruse et détour, et ainsi ne cesse jamais d'obéir. Et au contraire, d'après la fonction biologique, je verrais dans la femme cette force invincible de l'espèce qui, malgré tant d'échecs -- car qui donc fut pleinement l'homme ? -- reproduit toujours l'humanité intacte, résistante, rebelle. Il n'y aurait point de progrès sans ce refus essentiel, sans ce rassemblement sur soi, qui fait que l'adaptation est toujours méprisée. Cette fonction est conservatrice ; et, à bien regarder, c'est la révolte qui est conservatrice. Tel est le thème de la méditation féminine. On voudrait nier cela, d'après l'observation ; mais dès qu'on y pense, on voit que l'observation au contraire le confirme. C'est ce que l'ancienne chevalerie exprimait très bien. Quand le chevalier demandait la règle d'action à la dame de ses pensées, il parlait brillamment et nous jetait une riche doctrine à débrouiller. Car cette règle féminine, ce n'était point de suivre le possible et de s'adapter, mais au contraire d'être pleinement homme ou de mourir. Le génie propre à la femme éclate encore mieux en ceci que l'amour nourrissait l'espérance, et proposait comme devoir premièrement la certitude de vaincre et de revenir. La femme serait donc par sa nature et par ses réelles pensées la source vive de cette opinion invincible qui nie d'abord le fait et finalement passe dans le fait, à force de harceler d'éloge et de blâme le dur fabricant d'outils et d'armes.

XXXVII

*Je n'irais pas jusqu'à dire que tout
ce qui est énergiquement voulu*

8 octobre 1927

[Retour à la table des matières](#)

Je n'irais pas jusqu'à dire que tout ce qui est énergiquement voulu est bon. Cela choque. On demandera si un crime n'est pas quelquefois énergiquement voulu. C'est pourquoi le mot de Socrate : « Nul n'est méchant volontairement » est presque toujours repoussé. Trop vive lumière peut-être. Platon comparait le bien au soleil, voulant dire qu'à y regarder tout droit on se fait mal aux yeux. Mais la lumière, indirectement, nous fait voir en leur détail les choses imparfaites. D'après cela, et dirigeant la vive lumière socratique du côté des fautes ordinaires et communes, je remarque aisément que presque tout le mal vient de ce que l'existence humaine s'abandonne au lieu de se conduire.

Dans une course d'autos, il n'est point nécessaire de vouloir déraiper au tournant ; les forces mécaniques s'en chargent. Et dans une ascension difficile, il n'est pas nécessaire que l'on veuille tomber ; cela va de soi. Boire un verre après l'autre, cela va de soi. Oublier une affaire importante, cela va de soi. Brouiller des papiers et des comptes, ne s'y plus retrouver, cela va de soi. La paresse, la négligence, en toutes affaires, cela ne vient évidemment pas de vouloir ; nul ne se dirige de ce côté-là ; nul ne gouverne de ce côté-là. Encore plus évidemment pour se tromper il n'est pas besoin d'effort ; tout nous trompe si nous ne nous éveillons pas. Il n'y a pas de jugement droit qui se fasse seul, et comme par favorable mécanique. Tout ce qui est mécanique, tout ce qu'on laisse aller, est faux et mauvais. Une phrase ne se fait point d'elle-même ; un beau vers ne se fait point de lui-même. On voudrait dire que l'inspiration est involontaire, et qu'il faut l'attendre ; mais c'est là une opinion de paresseux. Qu'y a-t-il de plus naturel qu'un beau chant ? Mais essayez de chanter sans faire attention.

Les crimes ne sont presque jamais voulus. En ceux que l'on nomme passionnels, il est clair que l'homme s'est laissé emporter. Toutes les passions, comme le nom l'indique, viennent de ce que l'on subit au lieu de se gouverner. Et, quant aux crimes de convoitise, ils résultent presque tous d'un genre d'ennui et de paresse. On ne citerait peut-être pas une existence réglée qui tourne soudain au vol, et aux violences qui suivent si aisément le vol. Mais on trouvera aisément au contraire, dans les antécédents, au moins des parties cachées de négligence et de paresse, une irrésolution, un ennui. C'est la nécessité ensuite qui prend le commandement, et la violence mécanique achève l'aventure.

Il y a des crimes de système, et qui ressemblent plus à des crimes volontaires. On a vu des fanatiques en tous les temps, et sans doute honorables à leurs propres yeux. Ces crimes sont la suite d'une idée, religion, justice, liberté. Il y a un fond d'estime, et même quelquefois une secrète admiration, pour des hommes qui mettent au jeu leur propre vie, et sans espérer aucun avantage ; car nous ne sommes point fiers de faire si peu et de risquer si peu pour ce que nous croyons juste ou vrai. Certes je découvre ici des vertus rares, qui veulent respect, et une partie au moins de la volonté. Mais c'est à la pensée qu'il faut regarder. Cette pensée raidie, qui se limite, qui ne voit qu'un côté, qui ne comprend point la pensée des autres, ce n'est point la pensée ; c'est une sorte de lieu commun qui revient toujours le même ; lieu commun qui a du vrai, quelquefois même qui est vrai, mais qui n'est pas tout le vrai. Il y a quelque chose de mécanique dans une pensée fanatique, car elle revient toujours par les mêmes chemins. Elle ne cherche plus, elle n'invente plus. Le dogmatisme est comme un délire récitant. Il y manque cette pointe de diamant, le doute, qui creuse toujours. Ces pensées fanatiques gouvernent admirablement les peurs et les désirs, mais elles ne se gouvernent pas elles-mêmes. Elles ne cherchent pas ces vues de plusieurs points, ces perspectives sur l'adversaire, enfin cette libre réflexion qui ouvre les chemins de persuader, et qui détourne en même temps de forcer. Bref il y a un emportement de pensée, et une passion de penser qui ressemble aux autres passions. Ces beaux crimes sont donc mécaniques encore et involontaires. Socrate a vu loin.

XXXVIII

Descartes dit que l'irrésolution

12 août 1924

[Retour à la table des matières](#)

Descartes dit que l'irrésolution est le plus grand des maux. Il le dit plus d'une fois, il ne l'explique jamais. Je ne connais point de plus grande lumière sur la nature de l'homme. Toutes les passions, tout leur stérile mouvement, s'expliquent par là. Les jeux de hasard, si mal connus en leur puissance, qui est sur le haut de l'âme, plaisent parce qu'ils entretiennent le pouvoir de décider. C'est comme un défi à la nature des choses, qui met tout presque égal, et qui nourrit sans fin nos moindres délibérations. Dans le jeu, tout est égal à la rigueur et il faut choisir. Ce risque abstrait est comme une insulte à la réflexion ; il faut sauter le pas. Le jeu répond aussitôt ; et l'on ne peut avoir de ces repentirs qui empoisonnent nos pensées ; on n'en peut avoir parce qu'il n'y avait pas de raison. On ne dit point : « Si j'avais su », puisque la règle est qu'on ne peut savoir. Je ne m'étonne pas que le jeu soit le seul remède à l'ennui ; car l'ennui est principalement de délibérer tout, en sachant bien qu'il est inutile de délibérer.

On peut se demander de quoi souffre un homme amoureux qui ne dort point. Ou bien l'ambitieux déçu. Ce genre de mal est tout dans la pensée, quoi qu'on puisse dire aussi qu'il est tout dans le corps. Cette agitation qui chasse le sommeil ne vient que de ces vaines résolutions qui ne décident rien et qui sont lancées à chaque fois dans le corps et qui le font sauter comme poisson sur l'herbe. Il y a de la violence dans l'irrésolution. « C'est dit ; je romprai tout » ; mais la pensée offre aussitôt des moyens d'accommoder. Les effets paraissent, d'un parti et de l'autre, sans jamais aucun progrès. Le bénéfice de l'action réelle est que le parti que l'on n'a point pris est oublié, et, à parler proprement, n'a plus lieu, parce que l'action a changé tous les rapports. Mais agir en idée, ce n'est rien, et tout reste en l'état. Il y a du jeu dans toute action ; car il faut bien terminer les pensées avant qu'elles aient épuisé leur sujet.

J'ai souvent pensé que la peur, qui est la passion nue, et la plus pénible, n'est autre chose que le sentiment d'une irrésolution si je puis dire musculaire. L'on se sent sommé d'agir, et incapable. Le vertige offre un visage de la peur encore mieux nettoyé, puisque le mal ne vient ici que d'un doute qu'on ne peut surmonter. Et c'est toujours par trop d'esprit que l'on souffre de peur. Certainement le pire dans les maux de ce genre, comme aussi dans l'ennui, est que l'on se juge incapable de s'en délivrer. L'on se pense machine, et l'on se méprise. Tout Descartes est rassemblé en ce jugement souverain où les causes se montrent et aussi le remède. Vertu militaire ; et je comprends que Descartes ait voulu servir. Turenne remuait toujours, et ainsi se guérissait du mal d'irrésolution, et le donnait à l'ennemi.

Descartes en ses pensées est tout de même. Hardi en ses pensées et toujours se mouvant par son décret ; toujours décidant. L'irrésolution d'un géomètre serait profondément comique, car elle serait sans fin. Combien de points dans une ligne ? Et sait-on ce que l'on pense lorsque l'on pense deux parallèles ? Mais le génie du géomètre décide qu'on le sait, et jure seulement de ne point changer ni revenir. On ne verra rien d'autre en une théorie, si l'on regarde bien, que des erreurs définies et jurées. Toute la force de l'esprit dans ce jeu est de ne jamais croire qu'il constate, alors qu'il a seulement décidé. Là se trouve le secret d'être toujours assuré sans jamais rien croire. Il a résolu, voilà un beau mot, et deux sens en un.

XXXIX

La Destinée, disait Voltaire, nous mène

7 Octobre 1923

[Retour à la table des matières](#)

« La Destinée, disait Voltaire, nous mène et se moque de nous. » Ce mot m'étonne de cet homme-là, qui fut si bien lui-même. Le destin extérieur agit par des moyens violents ; il est clair que la pierre ou l'obus écrasera un Descartes aussi bien. Ces forces peuvent nous effacer tous de la terre en un moment. Mais l'événement, qui tue si aisément un homme, n'arrive pas à le

changer. J'admire comme les individus vont à leur fin, et comme ils font occasion de tout ; comme un chien., de la poule qu'il mange, fait de la viande de chien et de la graisse de chien. Ainsi l'individu digère l'événement. Cette constance à vouloir, qui est propre aux natures fortes, finit toujours par trouver passage, dans le changement de toutes choses, où il y a de tout. Le propre de l'homme fort est de marquer toutes choses de son sceau. Mais cette force est plus commune qu'on ne croit. Tout est vêtement pour l'homme, et les plis suivent la forme et le geste. Une table, un bureau, une chambre, une maison sont promptement rangés au dérangés selon la main. Les affaires suivent, grandes ou petites ; et nous disons qu'elles sont heureuses ou malheureuses selon un jugement extérieur ; mais l'homme qui les conduit bien ou mal fait toujours son trou selon sa forme, comme le rat. Regardez bien ; il a fait ce qu'il a voulu.

« Ce que jeunesse désire, vieillesse l'a en abondance. » C'est Gœthe qui cite ce proverbe au commencement de ses mémoires. Et Gœthe est un brillant exemple de ces natures qui façonnent tout événement selon leur propre formule. Tout homme n'est pas Gœthe, il est vrai ; mais tout homme est soi. L'empreinte n'est pas belle, soit ; mais il la laisse partout. Ce qu'il veut n'est pas quelque chose de bien relevé ; mais ce qu'il veut, il l'a. Cet homme, qui n'est point Gœthe, aussi ne voulait point l'être. Spinoza, qui a saisi mieux que personne ces natures crocodiliennes, invincibles, dit que l'homme n'a pas besoin de la perfection du cheval. De même aucun homme n'a usage de la perfection de Gœthe. Mais le marchand, partout où il est, et aussi bien sur des ruines, le marchand vend et achète, l'escompteur prête, le poète chante, le paresseux dort. Beaucoup de gens se plaignent de n'avoir pas ceci ou cela ; mais la cause en est toujours qu'ils ne l'ont point vraiment désiré. Ce colonel, qui va planter ses choux, aurait bien voulu être général ; mais, si je pouvais chercher dans sa vie, j'apercevrais quelque petite chose qu'il fallait faire, et qu'il n'a point faite, qu'il n'a point voulu faire. Je lui prouverai qu'il ne voulait pas être général.

Je vois des gens, qui, avec assez de moyens, ne sont arrivés qu'à une maigre et petite place. Mais que voulaient-ils ? Leur franc parler ? Ils l'ont. Ne point flatter ? Ils n'ont point flatté et ne flattent point. Pouvoir par le jugement, par le conseil, par le refus ? Ils peuvent. Il n'a point d'argent ? Mais n'a-t-il pas toujours méprisé l'argent ? L'argent va à ceux qui l'honorent. Trouvez-moi seulement un homme qui ait voulu s'enrichir et qui ne l'ait point pu. Je dis qui ait voulu. Espérer ce n'est pas vouloir. Le poète espère cent mille francs. Il ne sait de qui ni comment. Il ne fait pas le moindre petit mouvement vers ces cent mille francs ; aussi ne les a-t-il point. Mais il veut faire de beaux vers ? Aussi les fait-il. Beaux selon sa nature, comme le crocodile fait ses écailles, et l'oiseau ses plumes. On peut appeler aussi destinée cette puissance intérieure qui finit par trouver passage ; mais il n'y a de commun que le nom entre cette vie si bien armée et composée, et cette tuile de hasard qui tua Pyrrhus. Ce que m'exprimait un sage, disant que la prédestination de Calvin ne ressemblait pas mal à la liberté elle-même.

Alain, Propos sur des philosophes
Deuxième partie : L'action

Conscience

XL

Rousseau disait que la conscience nous instruit

22 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Rousseau disait que la conscience nous instruit infailliblement par la honte, et par le souvenir de la honte. Sur quoi les gens du métier, professeurs de morale ou théoriciens de justice, disent que la conscience a besoin d'être éclairée, et que, par exemple, il n'est pas facile de savoir si, en payant un certain prix ou un certain salaire, on est injuste ou non. Mais c'est prendre les choses par le côté de police. Rousseau appartient à cette espèce d'Hommes Sauvages qui considèrent la vertu en elle-même, et non point du tout ses effets extérieurs. Vous pouvez vous replier par ordre sans passer du tout pour un lâche ; mais si la peur vous fait sentir un peu trop sa pointe dans les reins pendant cette opération, c'est vous seul qui le savez. C'est vous qui goûtez et dosez votre propre esclavage, sans la moindre chance d'erreur. C'est vous qui savez ce que vous vouliez faire, comment vous le vouliez faire, et jusqu'à quel

point la peur vous a gêné, paralysé ou détourné. Les plus grands éloges n'effaceront point cette empreinte de la peur, que vous sentez si bien.

La fureur, autre désordre, et animal aussi, est quelquefois dissimulée. Les autres vous voient calme et poli ; mais vous, si vous n'arrivez pas à apaiser cette rage contenue, si vous en perdez une heure de sommeil, si vous êtes devant vos propres pensées comme un roi devant l'émeute, alors vous le savez bien. Même par souvenir cet état est humiliant à considérer. On peut en prendre son parti, et même il le faut. Mais enfin, quand vous vous serez pardonné à vous-même, comme il est raisonnable, vous n'aurez toujours pas effacé la honte petite ou grande, honte secrète, mais cuisante, mais mordante. Lisez là-dessus Les Confessions ; il n'y a guère de livre plus lu ; preuve que tout homme s'y reconnaît.

Le tumulte des sens est une sédition bien redoutable, contre laquelle nous ne pouvons pas grand-chose. Or quand ce tumulte ne s'oppose à rien de ce que nous voulons, passe encore ; car il faut bien accepter la condition animale. Mais dès que vous êtes détourné de ce que vous aviez résolu, vous vous sentez esclave ; la honte reste, qui engendre dans la suite prudence et précaution. Or les mêmes effets se remarquent si vous êtes intérieurement injuste, c'est-à-dire si la fureur de prendre, de garder, d'amasser, vous détourne de ce que vous aviez décidé. Il est laid de regretter l'argent qu'on doit, même si on le paye. Si on ne peut le payer, par l'effet de cet accès d'avarice, ou si l'on ne peut se résigner à exécuter un contrat, par cet invincible amour de la propriété ou, pour mieux dire, de la possession, la honte marque désormais cette action ou ce geste. Et ce genre d'injustice ne dépend point des droits réels de l'autre ; elle résulte seulement d'une sédition de l'avarice contre l'opinion que vous avez de ce que vous avez promis. En cette opinion vous pouvez errer ; affaire de police ; mais vous n'erez jamais quand vous appréciez la puissance du désir et le mouvement de révolte qui met en échec votre propre et intime gouvernement. Tout se passe entre moi et moi. Les autres n'en savent rien, et moi je n'en ignore rien.

XLI

Quelqu'un vantait le courage de Socrate

1er mars 1908

[Retour à la table des matières](#)

Quelqu'un vantait le courage de Socrate, qui, dans une affaire où les Athéniens avaient été battus, avait fait à lui tout seul une honorable retraite, pendant que les autres s'enfuyaient comme des lapins. Socrate, en entendant cet éloge, se mit à rire, et dit : « Tu me crois courageux ; en réalité je le fus moins ce jour-là que tous ceux qui s'enfuyaient. Car j'estime qu'il faut avoir un fier mépris du danger pour jeter ses armes quand on est serré par l'ennemi, et lui offrir son dos comme une cible ; pour moi, en faisant face à ceux qui me poursuivaient, en ouvrant bien les yeux, en fronçant les sourcils et en

m'escrimant de mon mieux, j'étais à ce qu'il me semble poussé par la peur ; et je ne vois pas en quoi celui qui se cache le mieux qu'il peut, derrière son bouclier s'il ne trouve pas d'autre défense, est plus courageux que celui qui se jette dans la déroute les yeux fermés, comme dans un gouffre. Je vois seulement que l'un de ces deux hommes est plus ingénieux que l'autre. »

En entendant cet étrange discours sur le courage, les jeunes gens qui étaient là restaient comme engourdis ; il leur semblait que toutes leurs notions familières s'étaient envolées de leurs têtes. Tel était l'effet que produisait presque toujours Socrate, par des discours subtils ; aussi l'avait-on surnommé la Torpille.

Mais un homme sérieux se leva et montrant le poing à Socrate, il s'écria : « De quel droit jettes-tu au feu les fleurs et les fruits que portent tes actions ? Pourquoi rabaisse-tu tes vertus au niveau des vices les plus honteux ? Sois donc simple, et laisse parler ceux qui font ton éloge ; car la cité n'a pas besoin seulement de bonnes actions ; les discours enthousiastes ne lui sont pas moins utiles. Pourquoi jouer sur les mots ? Pourquoi, semblable à l'ivrogne qui a mis sa tunique à l'envers, pourquoi mets-tu les discours à l'envers ? Ne vois-tu pas quelles excuses tu prépares aux lâches qui iront se cacher au fond des caves, en compagnie des femmes et des enfants, pendant que les autres combattront sur les remparts ? Il vaudrait bien mieux, Socrate, que tu aies fui ce jour-là, et que tu n'aies point parlé aujourd'hui. Ta modestie ironique nous fait plus de mal que ton courage ne nous a fait de bien. Tu agis comme un bon citoyen en toutes choses ; mais tu penses sans respect et tu parles sans respect ; ton intelligence corrompt toutes tes vertus ; tu obéis aux dieux, mais tu ne crois pas aux dieux ; tu es courageux, et tu n'admires pas le courage. Tu mourrais froidement pour la patrie ; mais tu mourrais de meilleur cœur pour soutenir un de tes paradoxes. Tu nous jettes ton dévouement sans amour, comme on jette un os à un chien. Tes vertus se moquent de la vertu. Crains la juste colère des dieux. » Socrate tomba dans une méditation sans fond. Déjà, dans la prison, l'esclave broyait la ciguë.

XLII

On ne lit plus les Provinciales

19 août 1921

[Retour à la table des matières](#)

On ne lit plus les Provinciales, mais on lit certainement les Pensées. Je ne pense pas ici au professeur ni à l'étudiant, qui lisent par état, mais bien au Liseur, animal non apprivoisé et dont les mœurs sont mal connues. La librairie témoigne là-dessus indirectement ; vous trouvez partout une édition des Pensées de Pascal, conforme aux plus récents travaux, et délivrée de ces notes qui nous remettent à l'école. Mais qui se plaît à cette brutale philosophie ? Quelque catholique qui a peur de l'enfer ? Cela je ne le crois point du tout.

Bien plutôt ce genre de catholique qui est commun chez nous, et que je veux appeler Libre Penseur. Avec ou sans la messe. Cette foule de solitaires couvre une grande étendue de pays.

Au juste, quoi ? Une pensée intrépide. Un mépris assuré de toutes les Importances. Un jugement Dernier sur tout, où les rois sont aussi nus qu'à leur naissance. Le jésuite ne souffre point cette manière, et il est plaisant d'apercevoir que la querelle des Provinciales, que l'on croit oubliée, revient par le dessous. Il ne manque pas de jésuites sans messe ; et le fond du jésuite est en ceci qu'il y a des choses qu'il ne faut point dire, et que le mieux est donc de n'y point penser. Le jésuite sans messe fait sa prière aux hommes compétents, ornant le préfet, l'académicien, le général et le ministre de cette suave perfection que l'on revêt en même temps que le costume. D'où un échange d'académiques sourires. Ah ! qu'il est doux d'être jésuite ! Sur ce propos somnifère, Pascal entre au jeu et vous réveille tous ces gens-là. « Je tirerai, dit-il, mon bonnet à toutes les puissances, comme vous faites. Mais comprenons pour-quoi. Je veux bien être esclave, niais je ne veux pas être sot. Il faut un médecin pour mourir ; et si je ne choisis pas de médecin à diplôme, me voilà livré aux guérisseurs et sorciers, qui se battront autour de ma carcasse. Comme en politique, où il y a moins à craindre d'un sot, qui règne par droit de naissance, que d'un millier de demi-habiles qui se battraient pour la couronne. En ce sens ce qui est établi est juste, et je salue ce qui est établi. Mais sans respect. Mon bonnet, oui ; mon respect, non. »

Jésuites consternés. On ne peut point mettre en prison un homme qui obéit. Pourquoi dire ces vérités amères ? Puisqu'il faut saluer, n'est-il pas plus simple de respecter ? La politesse fait tous les jours ce miracle de faire entrer le respect par l'ouverture du geste, et de le pousser jusqu'au derrière de la tête. Prière, c'est politesse. Abêtissez-vous, oui ; mais ne le dites pas, et d'abord ne le pensez pas, toute l'expérience vise là. Ce Pascal est impie et sacrilège ; profondément impie et sacrilège. Voyez comme sa pensée prend force en son derrière de tête. Mais cela même il ne faut point le dire, car on lirait ce nouveau Lucifer, bien nommé Porte-Lumière. Éteignons-nous, et administrons.

J'ai rencontré de ces demi-jésuites qui pensent encore trop, et qui veulent, pour le Roi accusé, plaider la sottise. « C'est un pauvre homme, vanité seulement. Que voulez-vous qu'il ait fait ? » Mais, mon cher demi-jésuite, il ne faut pas le dire, car aucun homme ne s'arrange d'une moitié de pensée. Et lui, aussitôt, travaille à s'éteindre, et cherche le jeu de cartes. Cette lâcheté est le seul mal humain peut-être. Le seul qui soit de conséquence. J'aime ces prolétaires qui veulent donner aux choses leur vrai nom. Remarquez qu'il y a des jésuites par là aussi, et surtout un bon nombre de demi-jésuites qui voudraient s'enfermer en leur demi-pensée. Mais, qui pense seulement une chose, il pense tout. Et quant aux extrêmes juges, on ne m'ôtera point de l'esprit qu'ils seraient invincibles, s'ils prenaient le parti d'obéir ; au lieu qu'en la révolte je vois revenir l'ordre invincible, et le chapeau sur un bâton qu'il faut adorer. Nous tournons sur place, et Pascal est loin en avant.

XLIII

Les problèmes politiques sont presque impénétrables

Janvier 1931

[Retour à la table des matières](#)

Les problèmes politiques sont presque impénétrables. La force gouverne. L'opinion gouverne. Auguste Comte a compris ces deux axiomes ; il les tient devant son regard. Il n'est pas de constitution au monde qui limite la force gouvernante par quelque autre force ; il n'est pas de société organisée où la force publique ne soit supérieure à n'importe quelle force privée. Il n'est pas d'action de police qui n'aille à sa fin par des moyens aussitôt réglés sur la résistance. D'abord une invitation, très assurée d'elle-même, et qui écarte toute discussion ; bientôt sommation, et la force se montre en bon ordre, et imperturbable ; violence n'est pas loin ; comme on voit dans Prométhée, où Violence est silencieuse à côté de Force qui enfonce les clous. Une arrestation se fait ainsi ; que l'homme arrêté soit innocent, cela ne change pas l'action. L'innocent élève son droit contre la force ; mais l'idée ne rencontre point le fait. Contre la force il n'y a que la force ; et si une force quelconque, comme d'une foule émue par les cris de l'innocent, l'emporte sur la force publique, l'ordre est perdu, la société est défaite. Elle ne se rétablit que par la victoire. L'état de siège est permanent et le sera toujours ; simplement il ne se montre pas tant qu'il n'est pas nécessaire. De même le poing de l'agent ne se ferme que s'il faut le poing ; tout dépend de la résistance. Force doit rester à la loi.

À la loi. Mais je vois ici de l'ambiguïté. On n'entend point, par cette formule de la politique universelle, que c'est la justice, la constitution, la force légitime enfin qui doit l'emporter ; non pas, mais c'est le représentant de la loi qui doit l'emporter, juste ou non. La moindre émeute rappelle cette vérité amère. Mais elle m'apparaît assez dans les gestes de l'agent aux voitures. Car il n'est point dit que la décision qui arrête soudain un courant et laisse passer l'autre, sera la plus sage de-toutes. L'agent peut s'obstiner ou être distrait ; alors on verra de rares voitures circuler dans un sens, et une masse de voitures s'accumuler dans l'autre ; mais ce n'est toujours pas le voyageur pressé qui est juge ; et s'il veut résister, il saura ce que c'est que la force.

Cet exemple est bon, parce qu'il est simple, et que tout y est étalé sous le regard. Et même nous y voyons paraître l'opinion, par un concert de trompes qui réveillera l'agent. Et cet agent, alors, sera tout à fait ministre, c'est-à-dire qu'après avoir fait tête contre l'opinion, il cédera, le plus simplement du monde. Nul pouvoir n'a jamais bravé l'opinion. On l'a bien vu dans ces scandales de banque ; l'opinion a passé ; ce n'était qu'un souffle léger ; mais c'était l'opinion. On ne dira jamais assez que les pouvoirs les plus arrogants se plient aussitôt à l'opinion, comme la flamme au vent. Ce qui fait qu'on en

doute, c'est qu'on prend pour opinion celle qu'on juge que tous devraient avoir. Mais doucement ; l'opinion est chose fermée, secrète, muette, obstinée. A qui la faute ? Il faut instruire ; et Marc-Aurèle a dit là-dessus le dernier mot : « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les. »

D'où cette puissance de l'opinion ? Car enfin elle n'a point force ; elle ne triomphe que par une sorte de paralysie des pouvoirs, qui fait que l'irrésolution circule tout le long de leurs membres. Est-ce parce que la masse des citoyens fait voir une autre force, invincible ? Je ne sais si la niasse inorganisée ne sera pas toujours vaincue par des pouvoirs résolus. Mais il s'agit ici d'hommes, qui sont conduits par la honte et la gloire. Un ambitieux qui serait indifférent à l'opinion est un monstre, un être impossible ; supposons même un tel homme ; il n'arrivera jamais au pouvoir. C'est la rumeur qui fait la nourriture de l'ambitieux. Il l'écoute ; il en discerne toutes les nuances ; il se gonfle et se dégonfle selon ces souffles extérieurs. Quand un gouvernement est résolu, par exemple au commencement et au cours d'une guerre, quand il passe allègrement par-dessus les lois, c'est qu'il a l'opinion pour lui ; c'est là, comme je disais, une espèce d'axiome. Mais l'opinion est aveugle ? je reviens à Marc-Aurèle : « Instruis-les, si tu peux. »

Au temps de l'affaire Dreyfus, on a vu des pouvoirs qui avaient juré, qui s'étaient établis et obstinés, et encore soutenus par l'organisation militaire elle-même, et pourtant dispersés par le vent de l'opinion ; il fallut seulement le temps d'instruire les hommes de quelques circonstances très claires. Il n'est pas toujours facile d'éclairer l'opinion. Si on ne peut l'éclairer, c'est bien vainement que l'on s'élève contre un régime de force ; par le seul doute de l'opinion, par la seule confusion de l'opinion, le régime de force se trouve établi, car il était, il est, et il sera. En revanche rien n'est flexible comme cette terrible force ; elle ressemble à l'acteur ou à l'orateur ; ils sentent l'hésitation et le froid de la salle. Ils en meurent. Ce n'est pas long.

XLIV

Tout homme qui vient au monde

Juin 1932

[Retour à la table des matières](#)

Tout homme qui vient au monde se trouve aux mains de plus fort que soi, père, mère, nourrice ; ainsi il apprend en même temps à craindre, à respecter et à aimer les puissances. Tel est le premier fonds du cœur humain, et la contradiction y fermente ; car il est naturel aussi de haïr ce que l'on craint. La saveur composée de ce mélange nous revient toujours à la bouche. Chacun se dévoue à un maître, et volontiers le loue, ce qui est orner l'obéissance ; mais c'est l'art du maître, en revanche, de relever celui qui loue, par un amour de gloire et par une sorte de confiance. C'est ce que l'on remarque au cortège des rois de tout genre, qui ne manquent jamais d'acclamations. J'aperçois une contradiction et une vanité du côté du roi aussi, car il ne peut pas aimer beau-

coup l'acclamation forcée, niais il aime peut-être encore moins l'acclamation libre, où quelque menace sonne toujours. Le pouvoir absolu est un problème sans solution. Cependant l'on vit et l'on acclame ; on aime un pouvoir fort, étant entendu qu'il sera juste. Tout pouvoir a connu les revirements, les trahisons, les abandons ; tout pouvoir oublie cela même ; et l'assujetti a bien d'autres choses à quoi penser ; il a ses travaux, ses fêtes, ses amours. Au total, il n'est ni agréable ni sain de haïr. La révolte même veut un chef aimé, par quoi l'ancien ordre revient aussitôt, ce que l'homme moyen sait très bien prévoir. Par ces causes, les pouvoirs établis peuvent durer longtemps. Toutefois il reste de la fragilité dans les pouvoirs ; on dirait quelquefois que l'esclave le sait mieux que le maître. Mais ces choses ne sont pas à dire.

Jean-Jacques est le premier et peut-être le seul qui ait gratté le pouvoir jusqu'à l'os. Voltaire n'est rien à côté ; ce n'était qu'un sujet mécontent qui cherchait un bon roi. C'est que Voltaire, de même que les autres enfants terribles de l'époque critique, n'avait point creusé jusqu'à la morale ; il pensait que l'honnêteté n'était qu'une conformité de sentiment à l'égard d'une société passable ; affaire de civilisation en somme, d'où l'idée d'un bon roi, et d'un arrangement. Jean-Jacques, longtemps ignoré et toujours vagabond, a trouvé le temps de réfléchir à fond et dans la solitude ; et ayant fait l'expérience que l'on est souvent forcé et sans façons, il connut aussi que l'on n'est obligé moralement qu'à l'égard de soi. Il est évident que celui qui n'est honnête que par force n'est pas honnête du tout ; mais, si l'on prend le temps de réfléchir là-dessus, le mélange que je disais se trouve défait ; la liberté est du côté du bien, et inséparable de toute vertu, et la force alors est nue. Tout est rassemblé en ce court chapitre du Contrat social, qui a pour titre le droit du plus fort. Il y est prouvé qu'il n'y a point de droit du plus fort, et que l'on n'est point moralement obligé à l'égard de la puissance, mais forcé. Le pistolet du voleur me force ; il ne m'oblige point. Chacun comprend ; maintenant appliquez cela aux rois. Une bonne moitié de ceux qui ont compris trouvent tout aussitôt que la pensée est une charge importune. Seulement comment faire pour empêcher que ce qui ne devait point être dit ait été dit ? Il nous faut vivre désormais dans cet état violent. La Ligue des Droits de l'Homme s'efforce de ne pas exister ; elle ne peut.

La solution est dans le Contrat social, qui nomme souverain le peuple assemblé, et qui nomme tout le reste, que ce soit roi, consul, colonel, juge ou député, magistrat seulement, entendez serviteur du peuple. On ne vivra pas selon cette formule, et Jean-Jacques lui-même l'a dit, sans une fédération de petites républiques ; mais, en attendant, l'idée nous tient. Le suffrage est le court moment du souverain. Après quoi les pouvoirs, revenant sous le nom de magistratures, réalisent politique, conquêtes, colonisation, guerres et traités contre le souverain au nom du souverain, faisant jouer cette idée redoutable que chacun n'obéit qu'à tous, et que le chef commande au nom de tous. Comment savoir, lorsque l'événement presse, et quand la seule prétention d'examiner est si sévèrement punie ? La guerre, ou seulement la menace de guerre, remet les peuples en esclavage au nom de la liberté même. Il reste pourtant que ces terribles chefs sont finalement jugés par les troupes, et détrônés sans cérémonie. Il n'y a pas un ambitieux qui ne maudisse Jean-Jacques trois fois par jour.

Alain, Propos sur des philosophes
Deuxième partie : L'action

Justice

XLV

Aucune société ne veut que les contrats soient nuls

16 juillet 1932

[Retour à la table des matières](#)

Aucune société ne veut que les contrats soient nuls et sans effet selon le bon plaisir d'un des contractants. Si l'on institue le chèque, on ne peut admettre comme chose naturelle et permise le chèque sans provision. On ne peut mettre en loi que le crime ne sera pas puni. On ne peut mettre en loi que le vol soit un moyen de s'enrichir. Et pourquoi ? C'est que le vol suppose le travail ; c'est que le vol est par sa nature une exception. C'est que le chèque non payé est une exception. C'est que le contrat rompu par le bon plaisir est une exception. C'est que le crime est une exception. Tous ces actes, qui profitent d'une convention générale en y manquant une fois, sont l'effet d'une volonté particulière, disons même solitaire et secrète, qui ne peut faire contrat avec tous, ni publier ses intentions. Platon disait déjà que des brigands ne peuvent former une bande véritable, ce qui est une sorte de société, qu'à la condition d'être justes entre eux. Et il est évident que leur règle ne peut être que chacun trahira ses alliés à la première occasion. Par cette seule pensée, si

nous la supposons en tous, il n'y a plus de bande, et chacun des brigands agit seul et à ses risques. Donc, au rebours, s'il y a société, et autant qu'il y a société, chacun des participants veut quelque règle égale pour tous, qui est une loi, et cette loi est voulue par tous. Voulue, cela veut dire qu'ils y manqueront peut-être, mais sans la nier. On trouvera ces remarques dans Rousseau. Platon a jeté l'idée au vent, parmi tant d'autres ; c'est sa manière. Rousseau l'a mise en forme, et le Contrat social a remué et remue encore toute la terre. Les inventeurs d'idées sont rares ; on peut les compter sur ses doigts.

Cet exemple est propre à faire voir la difficulté de penser. Car ces remarques que j'ai rappelées vont de soi ; mais pour rassembler et former l'idée qui y est cachée, il faut une forte tête et une vie inoccupée. Ceux qui gagnent de l'argent n'ont point le temps de penser ; ceux qui débitent des pensées en leçons n'ont point le temps de penser. Et encore Rousseau n'a pu écrire que l'introduction de son œuvre politique. C'est là qu'il nous jette au visage que la volonté générale ne se trompe jamais, et que toute loi est juste. Et cela fait crier tous les docteurs. C'est qu'ils ne forment pas l'idée, semblables à quelqu'un qui dirait contre le géomètre qu'il n'y a pas de lignes droites ; mais comment savoir qu'il n'y en a pas, sinon par l'idée ? De même comment savoir qu'une loi n'est pas juste, sinon par l'idée ? Mais disons plutôt qu'une loi qui n'est pas juste n'est pas une loi, c'est-à-dire qu'elle n'est pas voulue par tous comme applicable à tous.

On me demande alors de citer une loi qui soit vraiment une loi. On ne peut citer une idée comme on cite un fait. Je trouve déjà bien beau que Rousseau ait donné la formule d'une loi qui se nie ouvertement elle-même, et qui n'est point loi du tout : « Il y a un contrat entre nous deux ; tu es obligé à mon égard à ceci et à cela, mais moi je ne suis pas obligé à ton égard. » Tout contrat entre deux est égal pour les deux ; c'est en cela qu'il est contrat. On dit là-dessus qu'il n'y a pas un seul contrat au monde ; il se peut ; l'égalité de deux choses échangées est difficile à mesurer ; toujours est-il que l'arbitre sait très bien ce qu'il s'agit de mesurer et pourquoi ; c'est comme s'il avait dans la pensée le modèle de tout contrat, estimant par là en quoi tel contrat est un contrat, en quoi non. C'est ainsi que l'idée d'une société a pu être tirée hors de nos essais informes, et désormais servir de modèle, au grand effroi des puissants. Toute l'idéologie socialiste est sortie de là. Car, supposons un salaire misérable ; il est assez connu que l'ouvrier peut bien l'accepter. Mais quand il signerait ce prétendu contrat devant un notaire, ce n'est toujours pas un contrat. Ici entre en scène le juste, personnage abstrait, sans aucune existence réelle. La force en rit. Et certes la force peut beaucoup ; mais elle ne peut pourtant pas faire que ce qui est injuste soit juste. Et ce qui prouve bien que ce point est sensible et même douloureux en tout homme, c'est que les sophistes de force ne cessent de vouloir prouver que la force est juste et mérite respect. Un juge de force aurait pendu Rousseau, si ce juge avait su son métier. Mais on n'a point le choix de savoir une chose et non une autre ; et plaider pour la force, c'est toujours plaider contre la force.

XLVI

Le rapport du maître à l'esclave est le nœud

1er avril 1928

[Retour à la table des matières](#)

Le rapport du maître à l'esclave est le nœud et le ressort de toute l'histoire. Hegel, merveilleusement pénétrant ici, s'est plu à faire jouer les mouvements d'attraction et de répulsion qui s'exercent entre ces deux espèces d'hommes ; car un des termes suppose l'autre et l'appelle, mais aussi l'éloigne de soi le plus qu'il peut, comme on comprend si l'on compare le bois de Boulogne au bois de Vincennes, ou les Champs-Élysées à Belleville. Alors se montre la dialectique la plus brillante, puisque l'esclave devient, par le travail, le maître du maître, tandis qu'au rebours le maître devient l'esclave de l'esclave. L'histoire nous fait voir sans fin le maître déposé et l'esclave couronné ; sans fin, car aucune couronne ne tient sur aucune tête. Le soldat juge le général, et le général ne juge point le soldat. Tout est mirage dans la pensée du maître, tout est vérité nue et sévère dans la pensée de l'esclave. Ainsi s'achève, par le vide en cette tête couronnée, le mouvement de bascule qui substitue le gouverné au gouvernant. Le moindre valet connaît mieux son maître que le maître ne connaît le valet. Cette différence se remarque aussi dans la connaissance qu'ils ont des choses, car l'oisiveté rend sot. Il n'est point de garde-chasse qui ne connaisse mieux que son seigneur les passages et les pistes. Et la servitude forme un caractère, par cette règle qu'il faut toujours travailler pour d'autres et donner plus qu'on ne reçoit.

La frivolité de l'élite effraye ; ils n'osent pas seulement former une sérieuse pensée ; mais ils regardent toujours où cela les mène ; c'est une danse des œufs ; et cela défait jusqu'à leur style. Ils ne savent plus se parler virilement à eux-mêmes. Ils n'osent pas. Ainsi le grand ressort s'use encore plus vite que les autres. Que l'on me montre une pensée de l'élite qui n'enferme pas une précaution contre cette pensée même. Et au contraire celui qui n'a rien n'a pas peur de penser ; il n'a pas, en ses réflexions, ce visage, comme a dit un auteur, du marchand qui perd.

Cette région des villes où l'on dîne en plastron blanc ne produit point de pensées. Ce que nous appelons la catastrophe de Pierre Hamp, et certes le mot n'est pas trop fort, vient de ce qu'il a passé sans précaution cette frontière. Et je vois que le même malheur, moins marqué parce qu'ils ont moins de force, arrive présentement à d'autres. Malheur de vivre en riche ; malheur plus grand d'être riche. L'art de persuader manque justement à ceux qui en ont besoin. Ils vont comme des aveugles ; et c'est par la pensée que le pouvoir périt. Savoir est le fait du pauvre.

Cet ordre renversé donc, qui porte en haut les têtes vides, je ne vois point du tout qu'il soit urgent de le redresser ; il suffit de le connaître. J'ai compté un bon nombre de têtes pensantes qui n'ont pas envié la mangeoire d'or. Et si l'élite véritable veut bien rester, si je peux dire, assise par terre, en cette situation d'où l'on ne peut point être déposé, j'aperçois une sorte d'équilibre qui peut durer longtemps, par ce jugement sans la moindre envie. Car, que les gouvernements soient faibles, c'est un mal que l'homme libre ne sent point du tout ; et le symbolique chapeau sur un bâton n'est point un si mauvais roi. On observe quelquefois une sorte de peur très comique dans le citoyen, quand il s'aperçoit qu'il n'est plus assez gouverné. Je ne crois pas que ce sentiment soit commun parmi ceux qui ont fait la guerre, je parle des esclaves. Qu'ils forment seulement les jeunes d'après cette coûteuse expérience, et tout ira passablement, sous le règne de Sa Majesté Chapeau Premier.

XLVII

Le prudent Aristote remarquait que les Cités

26 avril 1924

[Retour à la table des matières](#)

Le prudent Aristote remarquait que les cités sont fondées plutôt sur l'amitié que sur la justice. Ainsi, observant d'abord les liens de nature, il aimait mieux rechercher quel genre de justice convenait à chaque genre d'amitié, que de faire descendre du ciel des idées, en quelque sorte, une justice sans différences. Car, dit-il, il serait insensé de croire qu'il n'y a point de justice entre le père et le fils, et insensé aussi de croire que la justice entre eux soit la même qu'entre deux frères, ou entre deux marchands. L'amitié naturelle de la mère au fils est autre encore, et, par conséquent, autre la justice. Ou bien il faudrait dire qu'entre n'importe qui et n'importe qui les mêmes choses sont permises et les mêmes choses défendues, ce qui n'est point raisonnable. Je dois plus et autrement à mon ami qu'au premier venu. Le fils doit plus à sa mère et autrement ; autrement encore à son père. Beaucoup moins doit l'esclave au maître et le maître à l'esclave, nous dirions au prisonnier de guerre, parce qu'il n'y a guère ici d'amitié, si même il en reste encore.

La justice paternelle définit la justice royale ; la fraternelle définit la démocratique. La justice du tyran, si l'on peut ainsi parler, ressemble à la justice du maître à l'égard de l'esclave. Mais considérons de plus près l'amitié entre époux. Quelle est la constitution et quelle est la justice politique qui y ressemble ? C'est, dit-il, l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement le plus parfait et le plus rare, où le meilleur gouverne, entendez le meilleur de chacun, et pour les actions auxquelles chacun est le plus propre. Cela ne se trouve guère dans les sociétés humaines, sinon peut-être sur un bateau, où le meilleur pilote règle naturellement la navigation, et le meilleur pêcheur règle la pêche, comme aussi la meilleure vue est celle qui annonce la terre. Mais, dans le couple humain, on voit bien vite quelles sont les œuvres de chacun, et que ce

ne sont point les mêmes, comme d'allaiter ou d'enfoncer un pieu. D'où l'on peut dire que, dans cette société, chacun sert l'autre, et chacun gouverne l'autre, selon les actions. Ils sont donc en même temps égaux et différents ; égaux parce qu'ils sont différents. J'imite plutôt que je ne traduis, afin de continuer ce mouvement de pensée et de l'approcher de nos problèmes, sans trop perdre de cette force rustique.

Nos cités sont grandes, et ne ressemblent guère à des familles ; l'amitié qui les tient assemblées ressemble donc plutôt à l'amitié fraternelle, et encore affaiblie ; c'est pourquoi nous y réglons la justice d'après l'égalité, et nous n'avons point tort. Mais revenir alors sans prudence vers le couple, si bien fondé en nature, et lui vouloir passer comme un collier cette justice inférieure, qui convient aux marchés et aux murs mitoyens, n'est-ce pas tout confondre ? Certes l'on peut soutenir le couple par cette justice extérieure, mais comme un arbre avec une corde ou un étau ; cela empêchera qu'il se fende ; mais ce n'est pas l'étau ni la corde qui fera vivre ensemble les deux branches de la fourche. Non, mais un tissu et un entrelacement bien plus parfaits, de fibres et de vaisseaux. Pareillement la justice des marchands est bien grossière, comparée à la justice propre au couple et à lui intime, résultant de l'amitié correspondante, fondée sur les fonctions et sur les différences, aristocratique enfin, selon le mot du Philosophe. Et les remèdes du législateur ressemblent ici aux remèdes du médecin, comparés aux aliments. Qu'il soit permis ici de rappeler par quelques formules qu'il exista un Aristote, digne encore de nous instruire. Les remèdes conviennent au malade, mais c'est par l'aliment que l'on vit et que l'on se réjouit. Le droit des femmes est certes quelque chose, autant qu'il règle les sociétés politiques ; mais l'idée du droit, née des échanges, est profondément étrangère à la société conjugale ; il n'y entre que comme le médecin. Et chacun sait que l'idée de la maladie n'est pas bonne pour la santé. Nos féministes ressemblent un peu trop à Knock, qui préventivement voudrait tenir tout le village au lit, chacun avec un thermomètre dans la bouche. La santé a des réactions bien plus fines et des conseils plus efficaces. Et cet exemple montre en quoi il y aurait un Platonisme trop hardi ; c'est celui qui penserait que les idées donnent la vie ; au lieu que la vie est donnée, et que c'est alors que les idées la peuvent aider. Il y a le même rapport entre le Platonisme et le salut de l'âme qu'entre le socialisme et le salut des sociétés.

XLVIII

Il y a un dialogue de Platon qui s'appelle Gorgias

29 décembre 1909

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un dialogue de Platon qui s'appelle Gorgias, et que chacun peut lire. On y trouvera l'essentiel de ce qu'il y a dans Nietzsche, et la réplique du bon sens aussi, telle qu'on pourrait la faire maintenant, si l'on voulait réchauffer ceux que Nietzsche a gelés. Ces gens-là pensaient comme nous et parlaient mieux.

Donc en y voit un Calliclès qui se moque de la justice et qui chante une espèce d'hymne à la force. Car, dit-il, ce sont les poltrons qui ont inventé la justice, afin d'avoir la paix ; et ce sont les niais qui adorent cette peur à figure de justice. En réalité, aucune justice ne nous oblige à rien. Il n'y a que lâcheté et faiblesse qui nous obligent ; c'est pourquoi celui qui a courage et force a droit aussi par cela seul.

Que de Calliclès aujourd'hui nous chantent la même chanson ; et que l'ouvrier n'a aucun droit tant qu'il n'a pas la force ; et que le patron et ses alliés ont tous les droits tant qu'ils ont une force indiscutable ; et qu'un état social n'est ainsi ni meilleur ni pire qu'un autre, mais toujours avantageux aux plus forts, qui, pour cela, l'appellent juste, et toujours dur pour les faibles, qui, à cause de cela, l'appellent injuste. Ainsi parlait Calliclès ; je change à peine quelques mots. Quand il eut terminé ce foudroyant discours, tous firent comme vous feriez maintenant, si de semblables entretiens revenaient à la mode. Tous portèrent les yeux sur Socrate, parce que l'on soupçonnait assez qu'il se faisait une tout autre idée de la justice ; et aussi sans doute, parce qu'on l'avait vu faire « non » de la tête à certains endroits. Lui se tut un bon moment, et trouva ceci à dire : « Tu oublies une chose, mon cher, c'est que la géométrie a une grande puissance chez les Dieux et chez les hommes. » Et là-dessus je dirai, comme les joueurs d'échecs : « Bravo ! c'est le coup juste. »

Toute la question est là. Dès que l'on a éveillé sa Raison par géométrie et autres choses du même genre, on ne peut plus vivre ni penser comme si on ne l'avait pas éveillée. On doit des égards à sa raison, tout comme à son ventre. Et ce n'est pas parce que le ventre exige le pain du voisin, le mange, et dort content, que la raison doit être satisfaite. Même, chose remarquable, quand le ventre a mangé, la Raison ne s'endort point pour cela ; tout au contraire, la voilà plus lucide que jamais, pendant que les désirs dorment les uns sur les autres comme une meute fatiguée. La voilà qui s'applique à comprendre ce que c'est qu'un homme et une société d'hommes, des échanges justes ou injustes, et ainsi de suite ; et aussi ce que c'est que sagesse et paix avec soi-même, et si cela peut être autre chose qu'une certaine modération des désirs par la raison gouvernante. À la suite de quoi elle se représente volontiers des échanges convenables et des désirs équilibrés, un idéal enfin, qui n'est autre que le droit et le juste. Par où il est inévitable que la raison des riches vienne à pousser dans le même sens que le désir des pauvres. C'est là le plus grand fait humain peut-être.

Quant à ceux qui répliquent là-dessus que la raison vient de l'expérience, comme le reste, et de l'intérêt, comme le reste, ils ne font toujours pas que la raison agisse comme le ventre agit. Car l'œil n'est pas le bras, quoiqu'ils soient tous deux fils de la terre.

XLIX

L'homme juste produit la justice hors de lui

10 mai 1922

[Retour à la table des matières](#)

L'homme juste produit la justice hors de lui parce qu'il porte la justice en lui. Tout désir, toute peur et toute colère obéissent à la partie gouvernante, il ne s'élève point en lui cette ivresse de posséder ou d'acquérir qui fait l'injustice. C'est ainsi que Platon dessine le véritable juste, qui donne la loi et ne la subit point. Le fumeux Nietzsche, qui voulut élever la puissance au-dessus du bien et du mal, ne comprit pas assez, il me semble, que la plus haute puissance est juste à l'intérieur d'elle-même, et, par ce détour, en méprisant la loi extérieure, qui est de police, en même temps l'achève. Et ce mouvement se reconnaît aussi dans l'Évangile, qui s'oppose à l'ancienne loi et en même temps l'achève.

Je ne suis point dans les nuages. Platon n'est point dans les nuages. Je n'ai point rencontré d'injustice qui soit sans fureur, ni d'escompteur qui soit d'humeur gaie. Il est agréable d'avoir et de garder ; mais, d'un autre côté, il est difficile de prendre. Il y faut comme un renfort de fureur, et, ouvrir les prisons, comme dit l'Homme Divin. Chacun a pu remarquer, en des hommes élégants, le moment de payer moins ou de gagner trop, qui n'est pas beau. J'ai connu un sire bien cravaté qui excellait dans l'art de tirer une indemnité de cent francs d'une avarie de cent sous, soit à sa valise soit à sa bicyclette ; mais il ne le pouvait sans garder une laide figure, qui était sans doute un des moyens de l'opération. Là-dessus le sourire grimaçait ; il le fallait bien. S'il avait montré beau visage, tranquille, oublieux, signe de paix intérieure et de bon gouvernement, il se fût trouvé sans force pour revendiquer ; il n'aurait obtenu que son droit, et peut-être moins que son droit. À se conserver en bonne grâce on perd toujours un peu d'argent. C'est pourquoi le Rénal, dans Stendhal, fronçait les sourcils à la seule mention de l'argent ; il mobilisait le pire ; il ouvrait les prisons. Par ce côté, l'injuste est aussitôt puni. Telle est la doctrine intérieure.

L'Homme injuste produit l'injustice hors de lui, et aussitôt la reçoit. Ici se trouve l'autre punition. Si tu frappes, tu recevras des coups. J'ai admiré de près la naïveté de l'homme de guerre, qui trouve naturel de lancer l'obus, et monstrueux de le recevoir. Mais l'obus n'a point d'égards aux jugements ; il rend mécaniquement coup pour coup. Image de la violence qui répond à la violence. Le poing se meurtrit en meurtrissant. Une armée s'use en usant l'autre. Le voleur est volé, par la règle du jeu. À l'école, un garçon brutal est promptement corrigé. Un homme est toujours plus faible que deux hommes ligüés. Mais qu'est-ce que c'est que deux hommes ligüés, sinon deux hommes liés par un pacte ? Par ce détour, tout homme soumet nécessairement sa propre puissance à une sorte de justice. Les Romains étaient puissants par la conquête

parce qu'ils savaient obéir et garder le serment. Les maîtres de la guerre sont maîtres du droit aussi. Nul moyen d'échapper. Le royaliste est affamé de puissance, mais d'obéissance aussi, d'obéissance d'abord, et de fidélité d'abord. La justice est l'arme de l'injuste. Ainsi il ne gagne rien ; et il perd en ceci qu'il apprend la justice à coups de bâton, au lieu d'y venir par libre doctrine. On devrait appeler civilisation cette justice forcée, qui est comme le fourrier de l'autre. Et sans doute faut-il commencer par là, comme Jean-Christophe devient musicien sous la férule. Sans ces rudes leçons, où le voleur punit le voleur, il n'y a point apparence que ce redoutable animal eût jamais pris le temps de réfléchir. Et, sans les épines de la victoire, il ne s'aviserait pas d'aimer la paix. Toute sagesse doit plus d'une couronne votive à la Nécessité.

L

Imaginons un homme comme il s'en est trouvé

19 juin 1923

[Retour à la table des matières](#)

Imaginons un homme comme il s'en est trouvé, qui vit à Paris pour son plaisir et à qui ses intendants font passer l'argent des fermages. Ce régime de propriété n'est point juste ; on en conviendra ; et l'on cherchera quelque réforme des lois par laquelle celui qui cultive une terre de ses propres mains en serait le maître. Mais la solution échappe toujours à l'esprit contemplatif, parce qu'il ne fait rien. Cependant l'oisif se trouve bientôt exproprié. L'intendant prélève sur tout, par son active présence, et par ce jugement qui s'exerce tout près de la chose. Mais le laboureur, plus près encore, étend encore plus sûrement son droit. La sobriété et l'épargne tiennent à lui comme sa pauvre veste ; il a les vertus de son état ; cette même main ne sait dissiper, qui sait produire, et le plaisir est attelé avec le travail ; tous deux tirent ensemble. D'où cette passion d'acheter la terre ; d'où ces projets nourris par de constantes perceptions. La terre lui vient par petits lots ; et nécessairement cette terre conquise est bien mieux cultivée que celle qu'il tient à ferme. Ainsi, par mille causes, l'immense propriété de l'oisif perd valeur, à mesure que la force de travail s'en retire. Il faudrait être sur place et savoir tout ; mais cela ne s'improvise point. L'oisif vendra son bien au paysan. Justice. Et la terre produira davantage, dont tous profiteront, ce qui est encore une sorte de justice. Cependant le paysan n'a point du tout pensé à la justice.

Cette révolution de taupes s'est faite pendant la guerre d'un mouvement accéléré ; elle se faisait déjà vingt ans avant la guerre, et j'en ai vu en ce temps-là d'étonnants exemples. Elle s'est faite toujours et se fera toujours, dès que le paysan sera protégé contre violence et pillage. C'est la volonté réelle qui l'emporte ici ; non pas la volonté juste ; car si le métayer fait passer un peu trop d'engrais sur ses terres à lui et rentre premièrement son propre foin, cela ne fait pas que la justice se réalise moins vite ; tout au contraire. Mais il semble que le travail même, et les vertus individuelles qui y sont attachées,

saisisse exactement ce qui lui est dû. La justice serait donc l'effet non point d'une idée juste, mais plutôt de vertus moins abstraites et plus rustiques. Ce qui gagne la partie, c'est le courage, c'est la vigilance, c'est la frugalité, enfin toutes les formes du vouloir toujours surmontant le paresseux désir. La vertu prend ici tout son sens ; elle est d'abord efficace, et juste par surcroît.

Des exemples comme ceux-là, joints à d'autres raisons, me feraient comprendre ce que Platon a voulu nous dire, répétant que nul n'est méchant volontairement. Car je vois bien clairement que les vertus individuelles sont toutes des effets de volonté, et que le courage est au fond de toutes ; au lieu que la lâcheté et la paresse sont au fond de tous les vices. Car il n'est pas besoin de vouloir pour fuir, pour céder, pour dormir trop ou pour rester trop longtemps à table ; ces choses vont de soi. Il faut vouloir pour se tenir debout ; mais pour tomber ce n'est pas nécessaire ; la pesanteur suffit. Ainsi, au regard de l'individu, il ne s'agit pas principalement de vouloir bien, mais plutôt de vouloir énergiquement, ce qui est tout le bien. Et Platon allait jusqu'à dire que par ces vertus qui sont vouloir, ou ferme gouvernement de soi, la justice sera. Ici les objections pleuvent. Est-ce qu'un brigand n'est pas injuste par volonté ? Non, dit l'autre, mais bien par colère et paresse. Ce débat n'est point vain ; et par ce chemin on approche de quelque vérité importante, on le sent bien. Mais voilà un cas remarquable où la volonté suivie, et non certes toujours dirigée selon la justice abstraite, non sans ruse, non pas même sans une sorte d'oubli des autres et de ce qui leur est dû strictement, arrive pourtant à un état plus juste, et par de tout autres voies que celles de la bonne intention.

LI

Poursuivant mes études de la politique moutonnaire

12 mai 1923

[Retour à la table des matières](#)

Poursuivant mes études de la politique moutonnaire, où je suis entré en suivant Platon, je venais à comprendre que les moutons ont un grand pouvoir sur le berger, et presque sans limite. Car si les moutons maigrissent, ou si seulement leur laine frise mal, voilà que le berger est malheureux, et sans aucune hypocrisie. Que sera-ce si les moutons se mettent à mourir ? Aussitôt le berger de chercher les causes, d'enquêter sur l'herbe, sur l'eau et sur le chien. On dit que le berger aime son chien, qui est comme son ministre de la police ; mais il aime encore bien mieux ses moutons. Et s'il est prouvé qu'un chien, par trop mordre, ou par trop aboyer, enfin par une humeur de gronder toujours, enlève à ses administrés appétit de manger, d'aimer et de vivre, le berger noiera son chien. C'est une manière de dire que les opinions du troupeau font loi aux yeux du berger ; même les plus folles ; et le berger ne s'arrêtera point à dire que les moutons sont bien stupides, mais il s'appliquera aussitôt à les contenter, remarquant le vent qu'ils aiment, comment ils

s'arrangent du soleil, quels bruits ils redoutent, et quelle odeur les jette en panique.

C'est pourquoi le berger ne serait nullement hypocrite s'il parlait en ces termes à ses moutons. « Messieurs les moutons, qui êtes mes amis, mes sujets, et mes maîtres, ne croyez pas que je puisse avoir sur l'herbe ou sur le vent d'autres opinions que les vôtres ; et si l'on dit que je vous gouverne, entendez-le de cette manière, que j'attache plus de prix à vos opinions que vous-mêmes ne faites, et qu'ainsi je les garde dans ma mémoire, afin de vous détourner de les méconnaître, soit par quelque entraînement, soit par l'heureuse frivolité qui est votre lot. Vous n'avez qu'à signifier, dans chaque cas, ce qui vous plaît et ce qui vous déplaît, et ensuite n'y plus penser. Je suis votre mémoire et je suis votre prévoyance, qu'on dit plus noblement providence. Et si je vous détourne de quelque action qui pourrait vous séduire, comme de brouter l'herbe mouillée ou de dormir au soleil, c'est que je suis assuré que vous la regretteriez. Vos volontés règnent sur la mienne ; mais c'est trop peu dire, je n'ai de volonté que la vôtre, et enfin je suis vous. »

Ce discours est vrai et vérifié. Ainsi qui voudrait instituer le suffrage universel chez les moutons, par quoi le berger pût être contrôlé et redressé continuellement, s'entendrait répondre que ce contrôle et redressement va de soi, et définit le constant rapport entre le troupeau et le berger. Imaginez maintenant que les moutons s'avisent de vouloir mourir de vieillesse. Ne seraient-ce pas alors les plus ingrats et les plus noirs moutons ? Une revendication aussi insolite serait-elle seulement examinée ? Trouverait-on dans le droit moutonnier un seul précédent ou quelque principe se rapportant à une thèse si neuve ? Je gage que le chien, ministre de la police, dirait au berger : « Ces moutons ne disent point ce qu'ils veulent dire ; et cette folle idée signifie qu'ils ne sont pas contents de l'herbe ou de l'étable. C'est par là qu'il faut chercher. »

LII

L'aristocratie est le gouvernement des meilleurs

Avril 1932

[Retour à la table des matières](#)

L'aristocratie est le gouvernement des meilleurs. Ce genre de commandement n'est point une chose rare ; c'est une chose au contraire très commune, et qui fait vivre toutes les sociétés sans exception. À l'entrée de la passe le pilote prend le commandement ; cela ne fait point difficulté. Dans le bateau de sauvetage, le bon rameur tient la rame, le plus habile navigateur est au gouvernail, la meilleure vue observe les choses. La femme dirige la lessive, et l'homme ne s'en mêle pas parce qu'il n'y entend rien.

La Timocratie est le gouvernement des nobles ; nobles ou notables, c'est le même mot, qui veut dire connu. La science et la compétence n'éclatent pas

toujours ; on choisit l'homme connu. L'homme connu c'est souvent l'homme vieux ; l'homme vieux peut avoir été fort capable, et ne l'être plus ; mais il est orné d'une longue approbation. Et fort souvent on tient compte de ceci, qu'un homme à ses vingt ans était le meilleur de ceux de son âge. Il faut dire aussi que le sérieux, les bonnes mœurs, l'exactitude dans les choses faciles, donnent une réputation qui n'est ni toute fausse ni toute vraie. On comprend que la timocratie remplace en bien des cas l'aristocratie, et ne la vaut point. Il y a des occasions où l'on écoute avec respect un ingénieur blanchi et décoré, pour obéir au fin contremaître quand l'ingénieur est parti ; il arrive aussi que l'ingénieur reste. Et les galons l'emporteront toujours sur le savoir, dès que le savoir est difficile à reconnaître.

La parenté vaut honneur, quand ce ne serait que par le nom. La recommandation ou protection d'un homme honoré vaut honneur ; la gloire, comme on voit assez, passe même aux gendres. Ici paraît l'oligarchie, qui est le pouvoir d'un petit nombre de familles ; et l'oligarchie est au fond la même chose que la ploutocratie, ou gouvernement des riches ; car on achète des gendres et on les pousse. L'argent n'est que la forme visible de l'honneur transmis. Si l'on regarde de près une carrière de gendre, on comprend comment l'argent soutient le nom, et donne des ailes au talent. L'ingénieur épouse la fille de l'actionnaire et prend une avance immense sur ses égaux. Sans compter que, plus directement, l'homme riche s'entoure d'hommes de talent qui le grandissent et qu'il pousse. Le tissu ploutocratique est très serré, très compliqué, très caché. Il est faux de dire qu'un imbécile chargé d'argent arrive jamais à un pouvoir quelconque. Ce qui est vrai c'est que l'argent orne le talent, l'assure, et l'élève sur le pavois. La ploutocratie travaille et organise ; en ce sens elle réveille la bureaucratie, qui est timocratie ; mais en un autre sens elle la corrompt. Lisez sur ce sujet les procès-verbaux de la Commission d'Enquête, qui font comprendre quelque chose par l'analyse des décombres ploutocratiques ; quelque chose, non pas tout, car une entreprise prospère est toute cachée et impénétrable.

Il reste à décrire la tyrannie, qui est le gouvernement du pire. La tyrannie, comme dit Platon, est le pouvoir exercé dans la ruche par le Grand Frelon, animal brillant, bruyant, gourmand et paresseux, qui rassemble autour de lui la masse des frelons vulgaires et s'en fait une garde. Et quelquefois la tyrannie occupe toute l'apparence d'une société ; mais soyez assurés qu'elle ne détruit jamais ni la ploutocratie, ni la timocratie, ni même l'aristocratie ; mais plutôt elle les exploite par violence et peur. Ce qui importe, c'est de remarquer qu'en toute société il y a toujours une part de tyrannie diffuse qui vit d'intrigue et de menace, et qui trouve en beaucoup d'hommes une partie qui lui pardonne beaucoup ; car tout homme s'ennuie quelquefois de raison.

La démocratie, par rapport à tout cela, n'est sans doute que résistance à tyrannie, à ploutocratie, à timocratie, en vue de sauver l'aristocratie, qui est le bien de tous. Et il n'y a pas plus de démocratie pure qu'il n'y a d'aristocratie pure, ni de timocratie pure, ni de ploutocratie pure, ni de tyrannie pure. La démocratie voudrait, par un jugement public, s'opposer à une corruption des pouvoirs qui ne cesse jamais d'agir, et qui nous ferait marcher tête en bas, armée, police, industrie, commerce, banque et tout, si les gouvernés croyaient ce que disent les frelons, les riches, et les messieurs décorés.

LIII

L'union fait la force. Oui, mais la force de qui ?

10 décembre 1925

[Retour à la table des matières](#)

L'union fait la force. Oui, mais la force de qui ? Le Léviathan populaire emportera tout, si une seule et même idée habite toutes les têtes. Et ensuite ? J'aperçois les fruits éternels de l'union ; un pouvoir fort ; des dogmes ; les dissidents poursuivis, excommuniés, exilés, tués. L'union est un être puissant, qui se veut lui-même, qui ne veut rien d'autre. Le raisonnement militaire montre ici toute sa force. « Je ne puis rien faire de subordonnés qui toujours critiquent ; je veux qu'on m'approuve ; je veux qu'on m'aime. » Et c'est quelque chose de faire à dix mille un seul être ; cela écrase tout. L'imagination s'enivre de cet accord, sensible même dans le bruit des pas. Chacun attend de merveilleux effets. Or les soldats de Bonaparte virent le sacre et tout l'ancien ordre revenu ; ils ne virent rien d'autre. L'union s'affirme et se célèbre elle-même ; elle s'étend ; elle conquiert. On attend vainement quelque autre pensée.

Il n'y a de pensée que dans un homme libre ; dans un homme qui n'a rien promis, qui se retire, qui se fait solitaire, qui ne s'occupe point de plaire ni de déplaire. L'exécutant n'est point libre ; le chef n'est point libre. Cette folle entreprise de l'union les occupe tous deux. Laisser ce qui divise, choisir ce qui rassemble, ce n'est point penser. Ou plutôt c'est penser à s'unir et à rester unis ; c'est ne rien penser d'autre. La loi de la puissance est une loi de fer. Toute délibération de puissance est sur la puissance, non sur ce qu'on en fera. Ce qu'on en fera ? Cela est ajourné, parce que cela diviserait. La puissance, sur le seul pressentiment d'une pensée, frémit toute et se sent défaite. Les pensées des autres, quelles qu'elles soient, voilà les ennemis du chef, mais ses propres pensées ne lui sont pas moins ennemies. Dès qu'il pense, il se divise ; il se fait juge de lui-même. Penser, même tout seul, c'est donner audience, et c'est même donner force, aux pensées de n'importe qui. Lèse-majesté. Toute vie politique va à devenir une vie militaire, si on la laisse aller.

Petit parti ou grand parti, petit journal ou grand journal, ligue ou nation, église ou association, tous ces êtres collectifs perdent l'esprit pour chercher l'union. Un corps fait d'une multitude d'hommes n'a jamais qu'une toute petite tête, assez occupée d'être la tête. Un orateur quelquefois s'offre aux contradicteurs ; mais c'est qu'alors il croit qu'il triomphera. L'idée qu'il pourrait être battu, et, encore mieux, content d'être battu, ne lui viendra jamais.

Socrate allait et venait, écoutait, interrogeait, cherchant toujours la pensée de l'autre ; ne cherchant point à l'affaiblir, mais au contraire à lui donner toute la force possible. Dont l'autre souvent s'irritait ; car notre pensée, mise au

clair, n'est pas toujours ce que nous voudrions ; il s'en faut bien. C'est pourtant ainsi qu'on s'instruit ; il n'y a point d'autre moyen. Ceux qui auront la curiosité de lire Platon, ce qui est suivre Socrate en ses tours et détours, seront étonnés d'abord de ces grands chemins qui ne mènent à rien. Mais aussi il n'est pas dit qu'un esprit libre sera assuré de beaucoup de choses ; encore moins qu'il s'accordera aisément avec beaucoup d'hommes. Un joueur de ballon en un sens ne gagne rien non plus, mais, quand il perdrait la partie, il a gagné de bonnes jambes et de bons bras. Ainsi Socrate gagnait de se sentir fort contre les discours de belle apparence. En ce petit pays de Grèce, en ce temps heureux, on vit paraître un commencement de liberté. Nous vivons encore sur cette monnaie précieuse. En cette pâte d'hommes, épaisse, dogmatique, il reste heureusement un peu de ce levain. Ainsi la formation impériale, qui toujours renaît en toute nation comme en tout parti, et fût-ce entre deux hommes, ne réussit jamais tout à fait. Il reste une petite lueur d'incrédulité. 0 vigiles de la flamme, n'allez pas vous endormir.

LIV

La libre pensée est invincible

20 juillet 1928

[Retour à la table des matières](#)

La libre pensée est invincible ; l'exemple de Socrate le prouve assez. On n'a pu que le tuer. Que voulez-vous faire d'un homme qui annonce premièrement qu'il ne sait rien, et qu'il sait qu'il ne sait rien ? Que faire d'un homme qui se trouve autant qu'il peut où l'on enseigne, et qui interroge, et qui passe les réponses au crible, sans jamais être satisfait ? Vous lui direz qu'il a l'esprit lent ; il répondra qu'il ne le sait que trop. Vous lui direz qu'il voit des difficultés où personne n'en voit : « C'est tant mieux, dira-t-il, pour ceux qui comprennent si vite. Mais est-ce une raison pour que moi je me rende avant d'avoir compris ? »

Là-dessus quelque grand sophiste, ce qui veut dire orateur, juriste, savant, lui fera remontrance. « Qui donc es-tu, dira-t-il, pour te mêler à des discussions sur le droit, la justice, le bonheur, auxquelles tu te montres si peu préparé ? Ainsi un chétif esprit comme le tien ose se mettre en balance avec des doctrines formées par des siècles d'hommes éminents ? Tu veux juger de Dieu, de ce qu'il permet et défend, des mystères, des sacrifices, de la vertu, et choses semblables, quand tu te reconnais toi-même pour un homme tout à fait ignorant ! Et tu prétends disputer contre des maîtres très illustres, comme si ton petit jugement devait régler l'ordre des cités et la conduite des citoyens. A l'école ! Socrate, à l'école ! » Ce discours a été fait bien des fois depuis ; et souvent le simple citoyen rentre dans sa coquille, et laisse dire qu'il approuve. Mais il pourrait bien, à la manière de Socrate, répondre à peu près ceci : « Rien ne m'oblige à penser promptement et brillamment. Mon esprit est sans

doute lent et engourdi. Néanmoins, tel qu'il est, j'ai charge de lui et de lui seulement. je sens bien que c'est la chose en moi qui me fait homme. Je ne dois point trahir mon esprit ; je dois même l'honorer. Mais je l'honorerais très mal, et même je le trahirais, il me semble, si je disais que je comprends ce que je ne comprends pas, et que j'admets ce qui me semble faux ou incertain. Mon devoir envers mon propre esprit, c'est de voir clair dans mes jugements, et, si je n'y vois point clair, de douter. Il n'y a point de honte à douter si l'on ne peut mieux ; et vous-mêmes, vous êtes bien loin de savoir tout. Mais il y aurait honte, au contraire, si vous ou moi nous donnions comme certaine une doctrine qui nous paraît seulement avantageuse, ou seulement vraisemblable. Cela, c'est tromper les autres, et quelquefois se tromper soi-même, ce qui est peut-être encore pire. Je ne dirai donc jamais que je suis de votre avis, quand cela n'est point, ni que vous m'avez convaincu, quand cela n'est point. Au contraire je ferai grande attention à dire à vous et à tous que je doute, si je doute, et qu'un argument ne me semble point bon, s'il ne me semble point bon. Si ignorant que je sois, ou plutôt parce que je suis ignorant, il faut que je m'attache à ce devoir de ne rien reconnaître pour vrai que ce qui m'apparaîtra évidemment être tel. J'ai lu que Descartes s'était donné cette règle ; et j'ose dire qu'elle est encore meilleure pour moi que pour lui. Car combien de fois ai-je jugé sans savoir ? Combien de fois n'ai-je pas dit comme les autres entraîné par l'autorité, par l'intérêt, par l'amitié ? Mais j'ai reconnu que cela n'est point digne d'un homme. Et parlons franchement, si je considérais comme prouvées les doctrines que vous soutenez, alors qu'à peine j'y vois clair, et cela pour recevoir vos éloges, ou une bonne place, n'est-ce pas alors que je ressemblerais à un chien qui fait le beau pour avoir du sucre ? Eh bien donc, puisque nous sommes d'accord là-dessus, je choisis d'être un homme, et j'attends vos preuves. »

LV

*Je renouais connaissance ces jours-ci
avec le bon Stuart Mill
23 octobre 1913*

[Retour à la table des matières](#)

Je renouais connaissance ces jours-ci avec le bon Stuart Mill, et, dans ses Mémoires, je suivais les travaux politiques de ceux qu'on appelait en Angleterre, entre 1830 et 1860, les radicaux philosophes. C'était l'école de Jérémie Bentham ; homme prodigieusement sec, qui chiffrait les plaisirs et les peines suivant le principe de l'Utilité. Parmi d'immenses travaux de politique et de législation, il était surtout fier d'avoir inventé la prison la plus utile ; c'était celle où la moindre peine du coupable produisait le plus grand plaisir des honnêtes gens, par la moindre peine des gardiens. Il définissait le crime : « plaisir d'un seul, peine de beaucoup ». Ces définitions font apparaître ce genre d'hommes, dont les travers et les vertus correspondent assez bien à ce

que nos Académiciens veulent appeler l'Esprit Primaire. Stuart Mill, et surtout son père, ont réalisé cet esprit-là. Ce sont les héros de la médiocrité intellectuelle.

Stuart Mill lisait tout et comprenait tout. Il fut touché souvent par les idées mystiques ; il y voyait de la profondeur et de la beauté ; quelquefois même, et sans fausse modestie, tout ingénument, il constatait que lui-même n'était pas capable d'en produire de pareilles. Ou bien il mesurait de l'œil la formidable idée historique d'après laquelle les opinions prises comme vraies à une certaine époque représentent seulement le régime des nations les plus fortes pour un certain état du commerce, de l'industrie et des armements ; ce qui ferait dire que la démocratie intégrale, par exemple, n'est pas plus vraie en soi que la monarchie, mais vraie à un moment, par la force de la Nation qui la réalise. De telles idées ont une grandeur dans l'expression, et, chose remarquable, permettent à n'importe quel ambitieux de s'adapter à n'importe quel régime.

Mais il est beau de voir comment le noble Stuart Mill repousse de son esprit ces opinions bien payées, et si favorables aux passions et à l'injustice. Il s'en tient à l'Utilité ; il s'applique de tout son cœur à n'avoir pas de cœur. Il est sec, il est pédant, il est précis. Voici les résultats : il consent à se présenter aux Communes ; mais il refuse de dépenser un sou pour son élection, car il est contraire au principe de l'Utilité qu'on achète des suffrages, même indirectement. Le même homme renonçait à ses droits d'auteur pour réaliser des éditions populaires à bon marché, toujours par le même principe. Comme un adversaire lui faisait grief de certaines phrases imprimées auparavant qui n'étaient point flatteuses pour le peuple, il les avoua hautement. Il fut élu, sans avoir fait la moindre concession, promettant seulement d'être lui-même, et de songer uniquement à l'intérêt général. (Toujours l'utilité.) Il agit pour le suffrage des femmes (en 1866 !), pour les Irlandais misérables, pour les nègres, toujours pour les faibles et pour les ignorants. Pensées volontairement rétrécies, et vie admirable. Que de penseurs à prétentions, et qui nous font voir justement le contraire. Sublimes dans l'expression, et flatteurs de toutes les puissances dans le fait.

LVI

Penser vrai, n'est-ce pas la même chose que penser juste ?

15 février 1932

[Retour à la table des matières](#)

Penser vrai, n'est-ce pas la même chose que penser juste ? Non certes ; les belles métaphores ne trompent point. La justice serait donc au-dessus du vrai ? Oui, sans doute. Non pas que le juste puisse se passer d'être vrai. Mais ne peut-on pas dire que le vrai se passe aisément d'être juste ? Il y a du divertissement et même de l'égarement quelquefois dans le vrai. Le vrai est immense, et l'on y trouve des parties frivoles. Tous les jeux, les échecs comme le bridge

et les mots carrés, ont une infinité de solutions vraies que les joueurs aiment à nommer solutions justes ; c'est que les joueurs ont transporté la justice dans leurs combinaisons arbitraires ; et c'est là qu'ils usent l'esprit de justice, toujours exigeant. Les mathématiques offrent aussi des espaces imaginaires où l'esprit de justice peut se contenter, mais plutôt se perdre en des vérités qui ne coûtent rien. C'est un plaisir d'aimer le vrai. On se dit qu'on ne reniera pas le théorème, quand le tyran l'exigerait. Mais le tyran se moque bien du théorème ; il se peut aussi qu'il s'y plaise, ou aux mots carrés. Croyez-vous qu'il acceptera une solution fausse s'il la soupçonne fausse ? L'esprit a son honneur. Honneur frivole, comme celui de l'homme qui paie un pari et qui ne paie pas son tailleur.

Leibniz a dit une chose cinglante, c'est que si nos passions avaient intérêt dans la géométrie, on y verrait des erreurs obstinées et des yeux volontairement fermés. Il en donne même un exemple ; car il connut un bon géomètre, qui ne voulut jamais croire ni comprendre que les sections d'un cône et d'un cylindre par un plan fussent les mêmes courbes. C'est qu'il ne l'avait point trouvé lui-même, alors qu'il l'aurait pu ; ainsi la vérité l'humiliait ; c'est pourquoi il la niait, et ne céda jamais. En quoi l'on peut dire qu'il avait l'esprit injuste ; et cette expression, qui d'abord choque, est pourtant ce qui donne tout son sens à l'esprit juste. Ce géomètre refusait de regarder en face une vérité désagréable ; désagréable par sa propre imprudence ; avec un peu plus d'érudition, il aurait mieux connu le terrain des choses prouvées. Mais prudence n'est pas encore justice.

L'esprit juste n'est pas tellement prudent ; au contraire il se risque. Il ne s'assure point tant sur les preuves connues et enregistrées ; ce n'est toujours que peur de se tromper. Au fond c'est se changer soi-même en règle à calcul. C'est s'appuyer sur un mécanisme infallible. C'est un refus de juger. L'illustre Poincaré disait que même en mathématiques il faut choisir, ce qui est garder les yeux sur ce monde, et s'orienter déjà vers la physique, où se trouve le risque. C'est déjà savoir que l'esprit clair n'est qu'un instrument pour les choses obscures. Cette orientation, si fortement marquée par Descartes, est celle d'un esprit qui ne craint pas de vivre ; lisez le *Traité des passions*. Descartes s'était juré à lui-même d'être sage autrement que dans les nombres et figures théoriques. Il faut voir comment le philosophe explique à la princesse Élisabeth les causes d'une fièvre lente, et que le sage est médecin de soi. Seulement ce n'est plus alors l'ovale de Descartes, et choses de ce genre, où il n'y a point de risque ; c'est esprits animaux, glande pinéale, cœur, rate, poumons, explication des mouvements de l'amour et de la haine, où il y a grand risque. L'esprit essaie ici d'être juste, et refuse les raisons d'attendre, qui sont toujours de belle apparence, et ne manquent jamais. Quand l'affaire Dreyfus éclata, il y avait de belles raisons d'attendre. Fausse sagesse, celle qui attendit. Attendre que tout soit clair, développé, étalé comme la table de multiplication, c'est proprement administratif. Le vrai vrai, si je puis dire, est plus dangereux que le vrai des choses seulement possibles.

Un magistrat pourrait bien refuser de juger, disant qu'il n'a pas tous les éléments d'une preuve à la rigueur ; car il ne les a jamais. Or c'est un délit, qui se nomme déni de justice. Il faut juger. Juge ou non, dans ce monde difficile, il faut juger avant de savoir tout. La science si fière de savoir attendre, ne serait qu'un immense déni de justice. Mais heureusement il s'est trouvé

quelquefois un physicien qui s'est dit : « A quoi bon toute cette préparation et toute cette patience si je ne m'assois pas enfin au siège de l'arbitre ? L'esprit serait donc une si belle épée qu'on n'ose jamais s'en servir ? » Platon ne voulait pas que l'on passât toute sa vie dans la caverne ; mais il voulait aussi qu'on y revînt. Cette idée est encore neuve maintenant. Quelque vieux renard dira à l'homme instruit : « Ne faites donc pas de politique ; cela n'est pas digne de vous. » Dans le fait la politique est sans esprit parce que l'esprit est sans justice. L'esprit juste est donc celui qui revient parmi ses frères et qui se mesure aux ombres de ce monde-ci, s'étant juré à lui-même que l'esprit se sauvera autrement que par la fuite. Car, dit Aristote, « ce ne sont pas les plus beaux athlètes qui sont couronnés, ce sont ceux qui ont combattu ».

LVII

Pensant à Joseph de Maistre, que l'on célèbre

1er août 1921

[Retour à la table des matières](#)

Pensant à Joseph de Maistre, que l'on célèbre ces temps-ci, je faisais une revue en moi-même des hommes qui ont fait serment de croire ; et au premier rang j'apercevais Socrate, tel que Platon le représente en son Gorgias, ou bien dans sa République, faisant de la tête signe que non, à chaque fois que les disputeurs l'accablent de leurs preuves d'expérience ; et, comme dit justement Socrate, il n'est pas difficile de faire voir que la force gouverne partout et que la justice est ce qui plaît aux plus forts ; c'est le spectacle humain ; on n'entend que cela ; on ne voit que cela. Suivez ces longues discussions en leurs détours, vous verrez apparaître la justice., et soudain disparaître. On la saisit à la fin ; il vient un moment heureux où toutes les parties de la nature humaine sont rassemblées et comme pacifiées selon la loi interne de justice, à laquelle les manifestations externes de la force sont de loin subordonnées. Tout s'ordonne alors, et la vraie punition répond à la vraie récompense. Mais, pour parvenir à cette vue, il faut autant de patience au moins qu'en montre Socrate. Un lecteur pressé verra partout l'injustice revenant toujours à la suite de la puissance, et la justice autant démunie de preuves que de richesses. En quoi il n'y a point de jeu ni d'artifice, mais au contraire la plus parfaite peinture de ces tâtonnements et détours de pensée qui rebutent promptement celui qui n'a pas juré. Il faut jurer d'abord, et dire non aux arguments diaboliques avant de savoir comment on y répondra.

Autre chose encore, et qui irrite toujours un peu. Vous lisez ; vous pesez au passage les preuves socratiques ; vous les rassemblez ; vous saisissez l'idée ; vous la confiez comme un trésor au coffret de la mémoire. Mais le diable guette encore par là. Quand vous ouvrez le coffret de nouveau, vous ne trouvez plus qu'une pincée de cendres ; éléments dissous et dispersés ; chaos. Il faut tout refaire ; il faut s'aider de nouveau de l'art socratique ; de nouveau l'injustice est brillante et forte ; de nouveau la clameur diabolique assourdit le

pauvre homme ; il faut passer par ce chemin-là. Si le courage manque, tout est dit. C'est pourquoi on voit trébucher tant de penseurs vieillissants, et s'asseoir au festin de la Force, où l'on boit l'hydromel dans le crâne de l'ennemi. J'ai vu un noble penseur se lever et marcher à grands pas, allant et revenant, et disant à moi : « On devrait savoir une bonne fois. Quand on a passé le lieu difficile, on devrait le laisser derrière soi pour toujours. Et quand on a formé l'idée, on devrait la posséder. Tout sera donc toujours à recommencer ? » C'est ce que Socrate demandait en ces termes mêmes. En tout, on veut une charte ou un diplôme, et dormir dessus. Mais ce n'est point permis.

D'après ces rudes expériences, il faut comprendre ces préjugés invincibles et volontaires que l'on rencontre en tout homme un peu composé, et qui rendent si pénible le travail de prouver et de convaincre. Combat difficile, où les meilleurs coups, les plus savants, les mieux dirigés, sont justement ceux qui ébranlent le moins l'adversaire. J'ai observé comment un esprit vigoureux esquivait la preuve forte, et qu'il voit venir de loin, refusant attention à ce que vous dites, non parce qu'il le juge faible, mais parce qu'il le juge fort, et récitant en lui-même son serment de fidélité comme une prière. L'homme est beau alors. Car, si difficile que soit notre condition de pensant, songez qu'elle serait tout à fait misérable, si nous devions abandonner une idée précieuse, et bien des fois éprouvée, dès que nous n'avons rien à répondre à quelque disputeur. Dans le fait, personne ne pense ainsi. Tout homme pensant s'appuie sur une foi invincible ; c'est son réduit et donjon. D'où je tire la règle des règles, qui est de ne point penser contre l'autre, mais avec l'autre, et de prendre sa profonde et chère pensée, autant que je la devine, comme humaine et mienne. Et quand cette pensée est la justice éternelle, qu'on l'appelle Dieu ou comme on voudra, on peut s'y établir, et travailler en partant de là ; prises de ce côté-là, les murailles tomberont.

LVIII

Les choses ne font aucun progrès

3 janvier 1933

[Retour à la table des matières](#)

Les choses ne font aucun progrès ; simplement elles sont balancées, comme les marées. Et les hommes non plus ne font aucun progrès ; ils naissent nus, avec un lot de peur, de colère et de courage qui est tout leur lot. Ce serait bien agréable si nous étions avancés en sagesse de cela seul que Platon a écrit avant nous. Ce qui est difficile dans la sagesse, ce n'est pas de l'apprendre en lisant ou en écoutant. Chaque homme tombe au détour sur le grand jour du jugement, et c'est lui-même qui se juge ; il se juge par son choix, et recommence Socrate comme il peut, ou bien il recommence Alcibiade, ce qui est déraisonner, dîner en ville, et chercher la puissance ; ce fut toujours facile, et ce sera toujours facile, et toujours par les mêmes causes. Et, par les mêmes

causes aussi, le peuple sera toujours hardi à renverser et impuissant à organiser. L'ambition se coulait dans la peau de la richesse au temps de Platon comme maintenant. Vous ne me croirez pas ; mais lisez la République ou le Gorgias. Qu'est-ce qu'un homme puissant et honoré ? C'est un avocat qui sait défendre ses amis et nuire à ses ennemis. C'est, comme dit le divin penseur, un citoyen qui sait, quand il s'agit de payer, payer moins que les autres, et, quand il s'agit de recevoir, recevoir plus que les autres. Le sage ne sait rien de cela, soit qu'il n'ait pas daigné l'apprendre, soit qu'il ne l'ait pas osé ; si c'est l'un ou si c'est l'autre, lui seul le sait. Quelques-uns, déjà au temps de Platon, disaient que Dieu seul le sait ; et cette manière de dire ne change rien du tout. Le monde mécanique est un terrible juge ; car chacun se trouve avoir précisément ce qu'il a voulu et ce qu'il a aimé. Celui qui n'aime pas l'argent n'a pas d'argent ; mais citez donc un seul exemple d'un homme qui, aimant l'argent par dessus tout, n'ait pas d'argent ? Quant au pouvoir, j'ai remarqué que la moindre trace d'ambition en attire aussitôt plus qu'on n'en voulait. Il n'y a point d'autre vertu de chef que d'aimer le pouvoir ; et elle suffit. Seulement il ne faut pas tricher. Si vous aimez le pouvoir seulement pour la liberté et la justice, vous aurez un pouvoir réglé précisément là-dessus, sans une once de plus. Les destinées de Jaurès et de Clemenceau sont belles à comparer.

Maintenant, une fois de plus, je propose aux hommes qui ont compris le jeu le grand tableau des Enfers, tel que Platon l'a dessiné pour des siècles de siècles. Toujours les mêmes foules d'hommes viennent essayer leurs chances et choisir leur paquet ; et chacun choisit comme il a mérité de choisir. Une grande voix, d'abord, dit cette parole étonnante : « Dieu n'est pas cause. » Et pourrait-il être cause ? Pourquoi donnerait-il à Achille, dans le moment où Achille va revivre encore une fois, cette petite lumière de plus qui lui ferait choisir autre chose qu'une existence de violence, d'amour et de colère ? Pourquoi ? De quel droit ? Achille sera récompensé par Achille et puni par Achille. Le moindre confesseur sait cela ; le plus petit Janséniste laissera aller à l'enfer des passions celui qui ne craint que les suites, et qui se priverait de foie gras dans cette vie pourvu qu'il fût assuré d'en manger éternellement au paradis. Très raisonnablement la justice a dit : « Le foie gras à ceux qui l'aiment, et la justice à ceux qui l'aiment » ; attention, non pas la justice des autres, mais la leur. Car c'est encore une étrange manière d'aimer la justice si on l'aime sous la condition que les autres l'aimeront ; et le voleur sait très bien dire que, dans un monde de voleurs, il est sot d'être honnête. Celui-là aussi aura ce qu'il mérite ; méprisé s'il est faible, honoré s'il est fort. Et cela est aussi dans Platon. Et l'auteur même qui conduit sa phrase, s'il y laisse passer un petit mouvement de vanité, il aura la récompense d'une phrase ridicule. Car d'où viendrait l'erreur ? Et pourquoi la main qui écrit ne dessinerait-elle pas exactement le portrait de l'écrivain ? Ainsi toutes les fautes sont par elles-mêmes punies, et toutes les vertus sont par elles-mêmes récompensées ; les unes et les autres en leur monnaie propre. Ainsi la vie éternelle est maintenant ; éternelle parce qu'elle est juste. Vous dites qu'elle n'est pas juste parce que le juste n'est pas invité chez le roi. Dites donc mieux. Dites que le juste devrait, si la justice était juste, recevoir les biens de l'injuste, autrement dit, le droit d'être injuste à son tour. C'est peut-être cela que vous demandez à Dieu. Dieu a donc bien fait, comme Platon dit, de polir et fermer parfaitement ce monde, et de n'y plus jamais regarder. Comme un grand joueur ne doit point même regarder l'échiquier sur lequel d'autres jouent ; car c'est tricher par le seul regard, qui est un puissant signe. Le grand joueur n'a qu'à payer sa demi-

tasse et s'en aller. Nous ne pouvons rien pour nos semblables sinon de ne pas trop regarder leur jeu et de leur épargner des conseils qu'ils ne demandent point. C'est ainsi que l'immobile multitude des hommes apparaît sous le ciel immuable. Toujours les mêmes problèmes ; toujours l'extrême péril de faire son propre destin. Toujours un immense choix pour chacun de vies successives qui n'avanceront point. Quelle scandaleuse révélation que celle de Platon, qui nous dit à l'oreille que le tyran est le moins heureux des hommes ! Il est vrai que personne ne le croit ; et voilà pourquoi il est encore permis de lire Platon. J'exagère, cela n'est pas trop permis.

LIX

Je ne vois rien dans Platon qui ne suffise

20 novembre 1929

[Retour à la table des matières](#)

Le ne vois rien dans Platon qui ne suffise ; et son dieu qui s'est retiré, laissant le monde à des lois sans reproche, et les hommes à faire leur destin, cela démêle assez bien nos plus tragiques aventures. L'amour, fils, comme il dit, de pauvreté et de richesse, se trouve à chaque moment sur le coupant du sabre ; il faut choisir ; et l'inflexible loi accomplit notre choix, comme fait la vague au pilote.

Qui choisit d'aimer., il fait un grand et beau choix car il choisit de conduire ce qu'il aime à la plus haute perfection ; et cette idée ne laisse point à balancer, comme on voudrait croire ; il faut vouloir l'autre libre et heureux, c'est-à-dire se développant selon sa nature, sauvant sa forme, agissant et non subissant. Le nom même de Platon est resté attaché à cet amour généreux, bien vainement moqué. Ce qui est moqué, au contraire, c'est l'amour tyrannique, qui ne cesse de se nier lui-même, défaisant cette promesse de beauté dont il a garde, et observant la triste captive, en cet air irrespirable qu'il lui fait. Cette tristesse revient sur lui, par l'inflexible loi. Un des plus mystérieux parmi les romans de Balzac, c'est Honorine, nous fait voir une femme lentement assassinée par un dévouement trop peu attentif, et comme par le poids de cette forme mâle qui ne respecte point la personne. Ainsi va l'avidité bonheur qui ne considère que soi, et qui se nie à tout instant. La beauté est une énigme si on la prend comme un bien étranger et que l'on voudrait conquérir ; et le tourment de la jalousie est sans doute de remarquer qu'on la déforme en la voulant saisir selon soi, non selon elle. Heureux au contraire celui qui la voit fleurir. Le bonheur de l'autre lui revient tout. Et c'est bien cela qu'il veut. Seulement il oublie aisément ce qu'il veut ; il s'irrite, s'emporte et punit. C'est lui-même qu'il punit. Le malheur lui revient tout. Méchant, c'est méchant, qui tombe mal.

L'amour est la première ambition ; l'amour est l'ambition jeune. Les manœuvres du tyran, plus mûres, sont peut-être aussi plus claires à suivre. Car

le tyran croit se contenter d'être craint ; et, là-dessus, les sauvages maximes ne manquent pas. « Qu'ils me haïssent, soit. » Mais cet homme ne sait pas ce qu'il veut. Le tyran de Syracuse appelait Platon ; cela est beau, de régner sur Platon ; mais il faut aussi que Platon reste Platon. Bel esclave, certes ; mais, s'il est esclave, ce n'est plus Platon. Le tyran veut faire cette conquête ; conquête difficile. Platon ne me plaît à séduire que s'il est bien Platon ; selon lui, non selon moi. S'il n'est pas le plus libre, s'il n'est pas soi selon son intime loi, qui est-ce que je tiens ? Ainsi, par la contrainte, je rabaisse au niveau de la chose cet homme précieux ; je n'enchaîne qu'une ombre. Plus je le presse, plus il m'échappe. Il n'est pas d'homme peut-être que l'on ne réduise par le cachot ; mais c'est détruire ce qui faisait le prix de l'homme. Je l'ai gagné, soit ; mais si je l'ai corrompu, si j'ai faussé ses ressorts, qu'ai-je gagné ? Le fameux Frédéric voulait annexer aussi Voltaire ; mais il ne put ; par une habitude de tyran, il forçait l'homme libre ; ce qui lui semblait beau et rare, cela même il le tuait par la manière de prendre. Aussi retourna-t-il à son amer métier, régner et mépriser. Or chacun est tyran et voudrait être roi. Il n'y a que la flatterie libre qui compte ; et là-dessus tout homme est fort exigeant ; mais c'est dire qu'il n'exige rien ; telle est la loi des amitiés ; et il me semble qu'elle explique aussi les amours.

Comment l'amour se change en haine, on peut le comprendre. Car, si le tyran ne peut forcer ce grand pouvoir qui défie le sien, il le voudra humilié ; il s'efforcera de l'imaginer faible, esclave, déshonoré au-dedans. Quand de tels souhaits ont pouvoir, les effets sont terribles. Platon sera mis aux fers. Les mêmes effets se remarquent dans l'amour. Car, si l'on juge trop lourde la charge d'admirer, on peut trouver une sorte de soulagement à mépriser, et même, si le moyen s'en rencontre, à avilir. Tel est l'autre choix, qui, par la loi inflexible, nous descendra au-dessous de toute prévision. Comme le tyran va désespérément à effacer et enfin à détruire cette liberté résistante, qui lui est injure, ainsi l'amoureux va désespérément à déformer l'être libre, fier et beau qui a sur lui tant de puissance ; c'est vendre Platon. Ce genre de rage est plus commun qu'on n'ose l'avouer. Aussi les extravagances de ceux qu'on veut dire fous peuvent encore nous instruire, par une image grossie de nos passions ; grossie, mais encore reconnaissable.

Alain, Propos sur des philosophes

Deuxième partie : L'action

Dieu

LX

La politique n'a guère changé

22 avril 1933

[Retour à la table des matières](#)

La politique n'a guère changé et ne changera guère. C'est que la structure de l'homme est toujours la même ; et ce qu'en disait Platon est encore vrai aujourd'hui. Toujours une tête, et la même, et toujours apte aux mêmes combinaisons. Toujours une poitrine, et la même, lieu d'explosion, centre de colère et de courage. Quand le moteur s'emporte, la sagesse supérieure est réduite au rôle d'exécutant ; au mieux elle sauve les projets fous. C'est ainsi que le cœur usurpe, et nous l'éprouvons dix fois par jour. Convenons maintenant que le ventre porte et soutient tout cela, et qu'en un sens il gouverne tout ; car, faute de nourriture, il n'y a plus ni courage ni pensée pour personne. En sorte que la pensée, si souvent et si promptement dominée par la colère, doit aussi compter avec la peur, qui est du ventre.

L'homme étant ainsi, et pour toujours ainsi, nous n'en avons pas fini avec les difficultés, et jamais nous n'en aurons fini. Le projet le plus raisonnable n'ira jamais tout seul. L'économique, qui est du ventre, nous tiendra toujours

serrés. Toujours le besoin plaidera contre l'enthousiasme ; et l'enthousiasme l'emporte ; c'est l'enthousiasme alors qui plaidera contre la raison. Mais la raison, de son côté, ne peut gouverner passablement ses difficiles voisins que si d'abord elle les accepte ; ainsi la pire injustice est celle de la raison, quand elle veut nier les deux autres personnages. Partant de là, vous dessinez aisément, et assez exactement, trois figures d'injustes, celui qui n'est que besoin et appétit, celui qui n'est que fureur, et celui qui n'est que raison. Cette vue est très simplifiée ; mais on peut partir de là. La connaissance de soi et des autres n'est pas tellement avancée.

D'où je puis deviner trois politiques, éternelles, et trois religions, éternelles. Trois politiques. Car il y a celle de la raison toute pure, qui abonde en projets, mais qui, par mépriser les deux autres, ne fait rien. Il y a la politique de la colère, qui fait toujours plus qu'elle ne veut, qui tue et se tue ; mais que d'honneur et que de bonheur ! Car il est beau d'entreprendre et d'oser ; cela enivre. Et enfin il y a une politique des intérêts, qui porte les deux autres. Ces trois partis, vous les distinguerez dans un syndicat, dans un gouvernement, dans un peuple, dans tout homme. La vraie paix est dans l'homme, et entre ces trois personnages, tête, poitrine et ventre, dont il est composé. Et, parce que tous trois ont leurs fortes raisons, il faut négocier la paix, et non pas seulement la formuler ; et la négociation durera toujours.

Trois religions aussi, et qui toujours coexisteront. Car le ventre est superstitieux, et le fut toujours, et le sera. La peur adore les forces ; aussi les hommes ont-ils adoré tout, soleil, volcan, serpent, et le ventre même, ce qui est un genre d'ivresse redoutable, et une sorte de mystique ; non pas autrefois, mais aussi bien maintenant. Ici une grande obscurité, mais non pas impénétrable. Et je dis religion, parce qu'en effet le cœur ni la raison ne sont absents jamais ; à ce niveau ils suivent, ils obéissent, ils ornent, ils éclairent diaboliquement. Les faux dieux sont encore des dieux.

La religion de l'honneur est au-dessus, et c'est l'olympienne ; c'est celle qui couronne les braves. L'homme, à ce niveau, voudrait n'être que cœur ; mais il ne peut se démettre de lui-même ; aussi l'avidité ne cesse de déshonorer le courage, comme la raison ne cesse de mettre en preuve les effets de la puissance. Le conquérant veut être nourri ; le conquérant veut avoir raison. Cela s'entend souvent dans une même phrase. Et ce serait folie de vouloir que la religion de l'honneur soit morte, ou qu'elle soit autre. Ménagez, négociez.

La religion de l'esprit est la plus belle ; cela est de consentement. Elle rabaisse la puissance aveugle, et elle rabaisse la puissance humaine. Elle pèse d'autres valeurs, qui sont comme de l'or pur dans le commerce humain. Mais il est toujours vrai que s'il y avait des vertus pures, il n'y aurait plus de vertu. Le fait est qu'il faut manger, mais non pas trop, et qu'il faut partir en guerre pour quelque chose, mais non pas trop ; et enfin honorer l'esprit en ses pénibles victoires, car c'est là qu'il est esprit. C'est pourquoi l'équilibre, le difficile équilibre, est ce qui m'intéresse dans un homme ; et non point la bavure. Bavure d'amour, bavure de gloire, bavure de raison, c'est tout un. Et celui qui a mené passablement la difficile négociation avec lui-même, au lieu de sottement s'ignorer et de sottement s'adorer, c'est celui-là que j'enverrais négocier pour nos biens et nos vies. Nous y serions presque si l'on enseignait la

structure de l'homme au lieu d'enseigner à la tête la structure de la tête, comme on fait si aisément et si inutilement.

LXI

Il y a toujours eu deux religions

Mars 1928

[Retour à la table des matières](#)

Il y a toujours eu deux religions, dont l'une nous tire vers le dehors et les pratiques, et l'autre, au contraire nous ramène à quelque chose d'indomptable en nous-mêmes. Socrate savait très bien quand les dieux étaient injustes, et il le disait ; mais il disait bien pis, ou bien mieux : « Ce n'est point parce que les dieux le veulent que le juste est juste ; mais c'est parce que le juste est juste que les dieux le veulent. » C'était soumettre les dieux à Socrate pensant ; ou plutôt c'était soumettre les dieux à Dieu. Mais ce mouvement n'a point de fin ; car un homme qui réfléchit ne cesse d'en appeler de lui-même moins pur à lui-même plus pur, de lui-même moins libre à lui-même plus libre. Si l'on croit à l'esprit, on ne croit pas tant aux autres choses. La foi religieuse est l'âme de l'incrédulité.

Ce qui fait que je ne crois pas, c'est toujours que je crois. Celui qui est sceptique mollement dit vainement qu'il ne croit rien ; s'il ne se croit pas lui-même, s'il ne croit pas qu'il est capable de débrouiller, de critiquer, de juger, s'il se voit gouverné par l'usage et par la coutume, enfin par les plis et cicatrices du corps, alors il dit bien vainement qu'il ne croit rien, car au contraire il croit tout. Sur l'homme qui se dit que rien n'est plus vrai qu'autre chose, toutes les apparences ont la même prise. Finalement ses désirs et ses intérêts le mènent ; et cela ferait un vieil enfant tout à fait capricieux. Mais la société est un système admirable de récompenses et de mépris. La cérémonie et l'institution ont bientôt rassemblé et orienté ces hommes légers ; comme des bouchons flottants qui descendraient avec le fleuve vers la mer, et qui le sauraient, les hommes légers s'aperçoivent qu'ils vont quelque part. Ils font même des livres de ce voyage de bouchons flottants. Je les vois dogmatiques, et même religieux dans le sens extérieur du mot. Ils croient, tout au rebours de Socrate, que le juste, c'est ce que les dieux veulent. Par exemple la guerre, dès qu'il est visible que les dieux la veulent ; ou leur propre fortune, dès qu'il est visible que les dieux la veulent. Telle est la partie de résignation et la religion du jésuite. Et cette partie de religion n'est jamais tout à fait abolie dans un homme ; car on ne peut juger tout, et il y a des événements, des situations, des courants dont il faut bien prendre son parti. C'est s'adapter ; c'est croire enfin que ce qui réussit est vrai et juste. Contre quoi l'éternel Socrate, qui n'est peut-être jamais tout à fait mort, même dans un conseiller d'État, ne cesse jamais de s'élever d'après l'oracle intérieur, d'après l'oracle secret. Ce qui devrait être, lumière vacillante souvent, parfois éclatante. Par exemple, devant une friponnerie bien claire, l'homme qui prétend n'être sûr de rien s'arrête tout net,

disant : «Ce sont des choses que je ne fais point. » Non, quand le ciel et la terre ensemble applaudiraient. Un espion ne sera peut-être pas traître à l'amitié. Un corsaire des grandes affaires ne trichera pas au jeu.

J'arrive à ce qu'il y a de plus surprenant en ces détours. Celui qui est pragmatiste, c'est-à-dire qui suit le courant, ne dit jamais qu'il l'est. Protagoras, déshabillé par Socrate, avoue enfin qu'il n'y a que des opinions plus ou moins avantageuses, mais reconnaît en même temps qu'on ne peut point le dire, parce qu'alors les opinions avantageuses ne seraient plus avantageuses. Ainsi un mensonge pour la patrie, il ne faut pas dire qu'il est avantageux ; il faut dire que c'est le vrai. Et cette subtilité de la réflexion est elle-même inhumaine ; car ce qui est le plus avantageux, c'est de croire que ce qui est avantageux est le vrai. Ainsi les plus indifférents font figure de fanatiques. Et, au rebours, celui qui cherche refuge en son libre jugement n'est jamais tellement assuré qu'une preuve soit tout à fait purifiée du commode et de l'opportun ; et, parce qu'il craint de prendre pour vrai et juste ce qui lui plaît, il dénonce souvent comme seulement opportun ce que l'autre veut dire et croire vrai. D'où le jésuite est rationaliste en ses discours, et le janséniste est sceptique en ses discours. Pascal plaira toujours aux esprits libres, par une manière de croire et de ne pas croire : « Il ne faut pas dire au peuple que les lois ne sont pas justes. » Mais enfin il l'a dit, puisqu'il a dit qu'il ne fallait pas le dire. Pour lui seul, à ses notes, à son bonnet ; mais c'était encore trop.

LXII

Je connais trois pamphlets contre la religion révélée

3 janvier 1910

[Retour à la table des matières](#)

Je connais trois pamphlets contre la religion révélée. Le plus ancien, c'est un dialogue de Platon qui a pour titre Euthyphron ; puis le traité Théologico-politique de Spinoza ; et enfin La lettre à l'archevêque de Paris, de Jean-Jacques Rousseau. Ces trois auteurs sont religieux à leur manière, mais s'entendent fort bien pour frapper les religions au bon endroit. Et voici l'argument.

Chaque homme trouve en lui-même une puissance de connaître que l'on appelle Jugement, Bon Sens, Raison, ou comme on voudra. Or, s'il y a quelque chose de divin au monde, comment peut-on croire qu'il se manifesterait ici plutôt que là, par livres et prodiges, au lieu d'apparaître comme une notion évidente dans la conscience de chacun ? Cela n'est pas vraisemblable. Quoi ? Un homme qui n'a pas lu les livres saints, et qui a réfléchi noblement pendant une longue vie, en saurait moins qu'un sous-diacre qui a épilé péniblement l'Écriture ? Dieu se manifesterait à ceux qui lisent plutôt qu'à ceux qui pensent ? Comment croire une chose pareille, si l'on admet l'existence d'un Dieu juste ?

Mais bien plus. La thèse de la révélation par le livre ou le miracle n'est pas seulement invraisemblable ; elle est absurde. Qu'est-ce qu'un livre ? C'est du noir sur du blanc. Qu'est-ce qu'un miracle ? Ce n'est qu'un rêve comme tous les rêves. Il faut lire le livre et lire le miracle, j'entends comprendre ce que cela signifie. Et comment le comprendre, sinon par le jugement naturel, ou comme on dit encore, par la lumière intérieure ? De sorte que c'est toujours par la raison que chacun connaîtra Dieu, s'il le connaît.

Là-dessus le curé argumente. Il y a, dit-il, des esprits corrompus, qui n'arriveront pas à comprendre le Livre, ni le Miracle, si quelque Inspiré ou Prophète ne le leur explique. Bon. Mais comment l'Inspiré ou le Prophète a-t-il lui-même compris, sinon par la lumière naturelle ? Et comment saurai-je, moi qui l'écoute, si c'est réellement un inspiré ou un prophète, si ce n'est par mes lumières naturelles ? Et enfin, les paroles de l'inspiré ne sont toujours que des sons, dont je ne découvrirai le sens qu'en moi-même, si je le découvre. « Pourquoi, dit Jean-Jacques, pourquoi tant d'hommes entre Dieu et moi ? »

De toute façon, c'est toujours la conscience individuelle qui sera juge de la religion. C'est toujours par ma raison que je saurai si ce que l'on me raconte est juste et vraiment divin. Et Socrate, dans Platon, posait bien la question comme il faut la poser aujourd'hui : « Le juste est-il juste parce que les dieux le veulent, ou n'est-ce point plutôt parce que le juste nous apparaît comme juste que nous disons que les dieux l'ordonnent ? » Tout l'esprit laïque tient dans cette naïve question.

Et Spinoza de même, quand il fait voir qu'une apparition doit montrer ses titres, et prouver d'abord qu'elle est divine. Et comment le prouvera-t-elle ? Non pas en disant : « Je suis Dieu. » Même un phonographe peut dire cela. Mais en disant des paroles qui expriment une sagesse divine. Et comment en juger, sinon par sagesse humaine ? De sorte qu'on ne gagne rien à chercher la Sagesse dans les oracles, ou dans le vol des oiseaux, ou dans les voix célestes. C'est toujours en soi-même que chacun la trouvera, si on peut la trouver. C'est là le point. Vous donc qui auriez le goût d'aller argumenter contre quelque Silloniste, ou autre Papiste de bonne foi, ayez dans votre poche un des trois livres dont j'ai parlé, afin de ne pas vous laisser entraîner hors de la question.

LXIII

Sur les raisons d'être vertueux, les hommes disputent

1er mai 1932

[Retour à la table des matières](#)

Sur les raisons d'être vertueux, les hommes disputent mais sur la vertu elle-même, non. Je me représente un congrès des mangeurs de pain sec, au temps de Théodose ou en n'importe quel temps. Je vois arriver l'Epicurien, le Stoïcien et le Chrétien, chacun avec son petit pain et sa cruche d'eau, chacun

avec son manteau de berger et son bâton. Ce banquet des trois sages est beau à voir, et donne une forte idée de la raison, tant qu'ils mangent et boivent en silence. Mais dès qu'ils essaient de s'entendre, tout est perdu. « Les nations, dit le Chrétien, étaient aveugles et folles jusqu'au jour où le fils de Dieu s'est fait homme pour nous enseigner le mépris des richesses ; et voilà pourquoi je trouve bon ce pain sec, et bonne cette eau claire. - Mais point du tout, dit le Stoïcien, Diogène disait déjà que c'est la peine qui est bonne, et savait bien briser son écuelle après qu'il avait vu un enfant boire dans le creux de sa main. L'homme libre est celui qui a le moins de besoins ; l'homme libre est l'égal de Jupiter ; voilà pourquoi je vis de pain et d'eau. - Il n'y a point de dieux, dit l'Épicurien, ni aucun genre d'âme immortelle. Tout se fait par la pluie, les courants et les tourbillons d'atomes ; ils se heurtent, se frottent et s'accrochent, et voilà une mer, une terre, un arbre, un homme ; et tout périt, tout s'en va, tout est promis à la mort éternelle. Les hommes sont fous parce qu'ils prennent sérieusement cette vie de moucherons dansants qui est leur vie ; mais moi qui sais je m'occupe à fuir les troubles de la pensée et les plaisirs mêlés de douleur ; c'est pourquoi, à l'imitation du grand Épicure, qui est mon dieu, je fais mes festins de ce pain et de cette eau. »

Le banquet fut assourdissant. Il faut croire que les pensées n'enivrent pas moins que le vin. Jamais Chrétiens, Stoïciens, Épicuriens, ne se lassèrent d'écrire des pamphlets à double pointe, où les deux sectes ennemies étaient convaincues d'ignorance, de mensonge, de crédulité et d'orgueil fou. Personne n'eut l'idée de considérer le petit pain et l'eau claire comme la plus éclatante des preuves. Sur l'expérience humaine, sur le sage, et sur le repas du sage, il n'y eut jamais aucun doute. Et jamais le solitaire n'alla consulter un roi afin d'apprendre de lui le secret du bonheur ; mais au contraire tous les rois du monde voulurent consulter le sage, et quelques-uns finirent volontairement par le pain sec et l'eau. Le monastère et le chapelet sont universels comme l'arc et le moulin à vent. Il est admirable comme les religions et les prières sont indépendantes de l'idée que l'on se fait de Dieu.

Le parfait sceptique apporte aussi son petit pain et sa cruche d'eau. C'est des fakirs de l'Inde que Pyrrhon, officier d'ordonnance à l'état-major d'Alexandre, apprit qu'il ne faut attacher à nulle chose une importance particulière. Car ce rêve du monde est un rêve de malade, qui s'agite à désirer ; il n'est que de se tenir immobile et indifférent pour que le grand sommeil de la mort nous prenne tout vivant ; et c'est là le mieux, puisque c'est le vrai. Car il y a un vrai du sceptique, qui est que rien n'est vrai, et il s'y tient dogmatiquement. Il n'y a donc qu'une porte ; et qui pense, il y passera. Tous ces buveurs d'eau sont contemplateurs. Ce grand monde et ce petit homme, d'une façon ou d'une autre ils ont formé l'idée de ce qu'il est et de ce qu'il n'est pas. Et, comme nous ne pensons point sans postulats ou idées auxiliaires, les uns ont posé l'atome, et les autres l'âme, et d'autres seulement l'apparence pure, à partir de quoi ils se sont souciés de rester fidèles à eux-mêmes. D'où ils devaient craindre par-dessus tout les causes qui évidemment nous font déraisonner, comme l'ivresse du vin et les folles passions. On a appelé sages ou saints, et modèles en tous les temps, ceux qui se sont dépouillés de tout ce qui n'était point leur propre pensée. Mais il se peut bien, d'après cette opinion universelle, qu'il y ait dans tout homme une partie de monastère, et comme un solitaire qui méprise beaucoup plus de choses qu'on ne croit. Napoléon lui-même a pu dire, ayant tout perdu : « Vous voyez un homme qui ne regrette rien. » Et peut-être aucun

homme ne peut-il s'élever à la puissance que par ce secret jugement, qu'il ne la regrettera pas s'il la perd. Telle est la mesure universelle ; telle est la nudité redoutable. En toute puissance vous trouverez cette réserve, un petit pain et une cruche d'eau dans quelque coin.

LXIV

Les Stoïciens étaient pieux

Juillet 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les Stoïciens étaient pieux. Modèles en cela, et non égalés à ce que je crois. Diogène le Chien honorait la vertu, et méprisait tout le reste au monde ; c'est pourquoi il ne peut être dit Pieux ; mais au contraire dans ce génie scandaleux j'aperçois l'âme de l'impiété, si je puis dire. Un ivrogne ne peut être dit impie ; non plus un passionné ; non plus un brutal. L'impiété est un genre de pensée ; et qu'elle se fonde, cette pensée, d'une manière ou d'une autre, ce n'est pas ce qui importe ; quand elle serait mystique elle ne serait pas encore piété ; quand elle serait abstrait matérialisme, elle ne serait pas encore impiété. Respecter ce que l'on juge respectable, ce n'est pas encore piété ; et la forte expression de Piété Filiale le montre bien ; ces deux mots font comme un monument universellement vénéré ; l'idée y est restée intacte. Piété c'est donc respect au-dessus de toutes les raisons. « Sois pieux devant le jour qui se lève » ; ainsi parle le petit oncle à Jean-Christophe. Nul ne sait ce qu'apportera le jour qui se lève ; pluie ou neige ; brutal événement ; aveugle événement. Mais sois pieux d'abord et ensuite.

Les Stoïciens s'attachèrent toujours à un genre de pensée réel, ils disaient même corporel, qui est la perception d'un objet dans le monde. Hors de cette prise, l'idée n'était rien pour eux. L'être c'est le monde, et il n'y a rien d'autres. Certes, ils vont à l'âme, et bien mieux à l'âme de l'âme, qui est le vouloir. Et de l'âme humaine à l'âme universelle, par un raisonnement qui n'a point vieilli. Car, disaient-ils, puisque l'homme est produit du monde et fils du monde, si l'homme a raison et volonté, le monde aussi. Le monde est donc raison et volonté ; et sans limites ; car qui pourrait limiter le monde, puisqu'il n'existe rien d'autre ? Tel est le texte de toute théologie. Mais voici où ils étaient forts et pieux ; ce monde qui est raison c'est bien ce monde ici, ce corps du monde. Ainsi, quelles que soient les apparences, violentes, injustes, impitoyables, c'est cela pourtant qu'il faut vénérer. Non point sans agir : « Dès que tu vois passage, dit Marc-Aurèle, élance-toi. » Mais, ce que tu ne peux changer, garde-toi de le mépriser. « Tout ce que m'apportent tes saisons est pour moi fruit, ô Nature » ; ce court poème, car c'est bien un poème, est aussi de Marc-Aurèle ; et Renan est jugé par là, qui s'est moqué de Marc-Aurèle.

Ici paraît la tolérance véritable, qui est dogmatique, et non point pyrrhonienne. La religion païenne était déjà poésie. Jupiter était aussi le ciel, et Cérès

la terre nourrice, et Neptune la mer bruyante. Les ignorants et les superstitieux se trompaient donc seulement en ceci que leur religion était plus vraie qu'ils ne savaient. Et les devins non plus n'étaient pas ridicules, observant le vol des oiseaux et les entrailles des bêtes sacrifiées. Même en cette coutume d'offrir d'abord aux dieux l'innocent animal dont il faut bien se nourrir, il y avait une profonde sagesse, et une précaution contre le sang. Mais les devins ne le savaient pas assez. La règle de l'agir n'est pas seulement de savoir ce que l'on veut, mais en même temps d'observer les signes du monde, afin de savoir où il nous mène, où il mène notre action et nous ; et cela même est Piété. Mais la parfaite piété est de savoir assister au sacrifice et jeter l'encens sur les charbons, sans rien renier de soi, sans ironie et sans comédie. Difficile. Mais je vois une grandeur par là, et une sorte de Paix Romaine.

LXV

Les Entretiens d'Épictète et les Pensées de Marc-Aurèle

8 février 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les Entretiens d'Épictète et les Pensées de Marc-Aurèle sont deux livres que l'on ne voit pas souvent aux vitrines, d'abord parce que les éditeurs craignent de les garder dans leurs casiers, et ensuite parce que le public les rafle aussitôt. Mais les éditeurs sont assourdis par les auteurs ; ils ne songent pas assez à ceci que la Bible est le plus grand succès de librairie que l'on ait connu ; et la Bible n'est pourtant que le poème de la Fatalité ; c'est le livre du passé. Ceux dont je parle furent toujours le bréviaire des esprits indociles ; sur la planchette du militant ils devraient être en bonne place ; livres des temps nouveaux, jeunes aujourd'hui et dans tous les siècles. « Je suis du monde », disait Epictète.

Livres révolutionnaires, dans le sens le plus profond. Non point, direz-vous, mais plutôt manuels de résignation, bons pour les vieux et les malades. C'est ce que je ne crois point du tout. La sagesse catholique a marqué ces livres redoutables de la marque qui leur convient, l'orgueil. Il s'y trouve à chaque page le refus de croire et la volonté de juger. Oui, tout est laissé à César ; ce corps faible et misérable est laissé à César, et presque jeté ; mais la liberté de nier, d'affirmer, d'estimer, de blâmer est sauvée toute. Jamais la résistance d'esprit ne fut plus dépouillée de moyens étrangers ; mais, par une conséquence immédiate, jamais César ne fut mis plus nu. Car sur quoi règne-t-il ? En apparence sur ces corps qu'il tire et pousse ; en réalité sur des esprits faibles, qui ne savent point obéir sans approuver. Aussi César cherche l'approbation ; il ne cherche même que cela ; c'est l'esprit qu'il veut tenir. Mais comment ? Par ses gardes et par ses menaces ? Cela fait rire. Dès que le plus faible des hommes a compris qu'il peut garder son pouvoir de juger, tout pouvoir extérieur tombe devant celui-là. Car il faut que tout pouvoir persuade. Il a des gardes, c'est donc qu'il a persuadé ses gardes. Par un moyen ou par un

autre, promesse ou menace ; si les gardes refusent de croire, il n'y a plus de tyran. Mais les hommes croient aisément ? Ils soumettent leur jugement aux promesses et aux menaces ? Nous ne le voyons que trop. Ce n'est pas peu de dissoudre d'abord cette force politique, qui se présente à l'esprit sous les apparences d'une force mécanique. Toute force politique agit par les esprits et sur les esprits. Les armées sont armées par l'opinion. Dès que les citoyens refusent d'approuver et de croire, les canons et les mitrailleuses ne peuvent plus rien.

Mais quoi ? Faut-il donc que je persuade à mon tour ces hommes épais qui forment la garde ? Non. C'est commencer mal. Commence par toi-même ; car je te vois aussi épais qu'un garde, et aussi pressé qu'un garde d'adorer ce qui peut te servir ou te nuire. Qui que tu sois, tu fais partie de la garde ; ce mercenaire, qui est toi-même, commence dans le plus grand secret à éveiller ou à réveiller son lourd esprit. Qu'il découvre cette vérité étonnante et simple, c'est que nul au monde n'a puissance sur le jugement intérieur ; c'est que, si l'on peut te forcer à dire en plein jour « il fait nuit », nulle puissance ne peut te forcer à le penser. Par cette seule remarque la révolte est dans la garde, la vraie révolte, la seule efficace. César tremble en son intérieur lorsqu'il se dit que toutes les menaces et tous les bienfaits n'ont peut-être pas encore assuré la moindre croyance dans cet homme froid, obéissant, impénétrable. Avant d'apprendre à dire non, il faut apprendre à penser non. Si donc vous apercevez parmi les livres nouveaux ce rare Épictète à couverture bleue, faites comme j'ai fait hier ; rachetez l'esclave.

LXVI

« Instruis-les, si tu peux... »

8 février 1924

[Retour à la table des matières](#)

« Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les. » Ce mot de Marc-Aurèle est le dernier sur toute chose. J'ai connu, au temps de mes études, un Russe fort doux, qui expliquait qu'il suffirait de tuer douze mille hommes, en les choisissant bien, pour pacifier l'Europe. Ce sont des idées puériles. Les passions inventent des monstres ; et ces folles imaginations font elles-mêmes un monstre, mais d'un moment. Ce Russe redoutable n'était pas méchant, et il savait beaucoup de choses ; mais il ne regardait point où il fallait, condamnant comme nous faisons tous, des hommes qu'il ne connaissait point et qu'il n'avait jamais vus. Le genre de colère qui pardonne le moins a pour objet des êtres purement imaginaires. Et comment pardonnerait-on à ces êtres que l'on a composés soi-même, y mettant tout ce que l'on peut inventer de vaniteux, de sot et d'inhumain, sans rien d'autre ? Mais, bel ami, d'où tires-tu ces merveilles ? De toi-même, je le soupçonne. C'est ta colère qui le fait être ; tu n'as pas besoin de poignard pour le tuer.

En chacun est le secret de tous. Le bien et le mal mêlés, ou plutôt ce poison de violence qui gâte le bien, suppose-le seulement dans les autres comme tu le trouves en toi-même ; il n'en faut pas plus. Les maux humains se développent par les passions des hommes ordinaires. Toutes ces guerres sont faites par des hommes qui aiment la paix, et qui sont doux justement à la manière de ce Russe redoutable qui pensait en son cœur : « Il n'y a plus que douze mille hommes à tuer ; la paix est proche. » Eux aussi ils implorèrent : « Seulement encore un petit cadavre. » Comme ces fous qui visent un fantôme, et, à chaque fois, tuent un homme.

Au temps de la paix, les hommes étaient ce qu'ils sont maintenant, sujets de la peur, de la pitié, de la colère, de l'enthousiasme. La paix est possible demain ; la pleine paix ; facile demain. Ne demandez pas : « Comment vivrons-nous ? » Les hommes vivent sur la terre dès qu'ils ont la paix. Cette prudence, que vous faites voir, est aveugle. Vous demandez : « Comment relèverons-nous nos ruines ? » Mais vous ne demandez point : « Comment relèverons-nous ces autres ruines que nous allons faire ? Et d'abord comment paierons-nous cette destruction même ? » Maux sur maux, c'est donc le remède ? Mais attention. Si je m'irrite moi-même là-dessus, c'est encore un mal de plus. C'est le seul mal que personnellement je puisse faire. Cette guerre à la guerre est guerre sans fin ; je le comprends. Eh bien donc la paix d'abord dans mon proche gouvernement. Je signe d'abord ma paix avec les hommes ; s'ils ne la signent point, eux, avec moi et entre eux, qu'y puis-je ? Et si je me mets en guerre contre eux, parce qu'ils ne veulent point faire la paix, voilà une guerre de plus. Chacun de vous, mes amis, a ce pouvoir royal de faire la paix. Non pas demain. Aujourd'hui.

LXVII

Renan a mal parlé de Marc-Aurèle

Juin 1923

[Retour à la table des matières](#)

Renan a mal parlé de Marc-Aurèle, jusqu'à s'en moquer ; d'autres de même, et à la suite. Le pédant est redoutable, dès qu'il veut faire l'élégant. Au contraire on comprend bien qu'un empereur ne cherche pas l'élégance ; il l'avait de naissance. C'était un homme qui montait à cheval et qui conduisait des armées. L'homme de cabinet, s'il a l'imagination vive, rêve toujours assez de monter à cheval et de faire la guerre, et enfin de trancher plus d'une fois le nœud gordien. Ces actions sont belles de loin et étonnantes ; quand on y est on les voit belles encore et étonnantes encore, mais autrement. Napoléon lui-même est tombé de son cheval, et dans la boue du camp de Boulogne. Les pensées de Marc-Aurèle furent écrites aussi dans la boue des armées, qui est une chose inimaginable. D'où, si l'esprit ne s'embourbe, une sorte de solitude et une méditation monacale. Alexandre eut toujours avec lui une copie de l'Iliade ; mais je crois qu'il n'y cherchait point des leçons de stratégie ; bien

plutôt son âme s'échappait alors, oubliant la boue militaire. Le pur littérateur s'entretient sans fin avec lui-même ; en cet entretien il met tout, et notamment tout ce qu'il n'est point. Il se met empereur en pensée ; il joue le rôle. Le comédien qui joue les rois n'abdique jamais, comme on sait. Il pense toujours qu'il est roi, parce qu'il ne sait point d'autre manière d'être roi. Il y a aussi de vrais rois qui sont comédiens d'eux-mêmes. Aussi j'aime de Napoléon ce trait de grandeur, que, déjà en mer et vers Sainte-Hélène, recevant des hommages pour le 15 août, il ne comprit point. Cette date ne sonnait point pour lui comme pour le courtisan. Par où s'éclaire le médiocre pamphlet de Renan ; car c'est un scandale aux yeux du courtisan si le roi abdique, j'entends d'esprit, sans y être contraint. « C'est, dit le chambellan, trop peu me respecter. » Or le chambellan en espoir est pire, et le chambellan d'imagination encore pire.

L'ambition est petite, et cela est sans remède. Qui n'a point pouvoir, noblesse, richesse, gloire, s'il les désire il est vaincu. Il faut les avoir si on veut les mériter ; et d'un éclair occuper le dessus et le plus haut, sans avoir eu le loisir d'envier. Plus heureux encore celui qui vient au trône comme par devoir, s'il a l'âme grande ; mais cela est rare, et énigmatique pour l'homme d'Académie, toujours mordu par l'envie, et qui en portera les marques, comme d'étrivières, si haut qu'il arrive. Le roi soudain n'a point de ces parties honteuses ; non plus le roi de naissance.

Pascal a tout jugé, et j'aime ses trognes armées ; mais enfin il avait tout au plus rêvé une nuit ou deux qu'il était roi. Toutefois ce qu'il en dit : « Le mal à craindre d'un sot qui règne par droit de naissance », est au-dessus de l'envie et royal. Maintenant notre Marc-Aurèle écrit plus simplement, sans cette violence d'en bas : « Le matin, d'abord dire à soi : je vais tomber sur un fâcheux, sur un ingrat, sur un arrogant, sur un fourbe, sur un envieux, sur un égoïste. Tout cela leur est venu de ce qu'ils ignorent les biens et les maux » ; sachez que c'est un réel empereur qui se parle ainsi à lui-même avant son audience. Mais je veux encore citer : « Fais-les donc maintenant paraître, et Alexandre, et Philippe, et Démétrius de Phalère ; modèles, s'ils ont vu ce que la nature universelle voulait ; mais s'ils ont joué la tragédie, personne ne m'a condamné à les imiter. » Attention ; cela n'est pas d'un auteur qui veut imaginer ce qu'il ferait s'il était roi.

LXVIII

Il y a quelque chose de mort dans toute Théologie

20 décembre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Il y a quelque chose de mort dans toute Théologie, quelque chose de mort aussi dans toute Géométrie. Ce sont des idées sous clef ; nul n'y va plus voir, et l'on en fait le compte par des registres et abrégés, comme font les teneurs de livres. Or ces provisions d'esprit se corrompent encore plus vite que les provisions de bouche. Et qu'est-ce qu'une idée à laquelle on ne pense point ? Bossuet prouve Dieu par les vérités éternelles. Une vérité ne peut cesser d'être

vérité. Descartes meurt, Bossuet meurt, la vérité ne meurt point. Mais comme une vérité n'est rien aussi sans quelque pensant, il existe donc un Pensant éternel. Voilà une pensée de disciple et une armoire aux idées. Descartes est bien plus difficile à suivre, parce qu'il brise l'armoire aux idées et les idées mêmes, allant jusqu'à dire qu'il n'y a point du tout de vérités éternelles et que la volonté de Dieu en décide à chaque instant, même du triangle et du cercle. Comprenez qui pourra. Toujours est-il qu'il y a ici du scandale et une occasion de douter de l'indubitable ; par quoi la théologie de Descartes se trouve animée d'incrédulité. Au feu les idoles. Ainsi va le vrai Géomètre, toujours doutant et défaisant, d'où les idées naissent et renaissent. Car je tiens que si l'on veut savoir ce que c'est qu'une ligne droite il faut y penser toujours, j'entends la vouloir et maintenir toujours, ce qui est douter et croire ensemble. Quant à la ligne droite qui tient d'elle-même, et qui est enfermée en quelque Palais des Mesures, je sais qu'elle n'est point droite. Rien au monde n'est droit. Rien au monde n'est juste. Aucun objet n'est Dieu. Mais l'homme juste est celui qui pense toujours au juste, et continuellement le maintient et le veut, imitant le Dieu de Descartes en cette création continuée. C'est ainsi que le juste fait justice de tout, comme le géomètre Ait géométrie de tout. Un tel homme ne se fie point à l'ordre des choses, et la pointe de son jugement toujours attaque la justice établie et vénérée, la redressant d'après le modèle qui n'existe pas. Ce feu du jugement moral, cette ardeur à briser, ce culte du Dieu seulement aimé, nu, et sans aucune puissance, voilà par où la religion vit et revit. Plus religion dans ce Socialiste que dans ce Thomiste. Mais il se peut bien que le socialisme soit théologique maintenant, et que la justice soit maintenant sous clef dans quelque Pavillon des Justes Mesures. L'idée aura donc péri par la Suffisance.

On doit appeler Machine, dans le sens le plus étendu, toute idée sans penseur. Je remarque que la téléphonie sans fil guérit de comprendre et même d'essayer de comprendre. Et l'avion a tué l'idée de l'avion, comme les ailes, en l'oiseau, ont tué le doute, âme des formules de Newton et d'Euler. Car qui pensera, si tout est pensée ? Qui règlera, si tout est réglé ? La violence est l'effet inévitable et souvent prochain, d'une pensée sans aucun doute ; et c'est ce que l'on voit en gros chez les fous. Peut-être est-il dans la destinée de toute théologie, aussitôt achevée, de rouler sur la terre comme un char d'assaut. C'est ainsi que la puissance déshonore la justice.

LXIX

Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin

Septembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin. Je le veux bien, et j'ai grand respect pour la fameuse Somme, où je me suis plu quelquefois à retrouver Aristote, auquel je tire aussi mon bonnet. Maintenant il faut que je dise en quoi cette Théologie me semble fautive. Frère Thomas a formé cette idée que le plus puissant des êtres existe certainement. Affaire de définitions et vous

devinez l'argument. Toutefois, au lieu de raffiner sur la preuve, je veux bien contempler cette immense existence comme puissance démesurée. Mais la respecter, pourquoi ? Là est le passage difficile. Il faudrait me prouver, mais plus simplement me montrer que, selon le raisonnement et l'expérience, sagesse, justice et bonté se trouvent du même côté que la puissance. Descartes, qui voulait que le parfait existât, se gardait de confondre l'infini de la puissance avec l'infini de l'esprit. Et bien explicitement là-dessus il a refusé d'être Thomiste. J'irais à même fin par mes petits chemins. Une pierre est bien forte pour me tuer ; mais pour mon estime la plus grande pierre du monde est comme rien. Plus prudemment encore, et regardant aux puissances humaines, j'aperçois pourquoi l'esprit s'en retire, et pourquoi le vainqueur risque toujours d'être un sot. Plus près de moi encore je vois que l'argent, cette puissance, détourne de savoir et même d'observer, par la facilité d'entreprendre. Je vois que, dans les sciences mêmes, pouvoir détourne de savoir ; l'aviateur s'envole et se passe très bien de comprendre comment cela se fait. Bref la puissance est un attribut que je n'arrive pas à joindre avec la sagesse ; comment le joindrais-je à la justice et à la bonté ? Et comment, ainsi disposé, me risquerais-je à les joindre encore abstraitement ? C'est adorer le bâton. Non, Dieu n'est point maître.

Je sais, pour l'avoir éprouvé, que l'on est disposé quelquefois à adorer le bâton. Celui qui fait sentir son pouvoir à toute minute, on finit par lui savoir gré de tout le mal qu'il ne fait pas. L'éloge, dans sa bouche, peut même plaire plus qu'il n'est convenable. Encore faut-il dire que, né dans un heureux temps, je n'ai point connu de tyran à la rigueur. Toutefois il a suffi de quelques années de guerre pour que je forme l'idée d'un esclave adorant, c'est-à-dire qui prenait par reflet la joie et la peine de son maître, ce qui est la perfection de l'obéissance. Je ne parle pas de la théologie du maître, où naturellement puissance et perfection se trouvaient jointes ; mais l'esclave non plus ne pouvait séparer puissance de sagesse, je dirais même de bonté ; et cet humble sentiment parcourt encore nos esprits comme un éclair, quand nous en sommes réduits à souhaiter que le maître soit content. Je vois maintenant, il me semble, l'origine de cette antique idée que puissance est vénérable. Les trompettes ont sonné cela jusqu'à assourdir. Assez maintenant. Cette puissance, il me plaît de la nommer Force, et j'espère, à sa rencontre, enfoncer toujours mon chapeau, comme Beethoven fit.

La légende de saint Christophe m'instruit mieux. Car ce géant, né pour servir, à ce qu'il sentait, ce géant Porte-Christ allait de maître en maître, cherchant le plus puissant des maîtres, comme seul convenable pour le plus puissant des serviteurs. Or que trouva-t-il ? Quand vit-il fleurir son nouveau bâton ? Quand il porta un faible enfant sur ses épaules. Charge lourde, il est vrai ; mais autre genre de poids. Puissance qui pèse tout. Esprit, ou qu'on l'appelle comme on voudra, qui ne s'ébahit point de la puissance ; qui n'admire point le double du double. Attentif à d'autres valeurs. Ne demandant point qui est plus fort, mais qui a droit. Mettant à part l'obéissance, et n'y mêlant point de respect. Ce que l'enfant dieu et le dieu supplicié symbolisent depuis dix-neuf siècles. Je conviens que cette immense idée est difficile à penser théologiquement ; et c'est tant pis pour la Théologie.

Alain, Propos sur des philosophes

Troisième partie

L'homme

[Retour à la table des matières](#)

Alain, Propos sur des philosophes

Troisième partie : L'homme

Nature

LXX

Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable

15 septembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Faire et non pas subir, tel est le fond de l'agréable. Mais parce que les sucreries donnent un petit plaisir sans qu'on ait autre chose à faire qu'à les laisser fondre, beaucoup de gens voudraient goûter le bonheur de la même manière, et sont bien trompés. On reçoit peu de plaisir de la musique si l'on se borne à l'entendre et si on ne la chante point du tout, ce qui faisait dire à un homme ingénieux qu'il goûtait la musique par la gorge, et non point par l'oreille. Même le plaisir qui vient des beaux dessins est un plaisir de repos, et qui n'occuperait pas assez, si l'on ne barbouillait soi-même, ou si l'on ne se faisait une collection ; ce n'est plus seulement juger, c'est rechercher et conquérir. Les hommes vont au spectacle, et s'y ennuiant plus qu'ils ne veulent l'avouer ; il faudrait inventer, ou tout au moins jouer, ce qui est encore inventer. Chacun a souvenir de ces comédies de société, où les acteurs ont tout le plaisir. Je me souviens de ces heureuses semaines où je ne pensais qu'à un théâtre de marionnettes ; mais il faut dire que je taillais l'usurier, le militaire, l'ingénue et la vieille femme dans des racines, avec mon couteau ; d'autres les

habillaient ; je ne sus rien des spectateurs ; la critique leur était laissée, plaisir maigre, mais encore plaisir par le peu qu'ils inventaient. Ceux qui jouent aux cartes inventent continuellement et modifient le cours mécanique des événements. Ne demandez pas à celui qui ne sait point jouer s'il aime le jeu. La politique n'ennuie point dès que l'on sait le jeu ; mais il faut apprendre. Ainsi en toutes choses ; il faut apprendre à être heureux.

On dit que le bonheur nous fuit toujours. Cela est vrai du bonheur reçu, parce qu'il n'y a point de bonheur reçu. Mais le bonheur que l'on se fait ne trompe point. C'est apprendre, et l'on apprend toujours. Plus on sait, et plus on est capable d'apprendre. D'où le plaisir d'être latiniste, qui n'a point de fin, mais qui plutôt s'augmente par le progrès. Le plaisir d'être musicien est de même. Et Aristote dit cette chose étonnante, que le vrai musicien est celui qui se plaît à la musique, et le vrai politique celui qui se plaît à la politique. «Les plaisirs, dit-il, sont les signes des puissances.» Cette parole retentit, par la perfection des termes, qui nous emportent hors de la doctrine ; et si l'on veut comprendre cet étonnant génie, tant de fois et si vainement renié, c'est ici qu'il faut regarder. Le signe du progrès véritable en toute action est le plaisir qu'on y sait prendre. D'où l'on voit que le travail est la seule chose délicieuse, et qui suffit. J'entends travail libre, effet de puissance à la fois et source de puissance. Encore une fois, non point subir, mais agir.

Chacun a vu de ces maçons qui se construisent une maisonnette à temps perdu. Il faut les voir choisir chaque pierre. Ce plaisir est dans tout métier, car l'ouvrier invente et apprend toujours. Mais, outre que la perfection mécanique apporte l'ennui, c'est un grand désordre aussi quand l'ouvrier n'a point de part à l'œuvre, et toujours recommence, sans posséder ce qu'il a fait, sans en user pour apprendre encore. Au contraire, la suite des travaux, et l'œuvre promesse d'œuvre, est ce qui fait le bonheur du paysan, j'entends libre et maître chez lui. Toutefois il y a grande rumeur de tous contre ces bonheurs qui coûtent tant de peine, et toujours par la funeste idée d'un bonheur reçu que l'on goûterait. Car c'est la peine qui est bonne, comme Diogène dirait ; mais l'esprit ne se plaît point à porter cette contradiction ; il faut qu'il la surmonte, et, encore une fois, qu'il fasse plaisir de réflexion de cette peine-là.

LXXI

Il y a une sagesse des faibles

10 juin 1927

[Retour à la table des matières](#)

Il y a une sagesse des faibles, qui veut que chacun se développe selon les autres, tous imitant et imités. Chacun alors, selon ce qu'il a de vertu, sacrifie sa propre nature au devoir de ressembler à tous, ce qui est d'avance obéir à tous. Or, de cette morale bien parlante, il arrive deux conséquences remarquables. La première c'est que tous, en cette société, descendent au niveau du plus faible et du plus sot, comme on voit aisément dans les conversations du

monde, où le plus intelligent s'applique à faire la bête. L'autre conséquence est plus cachée, et paraît seulement par les grands effets ; c'est que les plus faibles étant toujours conduits par les causes extérieures et vivant selon la rencontre, tous sont enfin livrés aux forces, humeurs, passions et accidents de toute sorte ; ce qui va passablement dans les faibles, parce qu'ils produisent peu d'effets dans le monde, mais ce qui va très mal chez les forts, qui sont impatients de cet esclavage, et se secouent avec fureur. À qui regarde bien, les guerres ont pour cause principale cet empire des faibles et cet esclavage des forts. Je n'en donnerai qu'un exemple. Qui donc répand les absurdes, calomnieuses, et irritantes nouvelles, sinon les faibles, de qui les paroles fuient comme l'eau d'un chaudron percé ? Et qui donc se bat et se fait tuer pour soutenir de tels discours, sinon les forts exaspérés ?

Il y a une sagesse des forts. Je la relisais hier dans Spinoza, où elle étonne toujours. J'y voyais que la vertu en chacun est de conserver son être propre, et que la raison ne veut point que l'on vive pour le voisin. D'où le droit de chacun est cette puissance même de vivre, et d'être soi. Les dessous de cette morale bardée de fer, par quoi elle équivalait à la plus profonde paix et à la religion la plus mystique qu'on ait enseignée, ces dessous échappent aisément par cette transparence propre à Spinoza, qui est comme celle de l'eau, et devient impénétrable par les profondeurs. Je les laisse à percer au lecteur patient qui s'enfermera six mois avec le grand livre, comme fit Gœthe. Mais les pièces extérieures en sont bonnes encore à regarder, à moins que l'on n'ait peur de tout, maladie de l'esprit la plus dangereuse, et qu'il faut d'abord guérir.

Une force comme Michel-Ange, une force comme Beethoven, une grande et invincible nature, qui gravite autour d'elle-même et selon sa propre loi, nous sentons bien qu'elle n'est pas redoutable ; non pas, mais au contraire secourable. Et la prière des hommes à ces hommes-là n'est pas : « Sois comme nous, ô sois comme nous ; imite-nous ; adore cette petite sagesse qui est la nôtre ; bois ce commun potage qui plaît au plus faible. » Non. La prière universelle est au contraire : « Sois toi-même ; ne t'occupe pas de nous ; ne pense pas à nous petits. C'est ainsi que tu nous aideras, que tu nous chaufferas, que tu nous sauveras. » Tous courent à cette force du puissant individu, ou, pour rendre puissance au mot, à cette force du puissant indivisible. Ses grandes œuvres, statues ou symphonies, sont encore, après des siècles, la plus précieuse richesse en ce monde, et les vrais monuments de la paix. C'est le règne des forts et des indomptables qui établit la paix en ce monde. Faisons seulement attention à ne point confondre ces jeux de force humaine avec les convulsions des faibles assemblés et régissant, qui au contraire sont extérieures et inhumaines, comme la tempête et le volcan, et par les mêmes causes. Supposons mille fous ensemble, ou mille poltrons, nous aurons des effets terribles, comme de bœufs piqués des mouches ; et cela ne ressemble pas mal à quelque avalanche aveugle, ou à ces vagues qui ne savent ni ne veulent. Formez cette idée, et vous n'admirez pas témérairement.

LXXII

Spinoza dit que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval

15 juin 1930

[Retour à la table des matières](#)

Spinoza dit que l'homme n'a nullement besoin de la perfection du cheval. Cette remarque, qui peint si bien le rude penseur, signifie à tout homme qu'il n'a nullement besoin de la perfection de son voisin. D'où chacun serait guéri d'envier, et détourné d'imiter. Et certainement le principe de la vertu est de se prendre comme on est, et de s'efforcer de persévérer dans son propre être. Si un escrimeur est de petite taille, qu'il se sauve par la vitesse et le bond. Peut-être n'est-on jamais mécontent de soi que lorsqu'on essaie d'imiter les autres. Mais c'est qu'aussi on veut exister pour les autres, et tout au moins trouver en soi des raisons d'être approuvé par les autres, si l'on en était connu. D'où on glisse à se dessiner à soi-même pour les autres, ce qui est vanité.

Cet étrange travers suppose une peur de soi, et même un dégoût de soi. À étudier l'égoïsme dans les hommes, on trouve que les hommes ne s'aiment guère. Se sacrifier, a dit un auteur, à des passions qu'on n'a point, quelle folie ! Il faut donc se chercher et se trouver. Mais la difficulté vient de ce qu'il y a de l'universel dans la pensée de soi. L'universel, c'est la pensée même. Une preuve vaut pour tous, ou bien elle ne vaut même pas pour moi. Voilà par où on prend le mauvais chemin de vouloir être comme les autres. On suit une opinion comme une mode. On se forme à juger comme le voisin ; mais aussi l'humeur est redoutable en ces gens si polis ; c'est que l'humeur n'est point civilisée du tout par les opinions d'emprunt. On peut remarquer qu'il y a aisément de la violence dans les passions feintes, et dans les jugements dont on n'est pas tout à fait assuré. Il faudrait être comme tout le monde en restant soi. Balzac a écrit là-dessus cette pensée étonnante : « Le génie a cela de bon qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble. » Il est hors de doute que le génie fait la preuve, non pas éclairante, mais convaincante. Car ce qui me soutient et me sert, c'est l'homme qui est énergiquement soi.

Mais d'où vient la difficulté de comprendre ce que je nomme les natures crocodiliennes, si bien armées et réfugiées, comme sont Descartes, Spinoza, Goethe, Stendhal ? Ce n'est qu'une très ancienne méprise, et proprement scolastique, qui nous fait prendre le général pour l'universel. Une science d'école voudrait saisir plusieurs choses par une même idée ; ceux qui s'égarent par là n'en reviennent pas facilement. Combien croient que, lorsqu'ils ont saisi des phénomènes variés comme chaleur et travail par l'idée commune d'énergie, ils sont au bout ! En réalité ils sont au commencement. Le même Spinoza, toujours fort et énigmatique dans ses avertissements, nous dit que plus on connaît de choses particulières et mieux on connaît Dieu. Ce n'est pas grand-

chose d'avoir des idées, le tout est de les appliquer, c'est-à-dire de penser par elles les dernières différences. À celui pour qui les idées ne sont ainsi que des outils ou moyens, tout est neuf, tout est beau.

Revenant par ce chemin à la pensée de soi, je dis qu'il faut se penser soi-même universellement, et non pas comme une généralité ; universellement comme unique et inimitable ; ce qui est proprement se sauver. Les grands esprits ne s'occupent qu'à vaincre les difficultés qui leur sont propres, et qu'ils trouvent dans le pli de leur humeur. Et seuls, par cela même, ils sont de bon secours. J'ai à sauver une certaine manière d'aimer, de haïr, de désirer, tout à fait animale, et qui m'est aussi adhérente que la couleur de mes yeux. J'ai à la sauver, non pas à la tuer. Dans l'avarice, qui est la moins généreuse des passions, il y a l'esprit d'ordre, qui est universel ; il y a le respect du travail, qui est universel ; la haine des heures perdues et des folles prodigalités, qui est universelle. Ces pensées, car ce sont des pensées, sauveront très bien l'avare s'il ose seulement être lui-même, et savoir ce qu'il veut. Autant à dire de l'ambitieux, s'il est vraiment ambitieux ; car il voudra une louange qui vaille, et ainsi honorera l'esprit libre, les différences, les résistances. Et l'amour ne cesse de se sauver par aimer encore mieux ce qu'il aime. D'où Descartes disait qu'il n'y a point de passions dont on ne puisse faire bon usage. J'avoue qu'il ne s'est guère expliqué là-dessus ; mais que chacun applique ce robuste optimisme dans la connaissance de soi. Suivre ici Descartes, ce n'est nullement vouloir ressembler à Descartes. Non, mais je serai moi, comme il fut lui.

LXXIII

Il y a un abîme dans Spinoza entre cette géométrie

27 juin 1930

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un abîme dans Spinoza entre cette géométrie cristalline du commencement et les effusions mystiques de la fin. Telle est l'apparence. Et je crois que beaucoup d'hommes cultivés ont tenté de vaincre cette apparence, car Spinoza est fort lu. Mais comment savoir d'où nous tombent, comme des fruits, ces maximes dorées, que plus le corps d'un homme est apte à des perceptions et actions différentes, plus son âme a d'éternité, ou, encore mieux, que plus on connaît de choses particulières, plus on aime Dieu ? J'abrège, mais tel est bien le sens, et cela étourdit. C'est que l'on a mal suivi les arides préparations. Voici une des idées les plus profondément cachées dans ce système. Un être, un homme, tel homme n'est jamais détruit que par des causes extérieures. Nulle maladie n'est en lui ; nul désespoir n'est en lui. S'il se tue, par l'effroi de sentir en sa propre nature quelque ennemi secret qui lentement le détruit, s'il le croit, s'il me le dit dans le moment qu'il tourne le poignard contre lui-même, cet homme me trompe et se trompe. Le mouvement du poignard lui est autant étranger que la chute d'une tuile. Il tombe des tuiles ; cela signifie que la durée de l'existence dépend de ce grand univers qui

l'assiège toujours, qui toujours à quelque degré contrarie, frotte, use sans aucun égard Goethe aussi bien que Thersite. Cette pluie de tuiles, petites ou grosses, est ce qui finit par nous tuer. Mais la mort n'est point en nous ; la mort n'est point nous. S'il y avait dans la nature propre de l'homme, dans cette formule de mouvements équilibrés selon laquelle il perçoit, agit et aime, s'il y avait dans ce composé quelque cause qui lui soit contraire, il ne vivrait pas un seul moment. Il y a donc une vérité de chacun, qui ne dépend point de la durée. Il y a de l'éternel en chacun, et cela c'est proprement lui. Essayez de saisir cette puissance qui lui est propre, dans ces instants heureux où il est lui-même, où il se traduit tout dans l'existence, par -un concours heureux des choses et des hommes. Les sots diront que ce bonheur lui est extérieur ; mais le sage comprendra peut-être qu'à ces moments de puissance il est hautement lui. « Tout homme, a dit Goethe, est éternel à sa place. »

Goethe, comme on sait, fit retraite environ six mois afin de lire Spinoza. Il l'a compris. Cette rencontre fait un beau moment, lui-même éternel. Ce sont des lumières pour nous autres. Le poète, cela paraît par les effets, ne se nourrit point d'idées planantes. Il pense les yeux ouverts. Et qu'il voie le papillon ou l'homme, ou une fleur, ou une vertèbre de mouton lavée par la mer, soudainement c'est une nature qu'il perçoit, forte, équilibrée, suffisante. En rapport avec le tout, mais non point par ces vues extérieures et abstraites qui font le savant ; au contraire, par l'idée singulière et affirmative de la chose, ou par l'âme de la chose, directement contemplée. C'est l'autre vrai, le vrai sans paroles. Et la magie propre au poète est de faire éprouver cela, cette présence de l'être particulier, seul universel. Je serais bien embarrassé d'expliquer cela ; mais le poète me le pose et me l'impose, par ce retentissement de l'objet, petit ou grand, et, par cette magie, toujours grand, toujours suffisant, comme Dieu. Il m'est signifié par le poète que la mort n'est rien, et que tout moment est éternel et beau si je sais voir. Chacun a l'expérience de ce bonheur soudain, étranger à la durée, et qui fait que l'on aime cette vie passagère. Or nous voilà en cette cinquième partie de l'Éthique. Nous y sommes établis et rendant grâces. Le même homme qui a dit que mieux nous connaissons les choses particulières et mieux nous aimons Dieu, a dit quelque chose qui est encore plus hardi : « Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels. » En ce miroir, le poète se reconnut.

LXXIV

Goethe est fils d'août

28 août 1921

[Retour à la table des matières](#)

Goethe est fils d'Août. Je ne puis mépriser tout à fait l'antique idée qui veut faire dépendre la destinée de chaque homme de la situation astronomique qui a dominé ses premières heures. Il est aussi sot de rejeter que d'accepter ces anticipations, qui furent sans doute les premières pensées humaines ; il faut que toute erreur trouve sa place parmi les vérités. Il est assez clair qu'un enfant qui commence par s'étendre et s'étaler à la chaleur de l'été n'aura pas les

mêmes dispositions ni les mêmes sentiments que l'enfant qui grandit d'abord sous le manteau de la cheminée ; ce dernier sera un vrai fils des hommes, et s'attachera plutôt au problème humain, du sommeil, du feu, des gardiens, de la justice ; le premier sera plutôt un fils du ciel, ami des vents migrants et des eaux libres ; et s'ils sont poètes, ce seront deux poètes. Mais ces différences sont tressées avec tant d'autres dans la nature de chacun, que le préjugé astrologique doit rester à l'état métaphorique, et suspendu sur nos pensées comme ce ciel même, qui laisse tout à expliquer dans sa clarté impénétrable. Il faut serrer de plus près le puissant individu. Toutefois de ce téméraire départ jusqu'à la soupe aux cailloux, qui occupa l'esprit de Goethe adolescent, il y a un chemin lumineux.

On sait que des cailloux de silex, traités par l'alcool comme fit Goethe, ou seulement refroidis brusquement dans l'eau, présentent la silice sous la forme d'une gelée transparente. Goethe raconte, en ses mémoires, qu'il médita intrépidement là-dessus, pensant avoir trouvé, en cette forme d'apparence animale, la terre vierge des alchimistes ; mais vainement il essaya tous les réactifs qu'il put imaginer sur cette amorphe gelée ; il ne put d'aucune façon, dit-il, faire passer cette prétendue terre vierge à l'état de mère. Seulement, par cette idée aventureuse, il fut jeté dans des recherches de minéralogie qui l'occupèrent toute sa vie. D'où l'on peut se faire quelque opinion de ce que c'est qu'une idée vierge et mère. Car le sentiment poétique, à partir du moindre objet, ferme un cercle immense qui va du ciel aux enfers, et le penseur ne cesse plus d'aimer comme son propre être cette unité métaphorique. Qui ne commence par finir ne sait plus commencer. Je ne puis croire que l'âme voyageuse de Platon soit fille de Novembre. Ses rêves d'enfant, dont il fit pensée, l'ont porté loin en avant de nous. En Goethe je retrouve ce précieux mouvement par lequel le poète termine d'abord ses pensées, comme d'un coup de filet où la nature entière est prise. De là cette ampleur des moindres poèmes, et, en revanche, cette poésie des moindres pensées. Comme des arches de pont ; mille troupeaux, richesses humaines, passions, passeront dessous et dessus ; mais le pont est jeté d'abord, sans qu'on ait égard au détail de ces choses.

Idées vierges, parées d'une beauté prophétique. Après la certitude préliminaire, le doute créateur. Il vient, par l'abus d'une mécanique expérience, des époques où l'on veut dire qu'il y a des idées fausses ; un caillou n'est plus alors qu'un caillou ; une chose n'est plus qu'elle-même ; ce vrai abstrait n'est qu'un peu de sable dans les mains. Mais, lorsqu'il naît un Goethe, tout recommence, et de nouveau l'Astrologie éclaire l'Astronomie. Hegel peut venir après Goethe, et tant d'autres, qui auront appris de nouveau à penser d'après l'anticipation poétique. Pour douter il faut d'abord être sûr ; il faut donc que le beau précède le vrai. C'est ce qui est rassemblé dans l'antique légende où l'on voit que les pierres se rangeaient d'elles-mêmes en murailles, palais et temples, aux sons de la lyre.

LXXV

Kant fut assurément une des plus fortes têtes

Mars 1924

[Retour à la table des matières](#)

Kant fut assurément une des plus fortes têtes que l'on ait connues. Mais Goethe fut un penseur d'une autre qualité. Plus homme par les passions et par les folies de la jeunesse ; plus homme aussi par la fonction ; car il fut ministre, et sut faire sérieusement de petites choses, quoiqu'il restât bien au-dessus. D'où vient que le premier coupe ce monde en deux, promenant son être animal parmi ces apparences sensibles, et, par ce côté-là, presque automate, comme les bonnes femmes l'avaient remarqué ; cependant que sa pensée faisait d'autres promenades, et au contraire tout à fait libres, dans le monde des pures idées. Il faut appeler Utopie cette immense idée d'une autre vie, d'où nous sommes ramenés par la faim, la soif et les affaires de ce bas monde. En Goethe, tout à l'opposé, on ne trouverait point de ces idées qui soient hors de lieu ; mais par toute sa pensée il touche à la terre ; il vit et il pense ; les deux ne sont qu'un.

Je suppose que le caractère de Kant redescendait toujours à l'humeur ; aussi veut-il appeler pathologique ce qui n'est point l'impartiale pensée. C'est pourquoi il exerce contre son frère inférieur cette morale inflexible et séparée. Un tel homme se corrige ; au lieu qu'un Goethe se sauve. Sa pensée ne refuse pas la nature. Au contraire il la reprend, dans tout le sens de ce mot si fort. Aussi n'y a-t-il point dans cette existence, de ces épisodes mécaniques qui font dire que l'enfant n'a pas été élevé ; encore un beau mot. Il y a deux Grandeurs d'âme, l'une qui se sépare et l'autre qui revient. Marc-Aurèle ne méprisait pas son métier d'empereur ; mais, quoiqu'il se fût à la terre par là, il était encore moine en un sens, méprisant et coulant à fond tous les mouvements de son humeur. C'est proprement manquer de caractère. Quant à cet autre caractère que l'on reçoit de la fonction, des cérémonies et de l'action commune où l'on a sa place et son rôle, il faudrait le nommer Individualité, en vue de rappeler que c'est la Société qui détermine corrélativement l'individu. C'est un costume, à parler exactement, qui modère les actions à la manière du manteau de cour et de la chape ecclésiastique. Goethe porta donc ce costume qui discipline si bien l'impatience, la timidité et même l'ennui.

L'individu n'est que la moitié d'un homme. Il faut appeler poésie, ou bien fantaisie, cette singularité de l'humeur, lorsque, sous le nom de caractère, elle est reçue parmi les pensées. L'imagination produit sans cesse des signes capricieux, comme sont ces folles liaisons d'une chose à une autre très différente, ou bien ces assonances, et ces rythmes aussi, qui sont d'abord comme des jeux de tambour. Le penseur abstrait tambourine ainsi de ses doigts et de tout son corps, mais il n'y fait point attention ; le propre du poète est de faire musique

et enfin pensée de tous les genres de tambourinage. Telle est la sauvage pensée, mais réelle et forte, d'où sont sorties toutes nos idées ; et la superstition consiste toujours à chercher un sens aux liaisons fortuites. Presque toujours cette pensée puérile reste au-dessous de la pensée. Il n'y a que le poète qui fasse le passage, accordant ensemble le plus fortuit et le plus raisonnable. Et l'inspiration n'est jamais qu'une confiance héroïque en la nature animale, comme si les mille bruits du monde et cette pluie du monde sur le corps ne faisaient qu'un avec la partie la plus raisonnable. D'où vient que la raison prend corps, et au rebours, que ce monde prend droit et beauté. La poésie ressemble donc d'une certaine manière à la folie prophétique des sibylles et des innocents ; mais c'est une folie sauvée. C'est une enfance sauvée. Le lent passage de la religion à la science, d'où toutes nos idées portent la marque, se fait ainsi en toute idée de poète. Du passé à l'avenir, le trait poétique décrit sa courbe et nous réconcilie au monde.

LXXVI

C'est une belle amitié que celle de Goethe et de Schiller

23 septembre 1923

[Retour à la table des matières](#)

C'est une belle amitié que celle de Goethe et de Schiller, que l'on voit dans leurs lettres. Chacun donne à l'autre le seul secours qu'une nature puisse attendre d'une autre, qui est que l'autre la confirme et lui demande seulement de rester soi. C'est peu de prendre les êtres comme ils sont, et il faut toujours en venir là ; mais les vouloir comme ils sont, voilà l'amour vrai. Ces deux hommes donc, chacun poussant au dehors sa nature exploratrice, ont vu en commun au moins ceci, que les différences sont belles, et que les valeurs s'ordonnent non d'une rose à un cheval, mais d'une rose à une belle rose, et d'un cheval à un beau cheval. On dit bien qu'il ne faut pas disputer des goûts, et cela est vrai si l'un préfère une rose et l'autre un cheval ; mais sur ce qu'est une belle rose ou un beau cheval, on peut disputer parce que l'on peut s'accorder. Toutefois ces exemples sont encore abstraits, quoiqu'ils soient sur le bon chemin, parce que de tels êtres sont encore serfs de l'espèce, ou bien de nous et de nos besoins. Nul ne plaidera pour la musique contre la peinture ; mais on dispute utilement sur le tableau original et la copie, retrouvant dans l'un les signes de la nature libre et se développant de son propre fond, et dans l'autre les cicatrices de l'esclave et le développement par l'idée extérieure. Nos deux poètes devaient sentir ces différences au bout de leur plume. L'admirable c'est que, raisonnant entre eux et s'entretenant souvent de perfection et d'idéal, ils n'aient jamais égaré un seul moment leur génie propre. Chacun d'eux donne bien conseil à l'autre, et cela revient à dire : « Voilà comment j'aurais fait. » Mais en même temps chacun sait bien dire que ce qu'il conseille à l'autre est comme nul pour l'autre. Et l'autre, en réponse, renvoie fortement le conseil au conseiller, résolu à chercher par ses propres voies.

Je suppose que le poète et tout artiste est averti, par le bonheur, de ce qu'il peut et ne peut pas ; car le bonheur, comme dit Aristote, est le signe des puissances. Mais cette règle, à ce que je crois, est bonne pour tous. Il n'y a de redoutable au monde que l'homme qui s'ennuie. Tous ceux qui sont dits méchants sont mécontents en cela ; non pas mécontents parce qu'ils sont méchants ; mais plutôt cet ennui qui les suit partout est le signe qu'ils ne développent nullement leur perfection propre, et qu'ainsi ils agissent à la façon des causes aveugles et mécaniques. Au reste il n'y a sans doute au monde que le fou furieux qui exprime à la fois le plus profond malheur et la pure méchanceté. Toutefois, en ceux que nous appelons méchants, en chacun de nous aussi bien, je remarque quelque chose d'égaré et de mécanique, en même temps que la fureur de l'esclave. Au contraire ce qui est fait avec bonheur est bon. Les œuvres d'art témoignent bien clairement là-dessus. On dit énergiquement d'un trait qu'il est heureux. Mais toute action bonne est elle-même belle, et embellit le visage de l'homme. Or il est universel que l'on ne craigne jamais rien d'un beau visage. D'où je conjecture que les perfections ne se contrarient jamais et qu'il n'y a que les imperfections ou vices qui se battent. Dont la peur est un frappant exemple. Et c'est pourquoi la méthode d'enchaîner, qui est celle du tyran et celle du poltron, m'a toujours paru folle essentiellement, et mère de toute folie. Déliez, délivrez, et n'ayez pas peur. Qui est libre est désarmé.

LXXVII

On se hâte toujours de décider qu'une nature

10 mai 1921

[Retour à la table des matières](#)

On se hâte toujours de décider qu'une nature est bonne ou mauvaise, et que l'éducation n'y changera pas grand chose. Je conviens que l'éducation ne rendra pas brun celui qui est rouge et n'empêchera pas ses cheveux de friser. Et je conviens que de tels signes n'annoncent pas peu. Voici un teint doré, une toison noire, des yeux jaunes, des formes gracieuses, une masse musculaire faible ; toute une vie est ici écrite en un sens ; toutes les actions, toutes les passions, toutes les pensées auront cette sombre couleur. Et de même l'autre sera rose, rouge et bleu en tout ce qu'il dira et pensera. Le moindre geste exprimera la nature de l'un et de l'autre. Mais c'est cela qu'il faut aimer ; c'est cela, blond ou brun, sanguin ou bilieux, c'est cela qui sera humain, puissant et libre ; ou qu'est-ce qui pourrait l'être ? Nul homme n'existe ou n'agit par la vertu du voisin. Et je voudrais bien qu'on me décrive un type d'homme qui, par son humeur et la couleur de ses yeux, soit assuré contre les folies de l'amour, ou contre l'envie, ou contre le désespoir. En n'importe quel corps humain toutes les passions sont possibles, toutes les erreurs sont possibles, et se multiplieront les unes par les autres si l'ignorance, l'occasion et l'exemple y disposent ; toujours, il est vrai, selon la formule de vie inimitable, unique, que chacun a pour lot ; il y a autant de manières d'être méchant et malheureux qu'il y a d'hommes sur la planète. Mais il y a un salut pour chacun aussi, et propre à

lui, de la même couleur que lui, du même poil que lui. Il sera courageux, charitable, sage par ses mains à lui, par ses yeux à lui. Non pas par vos mains à vous, ni par vos yeux. Non pas parfait de votre perfection, mais de la sienne. Il n'a que faire de vos vertus ; mais plutôt de ce qui peut être vice et passion en lui il fera vertu en lui. Et ne dit-on pas souvent d'un homme, non sans raison, que ses brillantes qualités justement l'ont perdu, par le mauvais usage qu'il en a fait ?

Spinoza, rude maître d'école, dit que l'homme ne peut rien faire de la perfection d'un cheval ; entendez que nul être ne peut se sauver par la perfection d'autrui ; mais c'est de sa propre erreur qu'il doit faire vérité, et de sa colère, indignation, et de son ambition, générosité. La même main qui frappe, peut aider ; et le même cœur, qui hait, peut aimer. On entend souvent dire à quelque enfant rebelle : « Sois donc comme ta sœur, qui est si bonne. » On pourrait aussi bien lui conseiller d'être blonde et grasse comme sa sœur, à elle qui est brune et maigre. J'irais même jusqu'à dire que la beauté est propre à chaque être, et résulte de l'harmonie qui lui est propre ; car il n'y a point une formule de beauté ; et j'ai souvent remarqué que des traits qui seraient beaux d'après la notion commune du beau, sont aisément laids par la peur, l'envie ou la méchanceté. On peut même dire que la laideur se voit mieux sur des traits qui pourraient aisément être beaux ; de même que l'obstination et le préjugé choquent plus en des esprits vigoureux et qu'on dirait bien doués. Mais qu'est-ce qu'un esprit bien doué, s'il cède à la tentation de plaire ou de flatter ? Et qu'est-ce qu'un esprit mal fait, s'il est capable de comprendre la moindre chose ? Qu'il fasse ce mouvement de comprendre, et le voilà juste. Non pas pour demain ; mais où est l'esprit qui soit juste aujourd'hui pour demain ? L'erreur est facile à tous ; plus facile peut-être à celui qui croit savoir beaucoup. C'est par là qu'un esprit lent et obscurci de rêveries va souvent loin. Mais où qu'ils aillent, l'un et l'autre, c'est avec leurs jambes qu'ils iront, non avec celles du voisin.

LXXVIII

Spinoza dit : « Dans nos entretiens »

21 février 1931

[Retour à la table des matières](#)

Spinoza dit : « Dans nos entretiens gardons-nous de dépeindre les vices des hommes et leur esclavage ; ou que ce soit fait très sobrement. Largement au contraire sur la vertu, c'est-à-dire sur la puissance ; et le plus possible se mouvoir, non par la crainte et l'aversion, mais par la joie. » Voilà un beau texte pour prêcher. Il est facile d'abaisser, mais il est sain d'admirer. La misanthropie est une maladie ; mais de ce jugement, qui a lui-même une teinte misanthropique, je me relève en prenant l'humeur dénigrante comme une erreur énorme. Je n'ai pas compris d'abord le trait de génie de Molière, nommant misanthrope celui qui ne sait pas aimer selon la joie. Célimène tient

ferme en son être ; elle vit, elle surmonte, elle combat à son poste ; elle vaut mieux qu'on ne croit ; elle ne le dit pas ; elle ne saurait pas le dire ; mais elle attend qu'on le devine. Alceste n'est pas celui qui la confirmera dans son être à elle ; il ne voit que ce qu'elle n'a pas. Aimer c'est soutenir, deviner, porter le meilleur de ce qu'on aime. Et c'est la joie qui est le signe de ce sentiment héroïque. Alceste est mal parti.

Un Alceste bouillant m'aborde l'autre jour en me disant, comme bienvenue - « Que d'êtres vils en ce monde ! » À quoi je répondis : « Oui ; mais que de braves gens ! » Il en convint. Or, ce sont les mêmes. À l'axiome trop connu de Hobbes : « l'homme est un loup pour l'homme », Spinoza répond que l'homme est un dieu pour l'homme. Mais il est vrai que le dieu se cache dans des nuages bien noirs. « Qu'il est difficile, a écrit La Bruyère, qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! » Si vous voulez là-dessus vous donner un exercice profitable, je vous propose deux livres, qui sont très ennuyeux si l'on veut, et qui sont très nourrissants si on leur ouvre crédit. L'un est La Nouvelle Héloïse ; l'autre est Wilhelm Meister. Si vous faites serment de les aimer, vous trouverez amplement de quoi les aimer. Sinon, non. Cette disposition à payer d'abord de bonne volonté, à payer avant de recevoir, si vous l'avez une fois fortifiée, elle vous aidera en toutes vos lectures. Et si vous arrivez à lire les hommes comme les livres, cela vaudra une cure à Vittel ou à Carlsbad ; car la malice est beaucoup dans nos maladies.

Cela, chacun le sent et l'éprouve. Mais où est la racine de l'idée ? En ceci, que l'être positif de chacun est beau et bon, et que ses défauts ne sont point de lui. Idée que Spinoza a connue en Dieu ; mais, même sans ce grand détour, on peut comprendre qu'un être ne vit pas par ce qui lui manque ; et le trésor de sa vie, œuvre précieuse et unique, c'est à vous de le trouver. S'il se met en colère, ce n'est pas de lui ; c'est que ce monde l'attaque ; c'est que quelque mouche le pique, comme on dit si bien. Et, comme il ne manque pas de mouches, il ne manque pas non plus de grimaces sur la vivante statue ; mais la grimace n'est point l'homme ; autrement il faudrait dire qu'il ne fait que mourir. Le même Spinoza a écrit que nul n'est détruit que par des causes à lui étrangères. Seulement, comme tout être est en lutte et péril, c'est à nous de démêler à travers ces apparences, le vrai visage, et disons l'âme, que Spinoza définit comme l'idée du corps. Je trace un peu cet aride chemin, mais non sans récompense, à l'usage de ceux que trop de pensée a brouillés avec les hommes et avec eux-mêmes aussi. Il s'agit de passer au-delà ; et je dis seulement, comme à l'athlète : « Nul ne sautera pour toi. »

Or, je remarquais, ces jours, que les hommes savent bien se jeter à l'admiration, dès qu'ils le peuvent. Ils vont là tout droit., comme à un air respirable. Ils composent leur grand homme ; ils le portent à bras. Tant qu'il est vivant, et surtout si on le voit de près, c'est difficile, par toutes les grimaces étrangères qui le recouvrent. Mais quand il est mort, la légende se fait, et se moque de l'histoire. Où est le vrai ? J'ai voulu bien entendre qu'il faut s'aider de soi en cette recherche. Car il y a le vrai des choses, qui diminue l'homme ; mais le vrai des choses n'est pas le vrai de l'homme ; et le vrai de l'homme, il faut le porter à bras.

LXXIX

Je ne pense pas volontiers au problème des races

23 octobre 1927

[Retour à la table des matières](#)

Je ne pense pas volontiers au problème des races. Ce genre de pensée a quelque chose d'injurieux. Comme de décider si un homme est intelligent ou non, vaniteux ou non, courageux ou non. Cela tente, mais il y faut résister. Non que je me refuse à voir les différences ; au contraire il me semble que je les vois, mais bien plus près de moi, en mes semblables, en mes amis ; et cela me conduit à aimer les différences, et à n'en point faire vertu ou vice. Un homme de six pieds allonge le bras et prend ce livre sur le plus haut rayon ; un petit homme n'en peut faire autant ; mais il prend l'escabeau. Un petit homme a d'autres avantages ; il a moins de masse à porter ; il pèse moins sur un cheval ou sur un canot. À mesure que le génie inventeur l'emporte sur la puissance physique, tout s'égale, sans que les différences s'effacent. L'intelligence a bien plus d'un chemin. L'un est myope, mais aussi il observe mieux. Un homme gros se décide moins promptement, mais aussi il montre plus de ruse. Certains hommes combinent supérieurement et sentent vulgairement ; d'autres sont nés poètes ou musiciens, et avec cela peu intelligents, comme on dit ; mais c'est dit trop sommairement. Entre un esprit abstrait et un esprit métaphorique, rien n'est décidé. L'un est vif et se trompe par là ; l'autre est tenu par le sentiment et se trompe encore par là ; mais il y a remède à tout. Il n'est point de vice dont on ne puisse faire vertu ; et celui à qui tout est facile souvent ne fait rien de bon. Qui est fier de sa nature et s'y fie trop n'est pas loin d'être sot. N'a-t-on pas vu de bons esprits errer étrangement dans les temps difficiles ? Décider de ce qu'un homme pourra ou ne pourra pas, d'après les promesses, les signes et les aptitudes, c'est un plaisir d'infatuation, dont je me garde.

Il est d'un esprit qui veut être juste dans tout le sens de ce beau mot, de réfléchir plutôt sur l'étonnante parole d'Aristote : « J'ai idée que la vertu d'un homme lui est propre, et ne peut être arrachée de lui » ; ce que Spinoza exprime autrement, disant que l'homme n'a que faire de la perfection du cheval. Suivant cette idée, j'aperçois qu'aucun homme n'a besoin ni usage de la perfection du voisin. Mais il faut que chacun aille à sa perfection propre, tournant pour le mieux les obstacles qu'il trouve en lui-même. L'escrimeur qui a de grandes jambes s'allonge ; celui qui a de petites jambes bondit. Lequel touchera le mieux ? Je prononce que c'est affaire de travail, de courage et de confiance en soi tout autant qu'affaire de jambes et de bras. Mais quelles variétés dans l'intelligence, dans le jugement, dans l'invention ? Que deux hommes développent leurs puissances, comme ont fait Platon et Aristote ; les voilà différents par leur perfection même ; et dites lequel vaut le mieux, si vous l'osez.

Osons encore bien moins tant que nous n'avons pas épuisé tous les moyens d'instruire et d'aider. Quel que soit l'homme, il faut l'appeler du plus haut nom, et ne se point lasser. On ne peut faire moins, si l'on a la moindre connaissance de ses propres faiblesses et du crédit que l'on a soi-même trouvé, sans lequel nul ne peut rien. C'est justement cela que l'Église nomme Charité ; vertu difficile pour tous ; mais il faut toujours surmonter les différences, d'un œil noir à un œil bleu, du blond au brun, du noir au blanc, et premièrement de soi aux autres. A quoi la générosité va tout droit ; mais l'intelligence y aide aussi, qui n'efface point les différences, et au contraire leur donne droit et charte par une observation plus attentive des conditions réelles et des structures. C'est l'abstrait souvent qui est méchant et sot.

LXXX

Ce que dit Comte des trois races

19 septembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Ce que dit Comte des trois races humaines est toujours bon à considérer. Comme chacun peut distinguer autour de soi trois espèces d'hommes, selon que l'intelligence, l'activité ou les affections dominant, ainsi on peut distinguer une race active qui est la jaune, une race intelligente qui est la blanche, et une race affective ou affectueuse qui est la noire. Mais ces différences doivent être comprises comme subordonnées. Comme les affections d'amour, de haine, de jalousie, d'enthousiasme, d'espérance, de regret, de joie et de tristesse sont les mêmes par les causes et le développement en tout homme, qu'il soit noir, blanc ou jaune, comme les lois de l'action, coutume, habitude, savoir-faire, travail, persévérance, sont les mêmes en tout homme qu'il soit jaune, noir, ou blanc, ainsi l'intelligence est la même en tous, la géométrie est la même pour tous, l'astronomie est la même pour tous ; au premier signe on le reconnaît. Pour moi je n'ai aucune peine à reconnaître mon frère humain sous ces variétés de couleur. À quoi aident les différences autour de soi dès qu'on les remarque ; car l'attention que l'on peut appeler jaune, et qui cherche au dehors son butin, se lit sur plus d'un visage blanc ; et la fidélité noire au beau regard, de même ; en tous l'intelligence domine, qu'elle dessine l'action ou qu'elle rumine les passions. Il ne faut pas décider que le type intelligent, qui est l'ordinaire chez les blancs, soit supérieur aux autres ; ces questions n'ont pas plus de sens que tant d'autres où l'on demande qui vaut mieux du brun ou du blond, de l'agriculteur ou du citadin, du poète ou du calculateur. Il y a pour chacun une perfection propre, qui est à réaliser par lui-même. Les esprits tyrans, qui cherchent un miroir d'eux-mêmes, repoussent aussi bien l'allemand que le noir ; ils inventent des races, et vivent de mépriser. Je n'ai point cette maladie ; j'aime les différences et les variétés.

J'ai observé chez des noirs encore jeunes une violence et une profondeur de colère étonnantes, pour de faibles causes ; mais sans durée ; la confiance, l'affection, la reconnaissance revenaient bientôt avec un sourire d'enfance. Je trouvais en eux une aptitude suffisante à comprendre et à retenir, mais non point la force d'esprit, rare au reste en toute race ; j'en voyais bien la raison ; ils n'avaient pas cette curiosité sans préférence qui guette l'idée. Mais il me semble que notre modèle d'homme, qui se plaît à penser plutôt qu'à aimer, n'a pas moins besoin que l'autre d'une culture harmonieuse, et ferait une autre espèce de monstre, s'il restait sauvage. Quand nous aurons appris la mathématique à l'univers, si le jaune alors nous a appris l'action, et si le noir nous a appris la fidélité, qui aura gagné le plus à ces échanges ? Tous auront gagné. Sans doute faut-il la coopération des trois races pour faire l'humanité.

Ceux qui ont connu des serviteurs noirs racontent de beaux traits. Il n'est point rare qu'une nourrice noire aime son nourrisson comme son propre enfant, et qu'elle soit fidèle dans la mauvaise fortune, sans hésitation, sans regret, on dirait même avec bonheur. Et il est ordinaire que ces cœurs généreux s'attachent à un portrait ou à quelque autre souvenir non négociable, et méprisent l'argent, chose presque incroyable chez nous, où la précaution domine toujours assez sur le cœur, quelque comédie que l'on joue. D'après ces formules beaucoup trop simplifiées, on déciderait déjà pourtant quel sera, des deux, le maître, et quel sera l'esclave. Si l'on considère aussi comme la colère est proche de l'amour, et ce qu'il y a de fidélité dans la vengeance, peut-être comprendra-t-on que la première police du monde appartenait de toute façon à la froide race blanche. L'Esprit est en un sens la moindre des valeurs ; mais toutes les valeurs l'acclament pour roi, car c'est par lui, incorruptible, que toutes les valeurs sont reconnues.

LXXXI

Les monstres des gargouilles ressemblent

16 mai 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les monstres des gargouilles ressemblent au visage humain de façon à faire trembler. Le dieu grec ressemble au visage humain de manière à nous consoler tous. Ce sont deux imitations de la nature, l'une et l'autre vraie. Le monstre exprime à sa manière que le corps humain est animal ; le dieu signifie un corps pensant. L'un nous invite à nous défier, et il est vrai qu'il faut se défier ; l'autre nous invite à nous confier, et il est vrai qu'il faut se confier. Ce sont deux modèles ; l'un, de l'expression non gouvernée, l'autre de l'expression gouvernée. D'un côté le corps abandonné, de l'autre le corps repris selon la musique et la gymnastique. De l'un l'âme séparée ; dans l'autre l'âme réconciliée.

Dans le profil animal le nez, comme dit Hegel, est au service de la bouche ; ce double système, qui a pour fonction de flairer, de saisir et de détruire,

avance en ambassade ; le front et les yeux se retirent. Les statuares de la bonne époque n'ont donc pas mal dessiné leur dieu, choisissant cette structure du visage où le nez est comme suspendu au front et séparé de la bouche. Au sujet de la bouche, le même auteur fait cette remarque que deux mouvements s'y peuvent inscrire par la forme, ceux du langage articulé, qui sont volontaires, et d'autres que j'oserai appeler intestinaux. Il faut que le réflexe viscéral y domine, ou bien l'action gymnastique. Dans le fait, un menton retiré et comme branlant, une lèvre pendante réalisent aussitôt quelque ressemblance animale. D'où je tire la raison qui fait qu'un menton architectural, articulé et musclé selon la puissance, signifie l'esprit gouvernant ; ce qu'il y a de l'invertébré dans la bouche se trouve ainsi ramené au modèle athlétique ; aussi la forme expressive de la bouche est toujours soutenue par quelque menton herculéen. La plus profonde amitié, qui veut instruire, se trouve jointe à la force. L'éclat des yeux, langage d'une âme prisonnière, est comme déplacé dans ces puissantes formes ; aussi bien toute politesse conduit à modérer ces signaux ambigus que prodigue l'œil d'un chien ou d'une gazelle. Ainsi le héros de marbre conduit très loin ses leçons muettes.

Je le veux bien, répond le disciple. Mais si je suis né avec un nez camus et un menton rentrant, qu'y puis-je faire ? À quoi je dirais ceci, qu'un visage correctement dessiné est toujours plus voisin des proportions convenables qu'on ne voudrait croire au premier regard ; cela vient de ce que les mouvements, signes et grimaces sont plus remarqués que les formes ; et c'est de là que la caricature tire tous ses effets, fixant le mouvement dans la forme. Mais il faut dire aussi que celui qui ne gouverne pas son visage offre aisément une caricature de lui-même, et aussi bien lorsque l'envie, l'ironie ou la cruauté s'inscrivent sur un masque régulier. La forme grecque doit donc être prise comme maîtresse de mouvement. D'où paraîtra déjà un autre homme, qui est le vrai ; mais je crois aussi que la gymnastique conforme au modèle humain changera toujours un peu la forme elle-même et que ce changement suffit pour la réconciliation. Mais je vois beaucoup d'hommes qui sont dupes de leur propre visage.

Alain, Propos sur des philosophes
Troisième partie : L'homme

Passions

LXXXII

Un sage, un lion, une hydre aux cent têtes

15 févr. 1926

[Retour à la table des matières](#)

Un sage, un lion, une hydre aux cent têtes, cousus ensemble dans le même sac, voilà donc l'homme, à ce que Platon dit. L'hydre n'a jamais fini de manger et de boire ; le plus grand des sages se met à table trois fois par jour ; et si d'autres ne lui apportaient la nourriture, aussitôt il devrait la chercher, oubliant tout le reste, à la façon du rat d'égout. D'où le sage désire amasser, et craint de manquer. Mettons toutes les pauvretés et tous les désirs au ventre ; c'est la partie craintive. Tête sur ventre, cela fait un sage humilié. Cela ne fait point encore un homme, il s'en faut bien. Le lion, en cette sorte de fable, représente la colère, ou l'irascible, comme on disait dans l'ancien temps. Je le mets au thorax, sous la cuirasse, où bat le muscle creux. C'est la partie combattante, courroucée et courageuse, les deux ensemble. Et le langage commun me rappelle qu'autour du cœur vivent les passions. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Cela ne demande point si Rodrigue est faible, affamé, craintif.

Cette remarque conduit assez loin. L'homme n'est pas tant redoutable par le désir que par la colère. Le désir compose ; le désir échange. Mais on ne peut

composer avec un homme offensé. Il me semble que c'est principalement l'offense qui fait les passions. Le refus d'un plaisir, on s'en arrangerait. Les vices sont pacifiques ; peut-être même sont-ils poltrons essentiellement. Mais qui ne voit qu'un refus de plaisir peut être une offense ? L'amoureux peut être déçu ; ce n'est qu'une faim ; ce n'est que tristesse de ventre. Mais s'il est ridicule, le drame se noue. Dignité et colère ensemble. Ce mouvement dépend plus de la tête que du ventre. C'est du courage souvent que vient cette idée qu'un homme en vaut un autre ; mais du jugement aussi. Le sage et le lion seraient donc d'accord à ne point supporter le mépris. Dans le fait un homme se passe très bien de beaucoup de choses. Mais il y a une manière méprisante de refuser partage ; c'est par là que les choses se gâtent.

Dans les passions de l'amour, il arrive souvent que la coquette refuse ce qu'elle est arrivée, quelquefois non sans peine, à faire désirer. Offrez la croix ou l'académie à un homme qui ne demandait rien, arrivez à les lui faire désirer, et aussitôt retirez l'appât. Telle est quelquefois la coquetterie d'un ministre, et toujours la coquetterie de Célimène. C'est humilier deux fois. C'est se moquer. Chose digne de remarque, moins ce qui était promis est précieux, agréable et beau, plus peut-être l'on s'indigne ; c'est qu'on l'a désiré. Alors le lion rugit.

C'est une idée assez commune que révolutions et guerres sont filles de pauvreté. Mais ce n'est qu'une demi-vérité. Ce ne sont point les pauvres qui sont redoutables, ce sont les humiliés et les offensés. L'aiguillon du besoin ne fait qu'un animal peureux ; pensée de vol, non pensée de vengeance. Et la pensée s'occupe toute à chercher un repas après l'autre. Tête et ventre. Les passions veulent du loisir, et un sang riche. On croit que la faim conduirait à la colère ; mais c'est là une pensée d'homme bien nourri. Dans le fait une extrême faim tarit d'abord les mouvements de luxe, et premièrement la colère. J'en dirais autant du besoin de dormir, plus impérieux peut-être que la faim. Ainsi la colère ne serait pas naturellement au service des désirs, comme on veut d'abord croire.

Pourquoi je conduis mes pensées par là ? C'est que Platon dit quelque chose d'étonnant au sujet de la colère. Il dit qu'elle est toujours l'alliée de la tête ; et toujours contre le ventre. Je repoussais d'abord cette idée, mais j'aperçois maintenant qu'il y a de l'indignation en beaucoup de colères, et enfin que c'est l'idée d'une injustice supposée, à tort ou à raison, qui les allume toutes. Que l'homme ait besoin de beaucoup de choses, et ne règne sur ses désirs qu'en leur cédant un peu, cela n'explique pas encore les passions. C'est que cette condition, commune à tous, n'humilie personne. Le travail n'humilie point. Bien mieux on ne trouverait pas un homme sur mille qui s'arrangeât de ne rien faire, et d'être gorgé comme un nourrisson. Gagner sa vie, cela ne fait point peine, et même fait plaisir. Ce qui irrite c'est l'idée que ce salaire bien gagné ne vienne pas par le travail seul comme un lièvre pris à la chasse, mais dépende encore de la volonté et du jugement de quelqu'un. L'idée d'un droit est dans toute colère, et Platon n'a pas parlé au hasard.

Ce qu'il importe ici de comprendre, c'est que la colère est encore un principe d'ordre, dont on voit tout de suite qu'il enferme une contradiction. L'erreur est de compter sur la colère et de prendre pour bonnes ses raisons sans craindre assez les moyens qui lui sont ordinaires. Et voilà pourquoi de

tous les projets de paix, on voit revenir la guerre dont le principe est exactement dans une colère soutenue par l'apparence d'un droit.

LXXXIII

Platon n'est pas tout en mystères

Janvier 1930

[Retour à la table des matières](#)

Platon n'est pas tout en mystères et en profondeurs. Son homme en trois parties, tête, poitrine, et ventre, se montre à moi souvent par ces crânes puissants, presque sans coffre et sans muscles, par ces gros appétits qui vont roulant, par ces hommes-tambours aussi, qui ne sont que caisses sonores, et qui déclament pour le plaisir. D'après cette structure, je devine déjà le défaut de chacun. Nos docteurs méprisent ces images, qu'ils jugent trop simples ; mais je les vois perdus dans le monde humain, et ne pouvant saisir, ni juger, ni piquer, faute d'une division convenable. Car les hommes qu'ils veulent décrire n'ont presque toujours que tête et ventre. Ils comptent bien la raison gouvernante, entendez les connaissances prouvées, les perceptions nettes, et les sages maximes. Ils comptent aussi les désirs et les besoins d'après ce ventre insatiable, comme parle le mendiant homérique ; et c'est de là qu'ils font naître les passions, peur, colère, envie, amour, haine, vengeance, et choses de ce genre, qui font une bonne partie des maux. Tout le déraisonnable viendrait donc du ventre peureux, avide, affamé. Contre quoi Platon dit comme en se jouant qu'amour est fils de richesse et de pauvreté. Cela doit nous avertir que le monde est remué surtout par les puissances d'orgueil et de colère, et que le besoin n'est pas notre moteur efficace, ni le père de toutes nos opinions. Et s'il y a quelque chose d'incomplet dans l'analyse marxiste, que du reste j'estime précise et forte, c'est parce qu'ils n'ont point assez distingué, comme on disait autrefois, l'irascible du concupiscent.

C'est une grande lumière sur l'homme si l'on sépare, dans ce qu'il doit gouverner par sa prudence, ce qui est besoin et appétit, qui vient de pauvreté, de ce qui est emportement, qui vient au contraire de richesse accumulée. Les politiques soupçonnent bien, par les effets, que ceux qui manquent de tout ne sont pas les plus redoutables, et que la misère, qui a tant de raison d'oser, n'a point la force d'oser. Au surplus, ce genre d'ambition, qui a pour principe le besoin, est aisément gouvernée, comme on voit dans ces récits où l'on jette des provisions aux loups poursuivants, ou des pièces d'or aux brigands qui sont sur la piste ; c'est ainsi qu'on divise et qu'on règne. Et l'on a souvent remarqué que l'excès de l'injustice n'est pas ce qui annonce la fin de l'injustice.

La colère est bien plus à craindre dans un homme vigoureux et reposé ; et ces mouvements, qui s'annoncent dans le thorax et autour du cœur, sont les plus difficiles à gouverner. D'abord par un besoin de dépense, qui met l'hom-

me en action pour la moindre cause ; surtout par cette loi d'entraînement, ou d'emportement, qui fait que le commencement de l'action éveille tout le corps, agite les muscles, excite le cœur, et ainsi s'accroît comme l'avalanche. Regardez comment une colère s'élève et de quoi elle se nourrit ; son aliment est en elle-même. Comme une meule de paille, par une étincelle, elle brûlera toute ; c'est qu'elle ne demande, comme on dit, qu'à brûler ; cette énergie est suspendue, disponible, instable. C'est ainsi que l'action fouette l'homme et l'irrite, de façon qu'il crie parce qu'il crie et frappe parce qu'il frappe. Ici est la source des passions conquérantes, qui poursuivent quelque lièvre dont elles ne feront rien, et dont elles ne voudraient pas, comme dit l'autre, s'il était donné. On ne peut jeter un os à ce genre d'ambition-là ; elle ne cède qu'à la fatigue. Ainsi va l'amour conquérant, qui ne compare jamais le gain avec la dépense, et qui s'échauffe au contraire par la lutte et l'obstacle. De même il y a une grande différence entre le chasseur économe de ses mouvements, qui chasse pour se nourrir, et celui qui chasse avec fureur et s'enivre à se dépenser. Ainsi va la guerre, fille d'ennui et de puissance, nullement fille de besoin et de désir.

LXXXIV

*Quand on me dit que les intérêts
sont la cause principale des guerres*

26 mai 1921

[Retour à la table des matières](#)

Quand on me dit que les intérêts sont la cause principale des guerres, ou, en langage plus ambitieux, que ce sont les forces de l'économie qui poussent les peuples les uns contre les autres, je reconnais aisément une idée qui court partout ; c'est comme une monnaie usée par l'échange et que l'on reçoit d'après ce signe seulement. Mais dès que j'examine une telle idée, je la juge faible et sans vérité. Vainement je vois avancer des preuves prises de tous les temps et de tous les pays. je n'y saurais même point répondre ; je suis écrasé par cet immense sujet. Comment prouver que ce n'est pas un développement industriel presque démesuré qui a poussé l'Allemagne à la guerre ? Tant de gens parlent et pensent contre mon avis ; et le pire c'est qu'en ce monde humain ce que l'on croit et même ce que l'on dit est partie du fait. Si les gens croient tous ou presque tous que l'expansion économique ne peut se faire que par une guerre heureuse, tout se passe alors comme si ce qu'ils croient était vrai. Le lieu commun est cause. Je garde pourtant l'idée qu'il n'est point de l'essence de l'Économie de faire la guerre. Ferme conviction, qui peut conduire à lire les faits autrement ; mais il faut que j'en rende compte.

Je conçois donc, à la manière de Platon, un homme, construit comme nous sommes tous, tête, poitrine et ventre ; et je cherche ce qui, dans cet assemblage, fait naturellement paix, guerre, ou commerce. De la partie dirigeante, qui est la tête, je ne dirai rien aujourd'hui, sinon qu'il me semble qu'elle n'ap-

prouve pas la guerre, mais qu'elle s'y laisse entraîner. Personne n'a voulu la guerre, à les entendre ; et je crois qu'ils sont tous sincères en cela. Je cherche donc quelque chose qui soit plus fort que la tête, et qui l'entraîne malgré elle. Or le ventre est exigeant ; ses besoins principaux, qui sont de nutrition, ne souffrent point de délai. Il faut acquérir et consommer ; par travail et échange, si l'on peut ; par violence et meurtre si l'on ne peut autrement. Voilà donc la guerre ? Mais point du tout. C'est vol et pillage ; ce n'est point guerre. Je ne puis appeler guerre, en l'individu que je veux considérer, cette chasse sans pitié que la faim, l'avidité, la convoitise, la peur de manquer éperonnent. Un bandit n'est nullement un homme de guerre. Il nuit aux autres en vue de se conserver lui-même. Si l'individu que je considère est mû seulement par le ventre, la tête suivant et conseillant comme il arrive quand les besoins font émeute, ce n'est point là un guerrier. Un guerrier est un homme qui prend parti de se faire tuer plutôt que de reculer. L'animal se risque bien quand il a faim ; mais il ne résiste pas à une force évidemment supérieure. Le ressort de la guerre n'est point là. On le dit souvent, que le ressort de la guerre est dans cette partie animale qui a faim, qui a soif, qui a froid ; mais je ne le crois point du tout.

J'aperçois un meilleur guerrier, le thorax. Là siège la colère, fille de richesse et non de pauvreté. D'autant plus redoutable que l'homme est plus dispos et mieux nourri. Ici commence le tumulte qui vient de force sans emploi ; qui s'augmente de lui-même et s'irrite de son propre commencement. Car c'est une raison de frapper, si l'on menace ; et si l'on frappe, c'est une raison de frapper encore plus fort. jeu, dans le fond. Ambition, prétention, emportement, fureur. Non pas tant signe que quelque chose manque, que signe que quelque chose surabonde, qu'il faut dépenser. Guerrier n'est pas maigre ni affamé ; riche de nourriture et de sang au contraire ; et produisant sa force ; et s'enivrant de sa force. Défi, mépris, impatience, injure ; commencements d'action, signes, poings fermés. Main disposée non pas pour prendre, mais pour frapper. Cherchant victoire, non profit. Surtout emportement, comme d'un cavalier qui fouette son cheval ; mais l'homme guerrier se fouette lui-même. Frapper, détruire. Nuire aux autres et à soi, sans espérance, ni convoitise, ni calcul. À corps perdu. Voilà mon homme sans tête parti pour l'assaut ; non parce qu'il manque de quelque chose, mais parce qu'il a trop. En un combat d'avares, il n'y aurait guère de sang versé.

LXXXV

Platon m'étonne toujours par cette puissance

4 avril 1922

[Retour à la table des matières](#)

Platon m'étonne toujours par cette puissance de lire à travers le corps humain jusqu'à nos pensées les plus secrètes. Sans doute fut-il un de ces hommes rares qui, par la vigueur du sang, eurent thorax irritable sur ventre insatiable, et, au-dessus des deux, une tête assez forte pour mener à bien la triple expérience du plaisir, de l'ambition et du savoir. Aussi nos petits

hommes sont retournés par lui comme des sacs, et leur contenu étalé dans cette prairie crépusculaire où l'âme voyageuse cherche un sort. Il le dit lui-même, car il a tout dit, un homme thoracique, comme je l'appelle, ou Timocratique, comme il dit, tenu par l'ambition et l'orgueil comme par une armure, ne peut point, parce qu'il est sans tête, juger cette vertu sans tête qui est la sienne. Et l'homme Ploutocratique encore moins, en qui la peur de dépenser tient lieu de sagesse. Ces deux espèces d'homme se promènent parmi nous ; ce thorax indigné produit des opinions, et ce ventre inquiet et prévoyant, de même. Pensées de cœur, pensées d'estomac, vraies d'une certaine manière à leur place et à leur niveau ; mais pour qui ? Telle est la fourmilière que Platon, l'homme aux larges épaules, observe d'après les séditions de sa république intime. Mais qui a remarqué seulement que La République de Platon traite principalement du gouvernement intérieur de chacun ?

Cette politique est de fantaisie, et comme pour égarer le lecteur pressé ; car Platon s'est toujours mis en garde, aimant mieux n'être pas compris du tout qu'être compris mal. Ce qu'il écrit de l'état Démocratique est un pamphlet piquant ; et le passage au Tyrannique est une belle page d'histoire théorique, tirée de l'histoire réelle, et souvent vérifiée depuis ; mais l'amère vérité se trouve dans cette peinture de l'individu démocratiquement gouverné, dont la sagesse est en ceci que tous les désirs ont des droits égaux, ce qui fait une espèce de vertu, et même une espèce de pensée, l'une et l'autre assez divertissantes. Dont la cité démocratique est l'image, où l'on voit que les ânes et les petit chiens revendiquent aussi quelque chose, naturellement sans savoir quoi. Ainsi sont ces âmes faciles et dénouées, qui font jeu et amusement de toute musique et de toute peinture, et de toute doctrine, et de tout travail, et de tout plaisir. Cette anarchie est sans méchanceté ; cet homme est un bon enfant.

Le coup d'état qui jette dans la tyrannie cette âme mal gardée fait une tragédie émouvante. Car, comme il n'y a plus de maximes respectées ni de prérogatives, ni de citadelle, le grand Amour rassemble les désirs, oriente ses forces dispersées, recevant en son année le meilleur et le pire, s'empare du pouvoir parmi les cris et les fumées, enchaîne Courage et Raison comme de vils esclaves, et leur dicte ses décrets qu'ils revêtent du sceau de l'honneur et de la sagesse. Cet ordre renversé est le pire. Si ce faible résumé vous rappelle qu'il existe une peinture vraie de l'homme, et d'un peintre qui n'a point menti, ce sera assez.

La femme est oubliée, en ces pages justement célèbres quoique trop peu lues. Cette âme voyageuse de Platon n'a point souvenir d'avoir été femme jamais. Et cette forte tête se détournait des idées flatteuses et bien composées. Cette prudence, commune aux penseurs les plus puissants, fait que la nature féminine ne nous est guère mieux connue que la nébuleuse d'Orion. Il faudrait quelque Platon femelle, pour nous décrire suffisamment cet autre thorax, mieux lié au ventre, cet autre honneur, cette autre pudeur et cette autre mathématique. Car certainement l'esprit est enfermé aussi dans cet autre sac ; mais quelles séditions il y rencontre et quel genre de paix il y peut établir, c'est ce que nous ne savons point assez.

Sans compter que la nature féminine possède un puissant principe d'ordre et de commandement, par la fonction de faire l'enfant qui, nécessairement, modifie toutes les autres et ramène l'esprit à la terre. Cette pacification par la

tâche urgente de maternité est, sans doute, ce qui produira du nouveau dans les tempêtes humaines, jusqu'ici livrées aux forces.

LXXXVI

Gymnastique et Musique étaient

4 févr. 1922

[Retour à la table des matières](#)

Gymnastique et Musique étaient les deux grands moyens de Platon médecin. Gymnastique signifie travail modéré des muscles sur eux-mêmes, en vue de les étirer et masser intérieurement selon leur forme. Et les muscles souffrants ressemblent à des éponges chargées de poussière ; on nettoie les muscles comme les éponges, en les gonflant de liquide et en les pressant plus d'une fois. Les physiologistes ont assez dit que le cœur est un muscle creux ; mais, puisque les muscles enferment un riche réseau de vaisseaux sanguins, qui sont alternativement comprimés et dilatés par la contraction et le relâchement, en pourrait bien dire aussi que chaque muscle est une sorte de cœur spongieux dont les mouvements, précieuse ressource, peuvent être réglés par volonté. Aussi voit-on que ceux qui ne sont point maîtres de leurs muscles par gymnastique, et que l'on appelle les timides, sentent en eux-mêmes des ondes sanguines dérégées, qui se portent vers les parties molles, ce qui fait que tantôt leur visage rougit sans raison, tantôt leur cerveau est envahi par un sang trop pressé, ce qui leur donne de courts délires, tantôt leurs entrailles sont comme inondées, malaise bien connu ; contre quoi un exercice réglé des muscles est assurément le meilleur remède. Et c'est ici que l'on voit apparaître la Musique sous la forme du maître à danser, qui, par son petit crin-crin, règle au mieux la circulation viscérale. Ainsi la danse guérit de la timidité comme chacun sait, mais soulage le cœur d'autre manière encore, en étirant les muscles modérément et sans secousse.

Quelqu'un qui souffrait de la tête me disait ces jours-ci que les mouvements de mastication, pendant les repas, le soulageaient aussitôt. Je lui dis : « Il faut donc mâcher de la gomme, à la manière des Américains. » Mais je ne sais s'il l'a essayé. La douleur nous jette aussitôt dans des conceptions métaphysiques ; au siège de la douleur nous imaginons un Mal, être fantastique qui s'est introduit sous notre peau, et que nous voudrions chasser par sorcellerie. Il nous paraît invraisemblable qu'un mouvement réglé des muscles efface la douleur, monstre rongeur ; mais il n'y a point, en général, de monstre rongeur ni rien qui y ressemble ; ce sont de mauvaises métaphores. Essayez de rester longtemps sur un pied, vous constaterez qu'il ne faut pas un grand changement pour produire une vive douleur, ni un grand changement pour la faire disparaître. Dans tous les cas, ou presque, c'est une certaine danse qu'il s'agit d'inventer. Chacun sait bien que c'est un bonheur d'étirer ses muscles et de bâiller librement ; mais on n'a point l'idée d'essayer par gymnastique, afin

de mettre en train ce mouvement libérateur. Et ceux qui n'arrivent pas à dormir devraient mimer l'envie de dormir et le bonheur de se détendre. Mais, tout au contraire, ils miment l'impatience, l'anxiété, la colère. Ici sont les racines de l'Orgueil, toujours trop puni. C'est pourquoi, empruntant ici le bonnet d'Hippocrate, j'essaie de décrire la vraie Modestie, sœur d'Hygiène, et fille de Gymnastique et de Musique.

LXXXVII

Platon dit en se jouant qu'Amour

4 novembre 1922

[Retour à la table des matières](#)

Platon dit en se jouant qu'Amour est fils de Richesse et de Pauvreté, et dit une grande chose. Chacun voit des drames d'amour, et s'étonne que la plus médiocre Célimène puisse amener un noble homme à des actions de fou. Mais c'est Richesse qui fait le pire mal ; richesse, j'entends noblesse, puissance sur soi, haute idée du héros et de l'amour. Si l'homme ne souffrait que de pauvreté et besoin d'une Célimène, le mal serait bientôt guéri. Mais le besoin n'est pas l'amour ; et le désir non plus n'est pas l'amour. L'amour est une ambition qui méprise les petits moyens, et qui veut se faire reconnaître par une autre puissance. C'est pourquoi chacun veut que l'autre puissance soit hautaine et difficile, et toujours la grandit, et presque toujours l'estime trop, et souffre de la voir diminuée. Il y a ce genre de déception dans la jalousie. De là vient que l'on méprise toujours un peu en soi-même et que l'on hait dans le rival ces avantages extérieurs auxquels la puissance hautaine ne devrait pas seulement faire attention. Il n'y a rien de pis que si l'on découvre faiblesse, esclavage, dépendance, aveuglement, sottise, en celle que l'on voulait séduire. Car on la veut faible, mais pour soi seul, et librement faible. Tel est le jeu de l'amour entre le chevalier et sa dame ; tel il est entre la pastourelle et le toucheur de bœufs. Quelquefois l'Alceste aux rubans verts ou à la ceinture de flanelle méprise et s'en va. Plus souvent il veut se consoler par la facile conquête de ce qu'il voit tellement au-dessous de lui ; mais il se trompe encore là, tantôt méprisant trop, tantôt estimant trop, et toujours humilié. C'est alors qu'il se tourne et retourne la nuit comme un malade, mâchant et goûtant la servitude. Ainsi moins la femme vaut, et mieux le drame se noue. Je retrace la passion de l'homme ; celle de la femme s'explique vraisemblablement par les mêmes causes. C'est pourquoi il ne faut point s'étonner si une femme indigne est aimée jusqu'à la fureur ; ce n'est point l'exception, c'est la règle.

La colère d'Achille, illustre entre toutes et depuis trois mille ans célébrée, enferme toutes les colères. Ce n'est pas qu'il soit tant privé de ce que sa belle esclave lui a été enlevée ; on lui en offre vingt autres, et celle-là même, sans pouvoir le fléchir. C'est qu'il est offensé dans le plus haut de son âme, méprisé, et traité lui-même en esclave. Humilié par-dessus tout de sa propre colère peut-être. Chose digne de remarque, toutes les injures qu'il lance d'abord reviennent sur lui ; car on ne gagne rien à mépriser celui de qui on

dépend ; c'est se mépriser soi. Rien ne peut effacer l'affront ; tuer n'effacerait rien. Il sait cela aussi. Supposez maintenant que ce soit la belle Briséis elle-même libre, et reine, qui se retire de lui et se fasse esclave de quelque autre, humiliant la couronne dont il l'avait couronnée, la fureur coulera de la même source. Toutes les passions, donc, comparaissent en cette scène sublime où la tente de l'Inexorable étant entrouverte, on le voit qui se dompte lui-même par le chant et la cithare, gagnant une heure après l'autre sur la colère infatigable, pendant que l'Ami, assis en face de lui, contemple la nécessité inflexible et la volonté prise en ses propres chaînes. En cette forme libre, en ce chant, en ce repos, en cette trompeuse paix. Tant de sang au bout de ces doigts musiciens, les captifs massacrés, Hector traîné, Priam suppliant, toutes les suites d'un affront cuit et recuit dans le silence. Aveugle vengeance ; et la scène consacre de loin notre sagesse aussi, puisque la machine politique reprend les passions et les soumet à ses fins.

LXXXVIII

Je trouve en Descartes cette idée que la passion de l'Amour

21 janvier 1924

[Retour à la table des matières](#)

Je trouve en Descartes cette idée que la passion de l'Amour est bonne pour la santé, et la haine, au contraire, mauvaise. Idée connue, mais non assez familière. Pour mieux dire, on n'y croit point. On en rit, si Descartes n'était presque autant au-dessus de la moquerie que sont Homère ou la Bible. Ce ne serait pourtant pas un petit progrès si les hommes s'avisait de faire par amour tout ce qu'ils font par haine, choisissant, en ces choses mêlées qui sont hommes, actions et œuvres, toujours ce qui est beau et bon pour l'aimer ; et c'est le plus puissant moyen de rabaisser ce qui est mauvais. En bref, il est meilleur, il est plus juste, il est plus efficace d'applaudir à la bonne musique que de siffler à la mauvaise. Pourquoi ? Parce que l'amour est physiologiquement fort, et la haine physiologiquement faible, mais le propre des hommes passionnés est de ne pas croire un seul mot de ce que l'on écrit sur les passions.

Il faut donc comprendre par les causes ; et je trouve aussi ces causes en Descartes. Car quel est, dit-il, notre premier amour, notre plus ancien amour sinon de ce sang enrichi de bonne nourriture, de cet air pur, de cette douce chaleur, enfin de tout ce qui fait croître le nourrisson ? C'est en nos premières années que nous avons appris ce langage de l'amour, d'abord de lui-même, à lui-même, et exprimé par ce mouvement, par cette flexion, par ce délicieux accord des organes vitaux accueillant le bon lait. Tout à fait de la même manière que la première approbation fut ce mouvement de la tête qui dit oui à la bonne soupe. Et observez tout au contraire comme la tête et tout le corps de l'enfant disent non à la soupe trop chaude. De la même manière aussi l'esto-

mac, le cœur, le corps entier disent non à tout aliment qui peut nuire, et jusqu'à le rejeter par cette nausée qui est la plus énergique et la plus ancienne expression du mépris, du blâme et de l'aversion. C'est pourquoi, avec la brièveté et la simplicité homériques, Descartes dit que la haine en tout homme est contraire à la bonne digestion.

On peut agrandir, on peut enfler cette idée admirable, on ne la fatiguera point, on n'en trouvera point les limites. Le premier hymne d'amour fut cet hymne au lait maternel, chanté par tout le corps de l'enfant, accueillant, embrassant, écrémant de tous ses moyens la précieuse nourriture. Et cet enthousiasme à téter est physiologiquement le premier modèle et le vrai modèle de tout enthousiasme au monde. Qui ne voit que le premier exemple du baiser est dans le nourrisson ? Il n'oublie jamais rien de cette piété première ; il baise encore la croix. Car il faut bien que nos signes soient de notre corps. Et pareillement le geste de maudire est l'ancien geste des poumons qui refusent l'air vicié, de l'estomac qui rejette le lait aigre, de tous les tissus en défense. Quel profit peux-tu espérer de ton repas, ô lecteur imprudent, si la haine assaisonne les plats ? Que ne lis-tu le Traité des passions de l'âme ? Ton libraire ne sait pas seulement ce que c'est, et ton Psychologue ne le sait guère mieux. C'est presque tout que de savoir lire.

LXXXIX

*Descartes est le premier qui ait su dire
que la passion de l'Amour*

25 avril 1927

[Retour à la table des matières](#)

Descartes est le premier qui ait su dire que la passion de l'Amour est bonne pour la santé et qu'au rebours, la passion de la Haine est une sorte de maladie. Le Traité des passions est bon à lire, mais un peu difficile par le détail d'anatomie et de physiologie qui veut un peu de préparation. Voici d'abord en gros l'idée étonnante et neuve qui oriente Descartes en ses recherches. Comme nous avons été enfants avant d'être hommes, nous conservons la trace de nos premières amours et de nos premières haines. Or, le petit être encore sans connaissances, que peut-il aimer, sinon la bonne nourriture ? Et que peut-il haïr sinon la mauvaise ? Au lieu donc d'appeler par gestes et par discours ce qu'il aime, au lieu de repousser de même ce qu'il hait, il commence bien plus bas, par des gestes intérieurs en quelque sorte, accueillant les sucs favorables par une aisance et une confiance dans les mouvements vitaux, qui précipitent la nutrition et la croissance. Et, au contraire, devant les choses nuisibles, comme mauvaise nourriture ou air empesté, il se ferme en quelque sorte, et même se contracte par une énergique nausée, ce qui va à ralentir la vie et presque à la suspendre.

Or, peu à peu, et à mesure qu'il apprend à connaître choses et êtres, il vient aussi à aimer ou à haïr des objets qui n'ont point de rapport immédiat avec les fonctions vitales, mais le pli est pris, de désirer comme de repousser. Les mouvements physiologiques qui ont été joints si constamment au premier amour et à la première haine sont encore joints, par la force de la coutume, à tout amour et à toute haine, même de l'ordre politique, moral ou religieux.

Certes, aimer en un homme, c'est bien autre chose que mieux respirer, mieux digérer, mieux assimiler ; mais c'est tout cela premièrement. Et haïr, quand ce serait haïr l'injuste ou le méchant, c'est toujours premièrement et profondément se retenir de vivre. Méditez sur cette idée ; elle en vaut la peine. Tous les signes la confirment, et tous les gestes, et ces mille liens de la haine et de la colère, que l'on sent si vivement, et qui redoublent encore l'irritation. Car tel est l'entraînement de ces passions tristes que nous ajoutons encore cette tristesse au compte de l'ennemi. Et, au contraire, dans les moindres mouvements et jusque dans l'accent de l'amour, quel qu'en soit l'objet, et quand ce serait même l'amour de Dieu, on sent aussitôt comme une vie déliée et délivrée, enfin une allégresse, une aisance et une grâce.

Partant de là, on est conduit à vouloir se disposer en toute circonstance, plutôt selon l'amour que selon la haine. Mais comment faire ? La maxime de Descartes est ici que les mêmes actions auxquelles nous sommes souvent conduits par la haine peuvent aussi résulter de l'amour, ce qui revient à dire abstraitement qu'il vaut mieux agir par amour pour le bien que par haine pour le mal contraire ; mais cette maxime n'est pas toujours aisée à étendre aux cas particuliers. Voici un cas assez simple. On élèvera mieux un enfant en méditant sur ce qu'il fait voir de bon qu'en étant attentif seulement à la faiblesse, à la frivolité, à la négligence, aux défauts enfin qu'il montre. Autre exemple ; si vous enseignez le violon, ne remarquez que les notes justes ou presque justes ; laissez les fausses notes tomber dans l'oubli. Faites-y attention, cette règle n'est pas autre chose que la règle de charité. Mais il faut des années pour la découvrir en son immense étendue.

Une règle plus simple, d'abord plus à portée, et bien plus efficace que l'on ne croit, est de se former aux gestes de bienveillance, et d'abord de délier, en commençant par les mains et le visage, tous les gestes qui expriment un commencement de fureur, par exemple poings fermés, dents serrées, sourcils froncés. Ce n'est que politesse ; mais la politesse est d'importance et a de grandes répercussions sur ce régime interne qui accompagne toujours les mouvements de l'amour et de la haine. Car par l'unité du corps humain, et la continuelle communication d'une partie à une autre, il est impossible que le dehors soit changé sans que le dedans le soit aussi. En sorte qu'il y a une médecine du foie et de l'estomac par les gestes du bon accueil. Qu'on juge de ce que pourrait la vraie charité, même comme moyen de vivre vieux. Cette remarque est du même ordre que celle qu'on fait à l'enfant en colère : « Oh ! qu'il est laid ! » Retenez cette maxime : le geste gouverne l'humeur. Il est donc sage de rechercher toute occasion de politesse.

XC

L'esclavage ne blesse que par la puissance de l'esprit

22 avril 1924

[Retour à la table des matières](#)

L'esclavage ne blesse que par la puissance de l'esprit, qui se sent libre, et s'indigne. Cette pensée ne se veut point courber, que par son propre décret. Toutes les passions s'alimentent de cette lutte, et le pur sentiment en réussit. Non sans détours et ruses de pensée, qui vont naturellement à quelque genre de couvent ou de monastère ; tout cela aussi naturel que la corniche, la colonnade, ou le toit en pente ; car la religion aussi a la forme de l'homme.

Pascal, esprit royal, et qui ne trouvait point de résistance, fut emporté par ses chevaux et vit son carrosse suspendu au-dessus du fleuve ; dont il lui resta une peur malade, à ce qu'on dit ; toujours il voyait un gouffre à ses côtés. Il faut comprendre ce que put être cette épreuve pour un esprit accoutumé à se diriger par soi, à penser droit, à penser vite. Ce fut une honte, une colère, un mépris de soi par estime de soi ; par-dessus tout ce fut un problème, un peu plus résistant que celui des coniques ou des nombres triangulaires. De là il recherche toutes les marques du corps sur l'esprit, et jusqu'aux plus faibles, grossissant tout, et aggravant tout. Il faut bien comprendre que ce n'est pas la mort toute nue qui fait peur ; mais c'est plutôt la peur qui fait peur ; cet esclavage irrite ; on le voit partout.

Il ne pouvait rester là. Il fallait franchir le pas et parvenir à un sentiment pleinement approuvé, par quoi la peur et le désespoir même eussent leurs lettres de noblesse. Tout amoureux essaie cette délivrance de lui même, et souvent y parvient, par le serment, qui est choix d'esclavage. Mais ici le problème était plus ample, par le choc pathologique, et aussi par la pénétration de la pensée, qui découvrait un esclavage plus intime, plus inhérent. Il fallait vouloir cela, le choisir en quelque sorte, et jusqu'à l'aimer. Selon le mouvement naturel de tout homme pris de passion : « Je ferais bien plus. » Ainsi Turenne courait au danger, parce qu'il avait senti la peur. Mais sans doute Turenne n'avait pas assez d'imagination pour se faire moine. L'autre, donc, chercha son équation. De tels malheurs ne peuvent aller sans de grandes fautes. Le voilà à chercher des fautes, et à juger l'espèce. Mais si la raison est laissée, c'est que le salut est possible. L'esprit se perd parce qu'il s'oublie. Il s'oublie à des machines à compter, à la brouette, et à des divertissements de ce genre. Regardons les preuves ; il n'y a point de preuve de la preuve ; l'esprit croit. En ces bagatelles, il croit pour s'amuser ; ramenons-le ; il doit croire pour se sauver. Ce serait trop absurde si l'esprit était capable d'inventer des droites et courbes qui n'existent point, simplement pour bâtir des ponts, et s'il n'était pas capable d'aller jusqu'à l'hypothèse qui le sauve tout. C'est ainsi que passant du remords au repentir, ce qui est le texte de toute consolation, Pascal allait à inventer le jansénisme.

Or le jansénisme était en lui par l'éducation, autour de lui par l'exemple. D'autres hommes avaient inventé l'indignation pour se sauver de la colère, et l'humilité pour se sauver du mépris. De la plainte de Job était née l'espérance ; et l'espérance la plus démunie de preuves peut se sauver encore par l'amour juré. Ainsi la pensée la plus libre fulgura de ces grandes images, et la mythologie chrétienne fut comme la craie et le tableau de cette géométrie supérieure. Ce genre d'esprit méprise la droite bien tracée devant la droite pensée. Et c'est idolâtrie, à proprement parler, si l'on croit que le signe de l'idée ressemble à l'idée. Le signe est pour le corps, et assez bon pour le corps. Ainsi Socrate voulait faire libation de la ciguë. Idolâtrie surmontée et conservée. Les anciens étaient géomètres, et les modernes sont plutôt algébristes ; mais pour les uns et pour les autres, c'est la même parabole.

XCI

*Ayant parcouru d'un seul mouvement
ce grand paysage de l'Iliade
20 juillet 1929*

[Retour à la table des matières](#)

Ayant parcouru d'un seul mouvement ce grand paysage de l'Iliade, j'en comprends soudain le premier mot : « C'est la colère que tu vas chanter, Muse. » La colère d'Achille, on le sait, éminente et rebondissante, effrayante image de ce que nos ennemis devraient attendre, si les forces répondaient aux secrets mouvements. Songez à ces longues nuits où il saute sur sa couche comme un poisson sur l'herbe ; où il attend la douce Aurore afin d'attacher à son char, encore une fois, le cadavre d'Hector, et de le traîner encore trois fois autour du tombeau de Patrocle. Colère d'Achille, oui ; mais le propre de la poésie est que les mots éclairent selon leur place. « C'est la colère que tu vas chanter, Muse. » Colère des Dieux et des hommes ; colère cosmique ; effet de ces vins et de ces chairs rôties. Cette force du monde circule de l'un à l'autre ; un jour c'est Diomède qui la reçoit, un jour c'est Ménélas, un jour c'est Ajax, ou Sarpédon, ou Hector, comme si quelque Dieu les touchait. Remarquez qu'ils savent très bien que cette guerre est folle, et qu'il vaudrait bien mieux conclure une paix de marchands. Mais dans le moment qu'ils invoquent le grand Jupiter, gardien des serments, ce sont les dieux mêmes qui rompent la trêve ; et cela signifie que les forces de colère sont des forces de nature.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux dire sur la guerre ; et je vois bien pourquoi les pieuses épopées sont manquées ; c'est qu'elles sont menteuses. Elles voudraient dire que l'homme se bat par juste raison. Se battre, admirez ce mot ; et peut-on se battre par juste raison ? Toute la guerre est en un homme qui ne dort point, et qui se bat et se déchire lui-même par sa propre force. D'où aurait-il pitié des autres s'il n'a point pitié de lui ? On invoque les intérêts, les droits, la justice ; alors que toute guerre est ruine, injustice,

offense, blessure et mort à tous ceux qui la font. Cette contradiction nous étonne autant qu'elle étonnait les héros d'Homère ; et nous dirions bien comme eux : « Quelque dieu a passé par ici. » Nous ferions mieux de regarder à ce paquet de muscles et à cette explosion qui se communique d'un muscle à l'autre. Il n'y a point de mystère en cela, et c'est ce qu'il faudrait savoir ; c'est le grand secret. Ainsi il n'y a pas de plus grande folie que de partir en colère contre la guerre et pour la paix. S'il y avait quelque Machiavel pour qui la guerre serait comme un champ ou une vigne, il rirait bien de ces colères pacifiques ; il comprendrait pourquoi il a toujours gagné. Mais il n'y a point de Machiavel ; c'est encore une sorte de dieu que j'invente. Ce vieillard qui essaie de montrer le poing, colère osseuse ; il tuerait et se ferait tuer ; il ne manque ici que la force.

D'où je dis qu'il faut délier, et encore délier ; assouplir en soi d'abord cet effet étonnant de la pensée, qui fait qu'on ne discute point de grammaire sans menace. La plus belle page de Montaigne, et que je vois qu'on ne cite jamais, le fait voir tranquille sur son seuil, et sa porte ouverte, au milieu des guerres et pillages de ce temps-là. « J'ai affaibli le dessein des soldats, ôtant à leur exploit le hasard, et toute matière de gloire militaire, qui a accoutumé de leur servir de titre et d'excuse : ce qui est fait courageusement est toujours fait honorablement, en temps où la justice est morte. » Et je veux citer aussi la fin du chapitre, qui sonne la vraie sagesse. « Entre tant de maisons armées, moi seul, que je sache, en France, de ma condition, ai fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n'en ai jamais ôté ni vaisselle d'argent, ni titre, ni tapisserie. Je ne veux ni me craindre, ni me sauver à demi. Si une pleine reconnaissance acquiert la faveur divine, elle me durera jusques au bout ; sinon, j'ai toujours assez duré pour rendre ma durée remarquable et enregistrable. Comment ? Il y a bien trente ans. » Si vous demandez où se trouve ce mouvement peut-être unique de courage sans colère, je vous dirai que c'est aux Essais. Mais cherchez le chapitre et la page ; cela vous détournera de chercher des ennemis.

XCII

Dès que l'on veut peindre les vices

18 février 1924

[Retour à la table des matières](#)

Dès que l'on veut peindre les vices, les dépravations, et enfin ce genre d'emportement qui concerne les plaisirs de la chair, il est difficile de garder la mesure. Je ne crois point que Juvénal l'ait gardée ; je ne crois point que Zola l'ait gardée non plus ; et nous ne manquons point de moralistes en ce genre-là. J'admets qu'ils ont bonne intention, et que c'est à bonne fin qu'ils nous secouent de surprise, d'indignation et même d'horreur. Ce qui m'inquiète ici, c'est que les émotions du fond du corps sont toutes liées et toutes ambiguës, en sorte qu'il n'y a pas de différence bien marquée, selon mon opinion, entre la

fureur qui blâme et la fureur qui désire. Ce n'est pas affaire à moi de blâmer, mais plutôt d'expliquer, et ce n'est pas facile.

Platon a écrit là-dessus justement comme il faut, selon la franchise, la force et la prudence ensemble, comme vous pourrez voir dans sa République. Quand vous en serez environ au huitième livre de cette œuvre capitale, vous connaîtrez le médecin de l'âme. Cela ne se résume point ; mais je tire de ce même ouvrage un trait puissant et sobre qui peut instruire par voie indirecte. Un homme fut pris du désir de voir des corps de suppliciés qui étaient exposés sur les remparts ; et, ne pouvant se vaincre, ni chasser cette odieuse pensée, il y courut avec colère, disant à ses yeux : « Allez donc, mes yeux, régalez-vous de ce beau spectacle. » Que cet exemple nous jette droit en notre périlleux sujet, c'est ce qui montre bien l'ambiguïté de ces émotions élémentaires, et comment l'horreur et le désir se tirent souvent par la main. Mais comprenez d'abord qu'il y a ici un genre de remède brutal, et qu'il est plus sain de percevoir que d'imaginer ; d'où, en suivant l'idée, je voudrais dire encore qu'il est plus sain de faire que de percevoir. Nature a plus d'un moyen de nous apaiser, comme Rabelais l'a bien su dire ; et toujours est-il que le désir sera réduit à sa juste place par l'accomplissement.

J'ai besoin de comparaisons, en un sujet qui est neuf et difficile entre tous. Il y a une mystique de la guerre, pleine de notions fausses et même monstrueuses, et qui est propre à ceux qui imaginent la guerre. Allez-y donc, mes amis, et régalez-vous ; vous y prendrez des notions exactes et purifiées. Qu'il me suffise d'indiquer que, dans les choses dont je veux écrire aujourd'hui, imaginer est le pire.

Ceux donc qui rêvent à ces choses, et décrivent ces choses comme elles sont pour ceux qui y rêvent, sont aussi loin du vrai qu'il est possible, et font le plus grand mal peut-être, donnant comme objet à la pensée ce qui ne doit pas être objet hors de l'action. L'action, ici comme ailleurs, mais encore bien mieux, nous simplifie et nous donne la paix. Comme le guerrier revient nettoyé de toute soif de meurtre, et même de toute colère, ainsi celui qui a serré son désir contre sa poitrine est délié d'imaginer. D'où l'on croira que je conseille de faire, comme on dit, les cent coups ; mais vous ne ferez point les cent coups. La vie d'un débauché se compose ordinairement d'ivrognerie et d'impudicité. Or j'ai observé, dans ceux qui ne se tirent point de débauche, que l'ivrognerie reste, sans trace d'impudicité. De même dans toutes les existences libres de frein, l'ambition reste, la passion du jeu reste, l'amour reste, tous les arts restent, peinture, dessin, sculpture ; mais l'impudicité n'a qu'un moment ; elle ne reste pas ; elle est d'imagination ; elle est chimère et rêverie. Ce genre de vice n'a d'existence que dans les écrits et par les écrits. Aussi les écrits qui le font être sont-ils tout à fait faux. Lisez Stendhal ; ce n'est certes pas par hypocrisie qu'il est pur, mais plutôt par jugement droit.

XCIH

Auguste Comte, qui a écrit sur le langage

16 septembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte, qui a écrit sur le langage magistralement, ne se lasse point d'admirer la profonde ambiguïté du mot Cœur. On peut méditer là-dessus autant qu'on voudra, mais personne n'aura l'idée de redresser le langage. La sagesse populaire ne conseille pas ici, mais décide. L'expérience des siècles, qui a formé le langage en des myriades d'essais et selon la commune nature humaine, est de loin supérieure à nos faibles investigations. Qui sait bien sa langue sait beaucoup plus qu'il ne croit savoir.

Le même mot désigne l'amour et le courage, et les relève tous deux au niveau du thorax, lieu de richesse et de distribution, non lieu d'appétits et de besoins. Remarque qui éclaire mieux le courage et surtout l'amour ; le physiologiste est détourné par là de confondre les passions avec les intérêts ; pourvu qu'il pense et écrive selon la langue commune, le voilà averti. C'est ainsi que, par l'affinité des mots, plus d'une grande vérité se dessine au bout de la plume ; et le poète rencontre encore plus d'heureuses chances que le sculpteur. D'où vient qu'il est vain de vouloir penser d'abord, et exprimer ensuite sa pensée ; pensée et expression vont du même pas. Penser sans dire, c'est vouloir écouter la musique avant de la chanter.

Mais faisons sonner encore notre beau mot. Il a deux genres, comme dit le philosophe. C'est le cœur masculin qui est surtout courage ; c'est le cœur féminin qui est surtout amour. Mais chacun des sens s'éclaire par l'autre. Car d'un côté il n'y a point de vrai courage si l'on ne sait aimer. La haine ne va donc point avec la guerre dans le même homme ; et l'esprit chevaleresque se montre ainsi dans une manière de dire que nous avons reçue, et non pas inventée. D'un autre côté il n'y a pas d'amour plein non plus si l'on ne sait oser et vouloir. La fidélité se montre ainsi en même temps que l'amour. Et le pur amour que l'on nomme charité est volontaire, et je dirais même courageux. C'est un triste amour que celui qui tient ses comptes, et qui attend que l'on mérite. Mais la mère n'attend pas que l'enfant mérite. Elle ose espérer, et oser espérer de quelqu'un c'est aimer. Le sentiment qui n'a point ce trésor de générosité habite au-dessous du diaphragme, et ne jure jamais de rien. Nul ne supporte d'être aimé pour sa beauté, ni pour ses mérites, ni pour ses services ; de là les drames du cœur, de ce cœur si bien nommé.

Ces développements sont bien faciles à suivre dès que l'on est dans le bon chemin. J'aime mieux rappeler d'autres exemples, et inviter le lecteur à en chercher lui-même. Le mot nécessaire a un sens abstrait qui échappe ; mais le sens usuel nous rappelle aussitôt comment la nécessité nous tient ; Comte méditait avec ravissement sur ce double sens. On dit un esprit juste, et on ne

peut le dire sans faire paraître la justice, qui semble bien loin, et aussitôt l'injustice comme source de nos plus graves erreurs. On dit aussi un esprit droit, et le Droit, sans pouvoir écarter la droite des géomètres, que ce discours appelle et retient. Aimer passionnément, cela évoque aussitôt esclavage et souffrance ; la manière de dire est ici annonciatrice. Je veux citer encore affection, charité, culte et culture, génie, grâce, noblesse, esprit, fortune, épreuve, irritation, foi et bonne foi, sentiment, ordre. J'insiste, comme fait Comte, sur le double sens du mot peuple, qui enferme une leçon de politique. Heureux qui sait ce qu'il dit. Proudhon, homme inspiré, trouvait à dire, contre un philosophe de son temps, qu'il n'écrivait pas bien, et que ce signe suffisait. Bien écrire n'est-ce pas développer selon l'affinité des mots, qui enferme science profonde ? Aristote, en ses plus difficiles recherches, trouve souvent à dire : « Cela ne sonne pas bien. »

Alain, Propos sur des philosophes
Troisième partie : L'homme

Société

XCIV

Quand je lis Homère, je fais société

Janvier 1928

[Retour à la table des matières](#)

Quand je lis Homère, je fais société avec le poète, société avec Ulysse et avec Achille, société aussi avec la foule de ceux qui ont lu ces poèmes, avec la foule encore de ceux qui ont seulement entendu le nom du poète. En eux tous et en moi je fais sonner l'humain, j'entends le pas de l'homme. Le commun langage désigne par le beau nom d'Humanités cette quête de l'homme, cette recherche et cette contemplation des signes de l'homme. Devant ces signes, poèmes, musiques, peintures, monuments, la réconciliation n'est pas à faire, elle est faite. Cependant on feint de croire que la société humaine est bien loin d'être un fait ; la France, l'Angleterre, l'Allemagne, voilà des faits.

Occupez déjà cette position ; fortifiez-la. Si vous rencontrez quelque colonel de pensée, demandez-lui s'il est d'usage d'adorer ou seulement de respecter les faits. Non. Les faits, il faut en tenir compte ; il faut même y faire grande attention. Et, au contraire, le respect et le culte vont comme d'eux-mêmes à des idées qui n'existent peut-être point, mais qui devraient exister, comme le courage, la justice, la tempérance, la sagesse. Et si nous laissons ces colonels d'opinion nous faire paraître leurs tristes nécessités de police comme des

articles de morale, c'est que nous sommes bien peu attentifs à nos propres pensées.

Mais il y a mieux à dire. L'humanité existe ; l'humanité est un fait. Comte, considérant les choses en naturaliste, a enfin aperçu ce grand être, trop grand même pour nos vues ; et il nous jette au visage cette étonnante découverte, disant que l'humanité est le plus réel, le plus vivant des êtres connus. Ces paroles éveilleraient de grands échos ; mais quelle secrète police a capitonné les murs ? Il ne manque pas de sociologues, et qui se disent les disciples de Comte. Je n'en connais pas un qui expose seulement cette grande idée ; tous l'écartent., tous la balaient d'un geste. L'étudiant qui la voudrait ressusciter apercevrait aussitôt, sur le visage de son maître à penser, les signes de l'impatience, et bientôt de la colère. Laissez-moi admirer cette noble espèce, qui ne se pardonne pas d'avoir trahi.

Voici la doctrine en raccourci. Comte a aperçu d'abord que la coopération dans le présent ne suffit point à définir une société. C'est le lien du passé au présent qui fait une société. Mais non pas encore le lien de fait, le lien animal ; ce n'est pas parce que l'homme hérite de l'homme qu'il fait société avec l'homme ; c'est parce qu'il commémore l'homme. Commémorer c'est faire revivre ce qu'il y a de grand dans les morts, et les plus grands morts. C'est se conformer autant que l'on peut à ces images purifiées. C'est adorer ce que les morts auraient voulu être, ce qu'ils ont été à de rares moments. Les grandes œuvres, poèmes, monuments, statues, sont les objets de ce culte. L'hymne aux grands morts ne cesse point. Il n'est pas d'écrivain ni d'orateur qui ne cherche abri sous ces grandes ombres ; à chaque ligne il les évoque, et même sans le vouloir, par ces marques du génie humain qui sont imprimées dans toutes les langues. Et c'est par ce culte que l'homme est homme. Supposez qu'il oublie ces grands souvenirs, ces poèmes, cette langue ornée ; supposez qu'il se borne à sa propre garde, et à la garde du camp, aux cris d'alarme et de colère, à ce que le corps produit sous la pression des choses qui l'entourent, le voilà animal, cherchant pâtée, et bourdonnant à l'obstacle, comme font les mouches.

L'homme pense l'humanité, ou bien il ne pense rien. « Le poids croissant des morts, dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. » Entendez-le bien. Notre pensée n'est qu'une continuelle commémoration. Ésope, Socrate, Jésus sont dans toutes nos pensées ; d'autres montent peu à peu dans le ciel des hommes. Le moindre débris de pensée est mis sur l'autel. Poèmes, paraboles, images, fragments d'images, griffes de l'homme, toutes ces énigmes sont l'objet de nos pensées. Cette société n'est point à faire ; elle se fait ; elle accroît le trésor de sagesse. Et les empires passent.

XCV

Auguste Comte est un des rares qui aient compris la commémoration

2 novembre 1935

[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte est un des rares qui aient compris la commémoration, que du reste tous pratiquent sans aucune faute. Et la première remarque à retenir là-dessus est que les animaux n'ont point le culte des morts ; d'où le philosophe osait conclure qu'il n'y a point de sociétés animales. C'est le propre de l'espèce humaine d'élever des monuments qui ne servent à rien qu'à barrer les rues. Les morts encombrement les vivants. Si la pitié s'exerce comme elle doit, bientôt tout sera aux morts, toutes les dalles seront sacrées ; tous les pas de l'homme seront arrêtés par une gémissement, par une prière. Prière, c'est méditation sur une tombe. Mais que dire alors, et que penser ? L'homme conserve ses morts et en même temps les repousse. L'idée seule de revenants fait dresser les cheveux. Faut-il donc tuer les morts encore et encore ?

Nullement. Au contraire, il faut les délivrer. Car ils sont d'abord en situation de nous déplaire. Ils nous parlent de nos faiblesses ; ils en sont l'image émouvante ; on leur en ferait presque reproche, comme on ferait presque reproche à l'aïeul de n'être plus bon à rien et d'avoir besoin de tous. Ces pensées sont laides et impies. Tant qu'on ne s'en est pas délivré, les morts reviennent en effet, sous des apparences terribles. Chacun sent bien qu'il faut abolir ces pensées-là. Ce n'est pas oublier les morts, c'est au contraire les rétablir dans leur être véritable, entendez dans leur plus beau moment. C'est ce que j'appelle prier pour les morts, et nul ne l'entend autrement.

Comme il est évident qu'on ne va point laisser la dépouille mortelle aux chiens et aux loups, ce qui conduit à faire une sépulture monumentale, de même on ne va point laisser les souvenirs dans l'état où les met l'imagination effrayée, sorte de chienne. Au contraire, on s'appliquera de toute pitié à rassembler les membres épars, à laver et effacer les traces de la maladie et même de l'âge ; car on doit aux morts d'être content de penser à eux. D'où il vient un moment où les morts cessent d'être morts ; entendez qu'ils occupent notre souvenir non point par leur faiblesse, mais par leur force, ce qui veut dire par leur beauté, ce qui veut dire par leur vertu. De ce moment-là, les morts ne peuvent plus mourir.

Ce beau travail d'esprit est court ou long selon l'importance. Les petits morts parlent encore quelque temps au fils et au petit-fils. Les grands morts ne cessent de parler à tous. Pour les petits comme pour les grands, une légende se fait, non point arbitraire et fautive, mais plus vraie que l'histoire. Et en effet on sait trop qu'ils furent diminués souvent et enfin supprimés par les incidents.

Mais pourquoi penser à cela ? Ce n'est point leur être. Leur être est tout de puissance ; c'est pourquoi nous les évoquons tels qu'ils auraient été s'ils avaient toujours vaincu l'incident. La piété filiale ici ne ruse jamais. Elle va droit à la statue., qui en effet n'est que force et beauté ; si elle n'est force et beauté, elle est impie. De même le grand homme n'est plus que grand. Toutes ses fautes sont enlevées de lui, et il est vrai qu'elles ne sont point lui. Cette métaphysique est obscure ; mais l'amour y trouve passage. L'amour veut admirer et trouve à admirer. Telle est la commémoration.

Il en résulte que nos modèles valent mieux que nous ; ils valent même mieux morts qu'ils ne valurent vivants. Quand le juge est mort, rien ne peut le tromper ni le corrompre ; à travers lui, nous contemplons la justice. Et à travers Alexandre et César, nous contemplons un pur courage qu'ils n'eurent jamais. Si l'on se représente l'humanité comme une procession d'illustres morts, il faut dire que l'humanité vaut mieux que l'homme ; et c'est la même chose que de dire que les statues sont plus belles que l'homme, et les poèmes aussi. Il n'y a donc qu'à penser aux morts et avec les morts pour penser plus haut que soi. L'admiration ne cesse ainsi de nous hausser. Corneille a haussé Polyeucte et nous haussons Corneille. On dira que cela ne nous fera pas chercher le martyr. Mais si ! Mais si ! La prétendue religion n'est qu'une figure de la vraie religion, qui est culte des morts ; et nous gardons de Corneille et de son Polyeucte le vrai mouvement du martyr, qui est de mépriser force, menace et tyrannie. Et encore une fois, nos modèles sont imaginaires ; mais si nous ne nous formions pas de tels modèles, nous oublierions de marcher debout ; nous ne saurions plus donner le coup de pied à l'idole, chose à toute minute nécessaire. Ce que Comte exprime en disant que les morts gouvernent les vivants. Ce sont des pensées pour l'automne, où la rêverie revient si naturellement en arrière, vers le bel été, si vite passé. En hiver, le pas sonnera plus sec ; l'avenir sera en vue sur la terre nettoyée.

XCVI

Il faut rendre hommage à l'illustre Poincaré

20 juin. 1912

[Retour à la table des matières](#)

Il faut rendre hommage à l'illustre Poincaré que la science vient de perdre. Mais comment faire ? Il est lumineux et souvent profond par aperçus dans ces livres à couverture rouge, qui ont été tant feuilletés ces dernières années. Mais ses pensées intimes se développaient dans un autre plan. Il s'agit de ces « abrégés » merveilleux, comme disait Leibniz, qui traduisent en formules les faits de l'expérience, et permettent ensuite de développer tous les replis de l'expérience en ayant égard seulement à la feuille de papier et aux règles du calcul. Ce sont des perspectives abstraites et des mondes de symboles, où s'exercent alors, comme pour d'autres dans le monde des objets, une rêverie ordonnée, une intuition, un pressentiment, une divination véritable. Genre de travail qui est propre au génie, et qui est justement plus nécessaire dans la

Mathématique que partout ailleurs. Car s'il fallait essayer péniblement toutes les combinaisons possibles, on n'en finirait pas. Mais le génie, après un long travail d'apprentissage, aperçoit d'un coup d'œil les développements féconds, comme un jardinier reconnaît la branche fertile, et supprime les autres. C'est ce qui faisait dire à un jeune mathématicien que j'ai connu, et fort bien doué aussi, que la Mathématique ressemble plus qu'on ne croit à la poésie.

Je relisais ce matin les pages où le profond penseur, pour se délasser, a décrit les éclairs et les caprices de l'invention. La pensée construit toujours des ponts sur des abîmes. Il y a une rigueur des démonstrations que l'on admire maintenant dans la géométrie élémentaire, et même dans certaines parties de la géométrie supérieure. Mais il faut savoir que ce travail de mise en place et, si je puis dire, d'exploitation et de révision, est un travail de critique qui vient après l'invention proprement dite. Le beau moment dans toute science est celui où l'on devine par tous moyens, et sans être en mesure de prouver. Par exemple, quand Newton pensa que la lune était soumise à la pesanteur terrestre comme une bille ou une pomme, il fut bien des années encore, par l'imperfection des mesures, avant de pouvoir mettre la chose en forme et la communiquer aux autres. Dans le passé le plus profond, il y eut sans doute un rêveur qui supposa que le corps rond et noir qui passe quelquefois sur le soleil est cette même lune qui éclaire périodiquement nos nuits. Mais l'étrange et l'insaisissable, dans l'exemple que nous considérons, c'est que ces anticipations soudaines s'exercent alors dans le champ des combinaisons abstraites, où les x et les y , les fractions, les radicaux, d'autres symboles encore, plus nus et dépouillés, gravitent selon leur définition. Un de ces mondes prodigieux vient de finir avec son créateur.

XCVII

Le culte des morts se trouve partout

15 janvier 1922

[Retour à la table des matières](#)

Le culte des morts se trouve partout où il y a des hommes, et partout le même ; c'est le seul culte peut-être, et les théologies n'en sont que l'ornement ou le moyen. C'est ici surtout que l'imagination tend ses pièges, évoquant les apparences, et créant une sorte de terreur d'instinct où il entre trop peu de réelle piété. Ce genre de superstition détourne de penser aux morts ; il s'oppose ainsi aux affections les plus naturelles ; aussi tout l'effort du culte va à calmer cette peur presque animale ; et les plus naïves religions ont toujours senti que le retour des morts dans leur apparence extérieure était le signe qu'on ne leur avait point rendu les honneurs qu'on leur devait. Le père d'Hamlet revient, parce qu'il n'est pas vengé. D'autres demandent sépulture. Ces coutumes font entendre qu'il y a une manière, en quelque sorte passive, de penser aux morts, qui n'est point bonne. Se souvenir n'est donc point le tout ; il y a un devoir qui concerne ce souvenir même, et qui vise à purifier les morts de leur enveloppe grossière, enfin à obtenir une présence vraie et digne de respect.

Le plus beau travail des affections est d'orner et d'embellir ce qu'on aime, en gardant toutefois la ressemblance ; et chacun sait bien que l'objet vivant et présent en son corps ne favorise pas toujours ce genre de méditation. C'est pourquoi il serait impie d'évoquer en esprit les défauts, les petitesse ou les ridicules de ceux que l'on a aimés ; mais aussi la volonté s'applique à écarter ce genre de souvenirs et y parvient toujours. D'où cette idée universelle que les morts ont un genre d'existence plus libre par rapport aux nécessités inférieures qui font les passions et l'humeur. L'idée de purs esprits ou d'âmes séparées est donc naturelle ; naturelle aussi l'idée que cette purification dépend beaucoup de nous-mêmes, et de notre attention à penser aux morts comme il convient. Le mythe du purgatoire est vrai sans aucune faute ; et l'on comprend ici l'origine de la prière, qui est une méditation selon l'amour, appliquée à retrouver seulement ce qui fut sage, juste et bon, en oubliant le reste.

En retour les morts gouvernent les vivants selon la belle expression de Comte ; non point par leurs caprices et leurs imperfections, mais au contraire par leurs vertus, et comme des modèles purifiés. On sait comment les héros devinrent des dieux ; mais cette transformation n'est pas le privilège des héros ; tous les morts sont dieux par leurs mérites, et l'affection sait toujours trouver les mérites. Ainsi, par le culte des morts, nos pensées préférées sont toujours meilleures que nous. L'entretien avec les morts ressemble à la lecture des poètes, dont nous tirons ingénieusement les plus belles pensées et les meilleurs conseils, par le bonheur d'admirer qui est le sentiment le plus commun. D'où, en retour, nous sommes toujours purifiés un peu ; c'est ainsi qu'il faut entendre que les morts prient pour les vivants.

XCVIII

L'imitation des morts est une grande chose

30 avril 1923

[Retour à la table des matières](#)

L'imitation des morts est une grande chose. Je l'ai remarquée dans le survivant d'une belle paire d'amis. En quatorze tous deux étaient sous-lieutenants et tombèrent dans la même attaque ; l'un d'eux en revint. C'était une sorte de poète assez triste ; l'autre était un paysan bien armé contre les petites misères, et content d'être. Ces contrastes font les amitiés. Or le survivant, portant l'autre dans sa pensée, lui a donné à la fin une seconde existence ; l' impatient devint contemplateur et silencieux ; la simplicité, la réconciliation et la joie revinrent du mort au vivant par la poésie de l'amitié ; je n'ai pas connu de regret qui fût plus constant et plus beau.

Quand on dit, après Comte, que les morts gouvernent les vivants, il faut comprendre ce qu'on dit. Ce n'est point que le père et les ancêtres transmettent aux enfants leurs passions avec leur forme ; cette servitude est commune à

l'homme et à l'animal ; elle n'est pas si pesante que l'on croit, car la forme héritée est propre à plus d'une action ; mais aussi aucun progrès ne peut résulter de là, mais plutôt, par la variété des occasions, un stable équilibre, et l'immobilité de l'instinct. Ce qui est propre à l'homme c'est le culte par souvenir. Les morts sont purifiés par cette pensée amie qui les recompose au mieux, oubliant l'humeur, la faiblesse et l'esclavage. Ainsi il est rigoureusement vrai que les morts sont affranchis de leur corps et commencent une vie meilleure. Leurs fautes se détachent d'eux comme par un purgatoire ; et leur idée s'affirme par méditation, qui est prière, et par pieuse commémoration. Ils ne sont point présents dans l'existence difficile ; ils ne sont point en situation de se démentir, de se diminuer ni de vieillir ; il ne reste d'eux, par le respect, que ce qui mérite respect ; aussi leurs maximes valent mieux qu'eux-mêmes. Pour les grands hommes ce travail se fait au jour, par lecture, commentaire et imitation cherchée ; mais ce même travail se fait partout, par toute amitié, par toute piété filiale. Les Immortels croissent en nombre et en vertu. Le poids croissant des morts, a dit à peu près Comte, ne cesse de régler de mieux en mieux notre instable existence. Ainsi la doctrine des saints, du paradis et du purgatoire traduit les vrais rapports entre les vivants et les morts.

Contre quoi travaillent les historiens, qui en viennent tous à dire qu'Homère n'a pas existé ; mais aucun Homère n'a existé ; aucun mort ne fut digne de ses œuvres ; et c'est pourquoi les publications de lettres intimes et de médiocres aventures sont proprement impies. Comme on voit pour Chateaubriand, Musset, Balzac, Stendhal, enfin pour toutes les victimes de l'histoire des lettres. Et Sainte-Beuve a fait école, qui supposait toujours le pire, et voulait expliquer de grands effets par de petites causes. Il faut laisser mort ce qui a mérité de mourir. Mais il est heureusement vrai que la jeunesse ne se nourrit point des anecdotes, et va droit aux œuvres vivantes, laissant le cadavre. Et j'en suis encore à ne pouvoir lire un auteur si j'aperçois des notes au bas des pages ; cela pue. Il n'y a d'idées que d'ancêtres ; et il n'y a que la jeunesse qui croie aux idées. Les vieux décomposent et se décomposent ; mais, dès qu'ils sont morts, jeunesse les sauve.

XCIX

L'instituteur me demanda :

« Qu'est-ce enfin que cette Sociologie ? »

14 mars 1932

[Retour à la table des matières](#)

L'instituteur me demanda : « Qu'est-ce enfin que cette Sociologie ? Quel est ce grand et dernier secret, et tel que, si on l'ignore, on ne sait rien de rien ? Ce ne sont pas quelques remarques sur les étranges opinions des sauvages qui peuvent porter cette ambition despotique. Où en sont-ils ? À changer la

politique ? Mais dans quel sens ? À quelles fins ? Ou bien est-ce une mode qui passera ? »

Je lui répondis : « La Sociologie est présentement un fanatisme. Comte a mis en place une grande idée, certes, qui est comme la physique de nos sentiments et de nos pensées, c'est que l'homme n'est homme que par la société des hommes, laquelle est autant naturelle et inévitable que le système solaire, avec lequel il nous faut bien tourner. Ces grandes vues accablent si l'on n'est pas armé de science vraie. Comme on a adoré longtemps le soleil et la lune, on risque aussi, par premier mouvement, d'adorer la société. Il ne faut pas moins que l'esprit positif, progressivement formé par la série des sciences, Astronomie, Physique, Biologie, pour dominer cette nécessité sociologique, si proche de nous, si intime, si émouvante. Par exemple, il ne manque pas d'esprits qui ont été écrasés par l'hérédité biologique. C'est qu'ils ne la connaissent pas bien. La physique et la chimie en apparence nous enseignent l'esclavage par une vue sommaire de ces grands tourbillons d'atomes qui nous emportent ; en réalité ces sciences nous enseignent la puissance ; et, comme dit Bacon, l'homme triomphe de la nature en lui obéissant. Mais il faut savoir bien, et correctement, et beaucoup, pour ne point tomber dans un désespoir physico-chimique. De même, et à plus forte raison, les études biologiques exigent un esprit fort, et déjà préparé. Celui qui sait réellement, soigne et guérit. Celui qui ne sait qu'un peu s'épouvante, imagine qu'il a toutes les maladies, et voit des microbes partout. Encore bien mieux l'apprenti de sociologie prend peur de ce grand organisme dont il n'est qu'une pauvre cellule. Au lieu d'essayer de comprendre, il prêche et déclame ; c'est un prophète ; c'est un Vrai Croyant. »

« Ce qu'on lit de Durkheim, me dit l'instituteur, s'accorde assez bien à cette idée. Mais Comte lui-même n'était-il pas une sorte de mystique ou d'illuminé ? »

« Sur Comte, lui répondis-je, il ne faut croire que Comte. Cela ne fait que dix volumes à lire, où tout est mis en place, et même la mystique vraie, par la vertu d'un savoir encyclopédique. Mais Comte lui-même a très clairement prévu ce que pouvait devenir la science nouvelle, si elle était livrée à de purs littérateurs. Qui n'est pas astronome, physicien et biologiste, ne le croyez jamais quand il traite de Sociologie. Sombre fatalisme ; sombre fanatisme... »

« Qui répond merveilleusement, si je ne me trompe, dit l'instituteur, à la tragique expérience de la grande guerre. Car les hommes y étaient aisément illuminés et désespérés, non sans un bonheur farouche et inhumain, surtout ceux qui, au lieu de faire, n'avaient qu'à penser et sentir. Et vous me faites penser que les sauvages, indigeste nourriture de nos sociologues, sont des fanatiques de ce genre-là, fous de tradition, de rumeur, d'imitation, d'opinion, et cela faute d'un savoir réel de toutes ces choses. »

« Nous y voilà, lui dis-je. Il faut ici des yeux secs, un régime positif de l'esprit, et ne point du tout prêcher, ni se croire. Car s'il est dangereux de sentir les microbes et l'hérédité en son propre corps, il est plus dangereux encore de reconnaître, en son propre fanatisme, la présence et la puissance du monstre société. L'incrédulité est l'outil de toute science. Mais que peuvent ici nos

sociologues mal préparés, qui croient l'astronomie et ne la savent point, qui croient la physique et ne la savent point ? »

« Me voilà, dit-il, en défiance. Mais enfin si j'étais mis en demeure de dessiner une esquisse de la Sociologie Positive, n'y a-t-il point quelques autres règles de prudence ? »

« Il y en a, lui répondis-je. Comte avait aperçu que l'esprit sociologiste n'était autre que l'esprit d'ensemble ; et cela revient à soutenir, contre toutes les tentations de l'étude spécialisée, qu'il n'y a qu'une société. L'objet propre du vrai sociologue, et ce qui donne un sens aux parties, aux détails, aux moments, c'est l'Humanité même. Il est positif que notre science ne serait point ce qu'elle est sans Thalès, Ptolémée, Hipparque ; que nos mœurs seraient autres sans la fameuse révolution qui partit de Judée et de Grèce ; que nos lois seraient autres si Rome n'avait conquis la Gaule ; ainsi nous ne sommes point fils seulement de cette terre-ci. Mais lisez Comte ; vous verrez comme il écrit l'histoire. Et, quant aux sauvages, l'idée même du fétichisme, telle que le penseur positif l'a formée, et toujours selon la méthode comparative, éclairerait comme il faut leurs naïves croyances. Mais, hors de quelques fidèles qui n'ont point accès à nos chaires publiques, Comte est oublié et renié. Il faut croire que l'esprit positif est encore le meilleur guide de l'humaine reconnaissance. »

Alain, Propos sur des philosophes
Troisième partie : L'homme

Culture

C

L'étudiant me dit : « Il y a quelque chose de plus triste »
3 février 1911

[Retour à la table des matières](#)

L'étudiant me dit « Il y a quelque chose de plus triste encore que cette explication d'un génie artiste par de petites causes et conditions ; car nous pouvons toujours nous laisser prendre à Shakespeare ou à Balzac ; et le sentiment sera toujours plus fort que les petites raisons de l'historien. Mais quand il s'agit des penseurs de premier rang, comme Platon, Descartes ou Kant, qu'y cherchons-nous ? Des idées pour notre avenir. En admettant, ce qui n'est pas assuré, qu'un Descartes n'ait plus rien à apprendre aux meilleurs de nos mathématiciens et de nos physiciens, toujours est-il qu'il nous conduira mieux qu'eux, nous qui sommes jeunes et ignorants et sans génie pour ces recherches, parce que les idées de Descartes ne supposent point tant de connaissances précises avant elles. Réellement, dès que nous le lisons, et malgré une obscurité d'apparence scolastique, nous sentons bien qu'il nous précède dans la sagesse ; nous avons conscience que notre entendement n'est pas encore assez délivré pour le bien comprendre.

« Voilà pourquoi nous allons nous asseoir, en Sorbonne, aux leçons d'un maître commentateur. Venez-y, Alain, une fois seulement afin d'écrire quelque article vengeur. Non seulement il est visible que le commentateur ne

comprend pas une idée de son auteur, ce qui est déjà à regretter ; mais bien plus il voudrait nous prouver qu'il n'y a rien du tout à comprendre dans ces livres déjà vieux de plus de deux siècles. Il renvoie Descartes en son temps ; il le bannit ; il le met en vitrine, dans le musée des erreurs, avec défense d'y toucher. Si c'était vrai qu'il n'y a rien à comprendre dans Descartes, même pour un entendement de première valeur, il faudrait n'en plus parler ; mais ce n'est pas vrai ; pendant que ce croque-mort élégant nous invite à suivre le convoi, je devine que ce mort n'est point mort, et que c'est l'esprit vivant que l'on porte en terre. Mais personne ne m'aide à le comprendre. Est-ce là de la culture ? »

Non, je n'écirai point d'article vengeur. Je m'emporte contre ceux qui diminuent et défigurent un grand artiste, parce qu'il me semble qu'un cœur généreux suffit pour admirer. Mais un cœur généreux ne suffit pas pour comprendre ; et votre commentateur est sans doute de bonne foi ; c'est l'entendement qui lui manque ; et quand il s'agit d'un Platon ou d'un Descartes, qui peut se vanter d'en savoir assez ? Il l'a lu et digéré à sa manière ; que voulez-vous de plus ? Un artiste est comme une belle statue. Mais un penseur est à reconstruire tout entier ; chacun le dresse à sa propre mesure ; médiocre si l'on est médiocre ; petit si l'on est petit. Esprit si l'on est esprit ; chair si l'on est chair. Et, après tout, si des cochons, par la négligence de sa nourrice, avaient dévoré Descartes enfant, ils en auraient fait de la chair à saucisse.

CI

L'instituteur feuilletait un manuel de Sociologie

20 septembre 1927

[Retour à la table des matières](#)

L'instituteur feuilletait un manuel de Sociologie, rédigé spécialement pour son usage, à ce que je vis. Je remarquai que le livre portait les marques d'une lecture assidue. Je connaissais l'homme comme incrédule, enthousiaste, obstiné, rigoureux ; j'apercevais sur son visage comme une vapeur d'incertitude ; puis il s'éclaira tout, et vint tout droit à la question, comme il a coutume. « Si vous aviez, me dit-il, à donner des leçons de Sociologie à des instituteurs, que feriez-vous ? »

« Nul embarras, lui dis-je ; nulle difficulté. Je relirais encore une fois les quatre volumes de la Politique positive de Comte ; pour les six volumes de la Philosophie positive, il me suffirait du souvenir très présent que j'en ai. De cette immense construction, je prendrais d'abord une vue préliminaire sur la suite des sciences et sur leur histoire, qui serait en même temps une histoire des religions. J'appuierais sur ceci que toutes les conceptions humaines concernant l'homme et le monde sont d'abord théologiques, l'enfance, ou l'imagination, allant toujours devant. J'arriverais à cette idée que la Sociologie, étant

de toutes les sciences la plus complexe, et dépendant de toutes les autres, est aussi la dernière qui se soit délivrée de théologie. Et cette vue même sur l'ensemble des connaissances et leur lent développement, me serait un exemple de la recherche sociologique ; car ce développement des sciences est lié à un progrès politique et moral, qui va de la Théocratie initiale à la Civilisation Militaire, et enfin à la Civilisation Industrielle, qui est le point où nous en sommes. Cela réglé en trois ou quatre leçons, car je me soumettrais à l'esprit d'ensemble, j'exposerais successivement, d'après le Maître, trois théories capitales. D'abord une théorie de la famille, comme cellule de toute société, montrant à cette occasion comment Sociologie dépend de Biologie. D'après ce fil conducteur, je décrirais l'amour maternel comme le type du sentiment altruiste, et la famille comme la première école de société. D'où je passerais à la théorie de la Patrie ; et sur ce sujet plein d'embûches, je m'en tiendrais plus strictement que jamais à mon auteur, selon lequel la Patrie est ce moment de la civilisation qui tire l'homme au delà de la famille, et lui communique des sentiments bien plus étendus et presque aussi forts que les sentiments biologiques, ce qui le prépare à saisir et à aimer l'humanité tout entière. Conduit ainsi au principal de mon sujet, j'expliquerais, d'après les préparations de ma leçon préliminaire, que l'humanité est un seul être et une seule société, et que c'est la connaissance et le culte de l'humanité, notamment en ses grands hommes, qui achève la morale. Je n'aurais après cela qu'à dicter le Calendrier Positiviste, en le simplifiant un peu, afin de donner à mes auditeurs comme un plan des commémorations annuelles par lesquelles l'école participerait à l'humanité réelle, en soumettant tous ses travaux sans exception, lecture, écriture, calcul, histoire, géographie, morale, à cette succession des vrais Instituteurs. »

« Fort bien, dit-il ; cela me plaît. Mais dans ce manuel je ne trouve pas un mot de ce que vous venez de dire. Il m'est bien permis de m'en étonner. »

« C'est que, lui dis-je, il y a deux Sociologies, la grande et la petite. Et la petite est premièrement muette sur l'ordre des sciences, par une ignorance admirable des premières et des plus faciles. Deuxièmement, sur la famille, la petite Sociologie s'en tient aux mœurs des sauvages, se plaisant à s'étonner et à étonner. Troisièmement, sur la Patrie, la petite Sociologie retrouve à peu près la doctrine de l'État-Major, d'après laquelle la société est un dieu pour l'homme, et toute la morale consiste à sentir et adorer le lien social. En ce sens, la Sociologie serait une doctrine de gouvernement, et à juste titre subventionnée. Quant à l'humanité, la petite Sociologie l'ignore, ou pour mieux dire l'ajourne à des temps meilleurs où la masse des faits aura été filtrée et mise en fiches ; car l'esprit d'ensemble est sévèrement proscrit par cette méthode historienne. »

« Exactement cela, s'écria-t-il. Voilà mon manuel en raccourci. »

CII

Les animaux n'en pensent pas long

28 avril 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les animaux n'en pensent pas long. Mais il faut se demander si l'homme lui-même penserait beaucoup dès que quelque puissance supérieure, comme celle des Martiens de Wells, le réduirait à l'existence d'un rat. Remarquez que la situation d'un forçat ou d'un prisonnier est encore bien éloignée de l'existence d'un rat. Le prisonnier exerce une sorte de fonction ; il est le centre d'un groupe humain, de geôliers, de greffiers et de juges ; il en est même d'une certaine manière le président ; et cette attention de tous à deviner ce qu'il pense est encore un hommage, et même de haute qualité. En revanche tout porte à croire que l'homme réellement séparé des hommes revient à la condition animale ; tout aussi promptement qu'un veau, né dans les bois, prend les mœurs d'un jeune buffle. Ce que j'exprime autrement en disant qu'il n'y a rien d'héréditaire que la structure, et que tout le reste est de costume.

Costume c'est coutume ; mais j'expliquerais le second sens par le premier ; et, au lieu de dire que le costume est de coutume, je dirais que la coutume est de costume. Les animaux n'ont point de costume ; ainsi ils n'ont point de coutume ; leur manière d'être dépend seulement de leur forme. La hallebarde du Suisse change toutes ses actions, sans compter ses pensées ; le bec de l'oiseau régit l'oiseau aussi ; mais la différence est que le bec est de structure, au lieu que la hallebarde est de costume ; et la pelle aussi est de costume ; le sifflet de l'agent aussi, et la perruque du magistrat anglais. Nos maisons aussi sont de costume, et Balzac n'a rien ignoré de ce rapport admirable qui fait qu'une rampe d'escalier, un siège, de vieilles boiseries, une lumière plus ou moins ménagée sont des parties de notre caractère, comme le corset, la robe, le chapeau, la cravate. L'homme nu est déshabillé aussi de la plupart de ses pensées ; je dirais presque de toutes ; mais l'homme nu n'est pas encore délié de costume. La ville, la maison, les terres cultivées, l'opinion, et même le scandale, tout cela l'habille encore. Toute l'histoire l'habille, et les livres, et les poèmes, et les chansons. Effacez tout cela, il ne lui reste d'autre mémoire que la structure ; et cela ramène, il me semble, toutes ses actions à ce que nous appelons l'instinct. La pensée est de costume, ou disons d'institution, bien plus que nous ne voulons croire.

C'est une puissante idée que celle de Comte sur les animaux. Il dit que nous ne pouvons rien savoir de ce que penseraient et feraient les chevaux et les éléphants, s'ils se faisaient par sociétés, monuments, archives, cérémonies, un costume au sens où je l'entends. Le fait est que l'homme ne leur en laisse point le temps. Kipling a imaginé, d'après des récits de chasseurs, un bal d'éléphants, dans une clairière fort retirée, et aménagée par la danse même ; cette clairière qui garde la forme de la danse est un commencement de costume ;

mais les chasseurs ont bientôt découvert le temple, et dispersé les fidèles de cette religion commençante. Selon toute vraisemblance l'animal qui n'a point loisir de danser n'a non plus aucune occasion de penser. Et comme rien ne reste d'une génération à l'autre, si ce n'est la structure biologique, les actions reviennent toujours là. Ce n'est pas parce que les abeilles forment ruche que l'on peut dire qu'elles forment société. Il faudrait qu'une vieille ruche fût l'objet d'un culte et qu'enfin les morts, selon l'expression fameuse de Comte, gouvernassent les vivants ; mais entendez-le bien ; non par la structure transmise, mais par le costume, qui est temple, outil et bibliothèque. La tradition est chose, non idée.

L'histoire humaine est donc l'histoire des signes, ou, en d'autres termes, l'histoire des religions. L'esprit s'est éveillé par une continuelle formation du langage, c'est-à-dire par l'interprétation des signes. Les actions ne sont pas un objet suffisant ; il faut des signes pour réfléchir. Le signe, gros de sens, et d'abord mystérieux, voilà le miroir des pensées. Et le poète sait bien encore donner à son poème l'air d'un signe afin de réveiller l'esprit par une sonorité de Dodone.

CIH

J'aime cette idée de Comte

Décembre 1925

[Retour à la table des matières](#)

J'aime cette idée de Comte d'après laquelle il n'a manqué peut-être aux éléphants, aux chevaux et, aux loups que le loisir de bâtir des mausolées, temples, théâtres, et de s'assembler autour ou dedans. Ces animaux ne font point voir une structure tellement inférieure à la nôtre. Les insectes sont très différents de nous ; mais leurs travaux nous étonnent, ce qui fait voir qu'ils n'ont point des sens moins délicats que les nôtres ; et que la mécanique de leur corps est fort bien réglée. A bien regarder, ce qui leur manque à tous, c'est le monument, entendez la chose qui reste, et qui instruit la génération suivante ; et au nombre des monuments il faut compter les outils. Les animaux ne laissent rien après eux que des êtres qui leur ressemblent, et qui organisent de nouveau leur vie d'après la forme de leur corps. Les ruches des abeilles sont un recommencement comme l'abeille elle-même ; et ces étonnantes coopératives ne sont point du tout des sociétés.

Ce qui fait la société humaine, qui est proprement société, c'est un autre genre d'héritage. C'est la maison, le temple, le tombeau ; la pelle, la roue, la scie et l'arc, la borne, l'inscription et le livre, la légende, le culte et la statue, enfin ce gouvernement des morts sur les vivants qui fait que, selon un mot célèbre de Pascal, l'humanité est comme un seul être qui apprend continuellement. Si l'homme vivait aussi difficilement que le rat, s'il avait tout à recommencer, on peut parier qu'il n'irait pas loin dans la courte durée d'une

vie. On connaît peu d'exemples d'hommes qui aient vécu seuls dans une île pendant deux ou trois ans. Darwin en cite un, que l'on retrouva, non point ingénieux et toujours homme comme l'imaginaire Robinson, mais plutôt singe qu'homme, ayant oublié langage, décence, réflexion, mémoire rêveuse, enfin tout ce qui fait l'homme. A bien plus forte raison doit-on croire que si l'homme avait été réduit, par quelque espèce plus puissante, à la condition du rat, toujours au plus pressé, toujours menacé, toujours affamé, il aurait bien pu être habile chasseur, comme sont les bêtes, mais sans aucun progrès et sans la moindre trace de réflexion sur soi. La pensée serait donc de luxe et de piété ensemble.

Cette idée conduit fort loin, et jusqu'à prendre au sérieux les sociologues de ce temps-ci, quoiqu'ils ne nous y aident guère. Et il me semble qu'ils ne voient guère plus loin que leur nez, disputant sur des documents obscurs ou incertains, et formant deux ou trois écoles qui s'entre-dévorent. Toutefois ce n'est qu'apparence. L'impulsion donnée par Comte, leur ancêtre commun, était si bien dirigée, le plan des recherches est si clairement tracé, que, même s'ils gardent les yeux à deux pouces de la pierre qu'ils remuent, l'édifice s'élève par ces travaux de myope.

Je reviens à ce beau mythe de Comte, qui est, il me semble, ce que l'on a dit de mieux sur nos frères inférieurs. Il leur manque de réfléchir, ou, si l'on veut, de contempler. Toutes les marques de l'intelligence pratique, il les offrent ; ils sont ingénieux, rusés, marqués d'expérience. Ils ont une sorte de langage, en ce sens, que, si un corbeau s'envole, tous s'envolent. Il leur manque d'adorer les signes. Il leur manque de les échanger dans le loisir d'une cérémonie ou d'une danse ; il leur manque de s'arrêter devant le tombeau, père des signes, et d'y ajouter une pierre. Il leur manque le respect, ou si l'on veut, la politesse qui fait que l'on se retient d'agir ; enfin cet accord de politesse qui fait que l'on forme ensemble une idée, d'ailleurs fausse. L'animal ne se trompe point, parce qu'il ne pense point. Le propre de l'homme est sans doute de se tromper en compagnie, et de n'en point démordre aisément. Cette obstination, qui diffère tout à fait de celle du chien qui tient l'os, a fait toute la science, par la nécessité d'accorder ensemble des croyances fantastiques et l'inflexible expérience. Le préjugé est la substance de l'homme.

CIV

J'ai toujours vu les Français s'enfuir devant Hegel

27 décembre 1931

[Retour à la table des matières](#)

J'ai toujours vu les Français s'enfuir devant Hegel, je devrais dire devant l'ombre de Hegel. Cette panique me semble peu naturelle ; car un homme pensant doit être capable de supporter n'importe quelle pensée. D'où vient donc que nos penseurs détalent comme des lièvres, seulement devant la Logique qui n'est qu'un tout petit morceau du système ? Une remarque m'a éclairé un peu ; vous suivrez l'idée si vous pouvez. Une catholique à chapelet,

comme on en trouve chez nous, devant cette formule de Hegel, que « Jésus est à la fois véritablement dieu et véritablement homme », fut comme épouvantée à la pensée qu'un homme philosophant pouvait se dire assuré de cela. « Ce n'est plus croire », disait-elle. Un de nos philosophes réputés, de l'autre siècle, était intrépide à critiquer et à nier. Ce qu'il laissait de religion dans ses pensées n'était qu'un espoir ou un souhait, et par insuffisance de nos raisons. Le même homme allait à la messe tous les matins, avec un rat de cave pour lire l'office. La religion pratiquée était autre chose que la religion pensée, et même à une infinie distance, comme a voulu dire Pascal, qui ne croit pas qu'avoir trouvé quelque forte preuve de l'existence de Dieu, cela serve beaucoup pour le salut.

Hegel se jette dans la nature ; il prend au corps les Ægipans ; il éprouve les dieux de la terre et du sang, comme il dit. Il ne les juge point tout à fait comme de faux dieux ; ce n'est qu'un commencement. L'animal des Égyptiens est un dieu manqué ; mais la statue d'Horus parle encore à l'esprit. Le Dieu grec nous nettoie de cette bourbe. Il y a loin de l'animal stupide et borné dans sa coutume à l'athlète maître de soi, et dont l'esprit est comme répandu jusque dans le moindre muscle. Cette paix de l'athlète, puissante paix, est adorée en Jupiter, Apollon, Mercure. Tel est le modèle de l'homme, non plus l'épervier, le loup, ou le crocodile, redoutables énigmes, mais l'homme roi, l'homme gouvernant et gouverné, selon la puissance et l'ordre. Alexandre et César ont fait marcher ce dieu sur la terre. L'anthropomorphisme n'était pas une erreur. Si l'esprit absolu transparait dans les formes vivantes, comme un naufragé qui surnage un moment et de nouveau descend aux profondeurs, il est clair que ce même esprit s'exprime mieux déjà dans un sage roi. Ainsi en passant des religions sauvages à la religion grecque, l'homme a appris beaucoup. Les œuvres de l'art en témoignent, par cette forme humaine et surhumaine dont le puissant repos nous émerveille encore maintenant.

Était-ce fini ? L'histoire nous montre que ce n'était pas fini. La révolution chrétienne signifie une valeur plus haute que la beauté de la forme humaine. Disons, pour abrégé, l'infini de l'âme, et l'appétit de mourir à soi pour revivre ; secrets qu'exprime déjà la peinture, et mieux encore la musique, et mieux encore la poésie. Beethoven est beau d'une autre manière que Jupiter ou Hermès ; on peut bien dire aussi que, d'une certaine manière, le sublime a tué le beau. Et comme Jupiter n'a paru qu'une fois, mais éternel dans son ordre, ainsi dans l'autre ordre Jésus n'a paru qu'une fois pour toujours ; et il est vrai absolument que cette mort de la forme extérieure a tué l'art de la forme et peut-être tous les arts, désormais subordonnés et même niés devant la destinée de l'esprit libre. J'essaie de résumer exactement, afin qu'il paraisse dans ces lignes, comme dans une fresque à demi effacée, quelque chose de l'histoire réelle et des révolutions réelles évidemment non encore développées. Si notre vieille politique entrevoit quelque chose de cela, je devine qu'elle va se détourner avec horreur. Car il faut de la religion certes ; et, comme disait le Romain, on peut réserver un autel à tout dieu nouveau, pourvu qu'il ressemble à César. Il est admirable que le Christianisme ait été si tranquillement digéré par l'ordre armé. Et disons que le Christianisme est un idéal, un objet de prière, et une consolation pour les affligés. Mais dire que c'est vrai, essayer de penser que c'est vrai et presque y réussir, c'est en vérité sacrilège. Avec mes actions, et mes coupons, et mon traitement, et mon plumet, et mon chapelet, et mon bénitier, le dernier mot était dit. Doucement, philosophe, il y a des porcelaines dans la maison.

CV

Penser irrite

10 février 1931

[Retour à la table des matières](#)

Penser irrite. C'est qu'il faut penser universellement, c'est-à-dire donner la loi à tous les esprits ; et l'on ne peut. Dans les parties les mieux explorées de la mathématique, on le peut ; mais c'est trop facile ; la loi est donnée aux esprits depuis Thalès. Dès que le jeu se complique, la prétention de régner sur les esprits, qui est celle de tout esprit, reçoit de rudes coups. Rien n'étonne plus qu'une objection ; dès qu'on ne l'a pas prévue, on se trouve sot. Il faudrait oser beaucoup, mais sans aucune prétention ; c'est difficile ; car la modestie ne commence rien. Qui n'est pas un petit Descartes, qui ne compte pas sur ses propres lumières, est un penseur faible ; mais qui se lance d'après ses propres lumières est bientôt un penseur ridicule.

J'ai souvenir d'un homme tout simple à qui j'avais appris le jeu d'échecs ; quand il eut saisi la marche des pièces, il eut comme une illumination, et me dit ceci : « Maintenant que j'ai compris, vous ne me gagnerez plus. » Par cette folle déclaration, il changea l'ami en ennemi, perdit autant qu'il voulut, devint furieux et laissa le jeu. J'eus tort ; j'aurais dû perdre volontairement une fois ou deux. On trouve peu de bons joueurs, j'entends qui sachent perdre sans prendre de l'humeur ; mais si on gagne toujours, on n'en trouvera point. Comment se pardonner de perdre toujours, dans un jeu qui n'est que d'esprit ? L'esprit annonce l'égalité ; mais l'esprit trompe aussitôt cette belle espérance. Je suppose que déjà sur les bancs de l'école on trouve des fanatiques, qui ont buté une fois, et qui sont offensés pour toujours ; ils ont juré d'apprendre sans comprendre. Ils ont dit une fois ce qu'ils pensaient ; et cela n'avait pas de sens. Ils ne s'y frottent plus. C'est pourquoi la méthode si simple d'apparence, et qui veut toujours éveiller le jugement, n'est pas sans périls. Trop de sérieux au commencement, cela fait des esprits noués.

La culture est un bon remède ; j'entends une longue familiarité avec tous les genres de pensée, où l'on explore tous les auteurs, en se souciant d'abord plutôt de les comprendre que de les approuver ou blâmer. Les jeux d'esprit, où l'honneur n'est jamais engagé, conviennent à l'enfance et à l'adolescence ; c'est ainsi qu'on apprend à ne pas avaler l'idée comme un appât. Comprendre, mais ne pas se prendre, c'est la santé de l'esprit. Lucrèce, suivant en cela Épicure fait voir, avec des pensées quelquefois naïves, une prudence admirable, lorsqu'il veut qu'on donne des phénomènes comme éclipses, saisons ou météores, non pas une explication, mais plusieurs ; car il suffit, disait-il, que les dieux soient écartés. Le fameux Maxwell poussa jusqu'au bout cette idée, disant que, du moment qu'il y avait une explication mécanique d'un phénomène, il y avait une infinité. Les grands sages raisonnent par hypothèse, et savent changer l'hypothèse. Et Descartes, qui semble parfois péremptoire, savait bien dire

qu'il ne prétendait pas avoir reconstruit le monde tel que Dieu l'a fait. C'était prendre une idée pour ce qu'elle est, et ce n'est pas peu. Quand il s'offre à mes yeux un miracle, ou bien un tour de passe-passe, mon affaire n'est pas d'abord de savoir comment l'habile homme s'y est pris, mais de me représenter une ou deux explications possibles de la chose ; après quoi j'attendrai avec tranquillité l'expérience, qui seule peut dire ce qui en est. C'est ainsi que l'on arrive à être sûr de soi, sans jamais à la rigueur être sûr de rien.

Voltaire avait bien vu. C'est le fanatisme qui est le mal humain ; et ce n'est que l'esprit qui pense convulsivement, par une ambition trop prompte et aussitôt déçue. Le fanatisme n'a point tant reculé ; il a changé d'objet, ou plutôt il a changé seulement les mots. Je crois que les passions politiques sont moins d'intérêt que d'esprit. Un esprit ne peut supporter un autre esprit, son égal, son semblable qui ne pense pas comme lui. Ce travers, où il y a de l'estime, et même de l'amour trompé, a fait les bûchers d'autrefois, et les grands bûchers d'aujourd'hui qui sont les guerres.

CVI

Auguste Comte fut formé d'abord aux sciences

Décembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte fut formé d'abord aux sciences, c'est-à-dire qu'il connut de bonne heure comment les choses de la nature sont liées entre elles, et varient ensemble, soit dans leurs quantités et leurs mouvements, soit dans leurs qualités. Pourvu de ces connaissances, et y exerçant sa forte tête, une des mieux faites sans doute que l'on ait vues, il vécut pourtant maladroitement. C'est qu'avec une vue fort précise de l'ordre extérieur, il se trouvait comme un enfant au milieu de l'ordre humain, source principale de nos passions. Aussi fut-il dupe des sentiments et de l'imagination, suivant les impulsions de son cœur généreux, en vrai sauvage qu'il était. C'est l'aventure de beaucoup. Mais cette forte tête sut du moins réfléchir sur ses propres malheurs, et découvrir en sa maturité ce qui avait manqué à sa jeunesse. Venant donc aux poètes, aux artistes, et en somme aux signes humains vers sa quarantième année, il finit par où il aurait dû commencer, qui est la Politesse dans le sens le plus étendu, et l'Éducation à proprement parler.

Nous naissons du tissu humain, et dans le tissu humain peu à peu relâché, mais toujours fort, et impossible à rompre, nous grandissons. Nous n'avons pas le choix. L'enfant est malheureux par ses folles espérances, et par ses petits chagrins qu'il croit grands. Le plus pressé est de se donner de l'air, et de reporter les hommes qui nous entourent à distance de vue. Cela se fait d'abord et toujours par la connaissance des signes ; et les nourrices, quoiqu'elles y fassent attention, ne nous conduisent pas loin. Il faut lire autre chose que le visage des nourrices et leur naïf parler. Il faut Lire ; et cela s'étend fort loin. Se

rendre maître de l'alphabet est peu de chose ; mais la grammaire est sans fin ; au delà s'étend le commun usage ; au-dessus est l'expression belle et forte, qui est comme la règle et le modèle de nos sentiments et de nos pensées. Il faut lire et encore lire. L'ordre humain se montre dans les règles, et c'est une politesse que de suivre les règles, même orthographiques. Il n'est point de meilleure discipline. Le sauvage animal, car il est né sauvage, se trouve civilisé par là, et humanisé, sans qu'il y pense, et seulement par le plaisir de lire. Où sont les limites ? Car les langues modernes et les anciennes aussi nous y servent de mille manières. Faut-il donc lire toute l'Humanité, toutes les Humanités, comme on dit ?

De limites, je n'en vois point. Je ne conçois point d'homme si lent et grossier qu'il puisse être par nature, et quand il serait destiné aux plus simples travaux, je ne conçois point d'homme qui n'ait premièrement besoin de cette Humanité autour, et déposée dans les grands livres. Il faut essayer, en profitant de cette singerie enfantine, qui prend si aisément le ton et l'attitude. Il faut dès les premières années pousser aussi avant qu'on pourra. Décider d'après les grâces et la facilité, choisir l'un pour la culture et exclure l'autre, c'est injustice et c'est imprudence. Les Belles Lettres sont bonnes pour tous, et sans doute plus nécessaires au plus grossier, au plus lourd, au plus indifférent, au plus violent. Et que fait-on des enfants ? Va-t-on mettre physique et chimie à la portée de ces marmots ? Belle physique et belle chimie. Le même Comte nous rappelle ici à l'ordre, dans le sens le plus fort du mot, nous rappelant que la physique réelle est entièrement impénétrable, sans la préparation mathématique, mécanique et même astronomique, choses que l'enfant ne doit pas essayer avant sa douzième année. Jusque-là qu'il apprenne à lire et encore à lire. Qu'il se forme par les poètes, les orateurs, les conteurs. Le temps ne manquerait pas si l'on ne voulait tout faire à la fois. L'école primaire offre ce spectacle ridicule d'un homme qui fait des cours. Je hais ces petites Sorbonnes. J'en jugerais à l'oreille et seulement par une fenêtre ouverte. Si le maître se tait, et si les enfants lisent, tout va bien.

Alain, Propos sur des philosophes
Troisième partie : L'homme

Paix

CVII

Je sentis sur mon épaule une petite main

12 juillet 1921

[Retour à la table des matières](#)

Je sentis sur mon épaule une petite main, légère comme un oiseau ; c'était l'ombre de Spinoza qui voulait me parler à l'oreille : « Prends garde, dit la faible voix, d'imiter en toi-même les passions que tu veux combattre. Le piège est ancien ; il y a des siècles que la colère s'élève contre la colère, que la pitié va à la violence., et l'amour à la haine ; toujours une armée remplace une armée ; toujours les mêmes moyens déshonorent d'autres fins. Ne considère point volontiers ce qui rend triste. Donc, sur l'esclavage humain et sur la faiblesse humaine parcimonieusement, et juste autant qu'il faut. Largement au contraire sur la vertu ou puissance des hommes, spectacle propre à les réjouir et à te réjouir toi-même, de façon qu'ils agissent désormais, et toi aussi, par la seule affection de la joie. »

Faible voix, trop oubliée. La sottise dans un homme n'est rien de lui ; la vanité n'est rien de lui ; la méchanceté n'est rien de lui. Ces apparences émouvantes n'expriment en réalité que la faiblesse des hommes devant les causes extérieures. Dès que vous ne gouvernez plus vos pensées, la sottise va de soi, par le seul mouvement de la langue. Il n'est pas besoin de vouloir pour être

triste et ainsi se chercher des ennemis et des persécuteurs ; il n'est pas besoin de vouloir pour s'enfler d'un éloge ou s'irriter d'un blâme. Toutes les fautes viennent de se laisser tomber. Il n'y a point de volonté, point du tout de volonté, en cet homme qui fait tuer d'autres hommes ; non, mais il cède ; il fuit ; il écrase en sa fuite. En ce cataclysme de guerre, tout est extérieur ; tous subissent ; nul n'agit. Et c'est l'image grossie de nos passions. Cherchant donc à injurier et frapper cette faiblesse dans l'homme, je tombe dans le vide. Ces maux ne sont rien ; je ne puis les vaincre. Ce qui est en l'homme est tout bon pour lui et pour les autres. Volonté, bonne ; courage, bon. Je cherche un auteur responsable de tant de maux ; en vain. Je ne trouve jamais qu'un homme qui a cherché sa pensée et son devoir hors de lui-même. « Je n'ai pas pu. » Tous comme ces soldats du temps de Frédéric, qui sentaient à leurs reins la pointe des baïonnettes ; poussant et poussés. Ne leur rappelons point plus qu'il ne faut cette situation humiliante. La plus grosse erreur où je pourrais ici tomber est de croire qu'ils sont bien fiers de ce qu'ils ont fait. Non pas fiers, mais plutôt tristes, irrités, obstinés.

Nous rencontrons, au sujet de la guerre, un assez beau paradoxe, c'est que chacun se défend de l'avoir voulue, et en accuse le voisin. Or, bien loin de penser qu'en cela ils veulent nous tromper, je dirais plutôt qu'ils n'osent pas assez en être sûrs, et que c'est encore plus vrai qu'ils ne croient. Mais les signes de la timidité font de fantastiques apparences. J'attends toujours que les peuples antagonistes, par leurs délégués de tout genre, banquiers, ouvriers, politiques, écrivains, mettent enfin au jour leur véritable pensée, qui est qu'ils n'ont pas voulu la guerre, qu'ils ne la voudront jamais, qu'ils ne la feront jamais que contraints et forcés. Mais forcés par qui ? Ici, en ce vide et en ce silence, apparaît le monstre sans corps, puissant seulement par la peur universelle. Eh bien, espères-tu faire peur à la peur ? Beau remède. Mais plutôt réveillant l'homme en chacun, invite-les tous à penser selon la joie et l'espérance ; invoquant la guerre même, et ce qu'elle fait voir d'énergie et de puissance gouvernante en chacun ; ce n'est pas peu. Osez donc penser une bonne fois le courage de l'ennemi, et le vôtre ; par ce jugement seul la paix serait déclarée. Je ne crains que les lâches ; ainsi ce que je crains n'est rien ; c'est ma propre peur qui lui donne existence. La joie, dirais-je, en imitant mon philosophe, n'est point le fruit de la paix, mais la paix elle-même.

Fin du texte.